Atterrissage *caliente* aux Canaries

Nostalgique44

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Nostalgique44

Atterrissage *caliente* aux Canaries

© Le jardin d'Aphrodite - Février 2019

Sommaire

Chapitre 1 **3**

Chapitre 2 **19**

Chapitre 3 **49**

Chapitre 4 **75**

Chapitre 5 **97**

Chapitre 6 **115**

Chapitre 7 **135**

Chapitre 8 **161**

1

Je venais d'enclencher la touche AP (APproach) sur le clavier du pilote automatique. L'île de Fuerteventura était en face de moi, toute proche.

J'avais 45 ans. Divorcé, je travaillais en qualité de commandant de bord pour une compagnie charter très connue, filiale de la compagnie nationale allemande. Je volais sur un Boeing 737-400.

Boeing 737-400

Dans le cockpit, il n'y avait qu'Erwin, un copilote de 38 ans qui débutait dans la profession. Je le laissais quitter le sol mais je préférais gérer les atterrissages moi-même... même s'ils se faisaient en ILS.

Le personnel commercial se composait de 4 PNC (personnel navigant commercial) plus une chef de cabine, Erika, un canon de 42 ans que j'aurais bien mis dans mon lit pour meubler nos

nuits d'escales, mais il y a avait un problème... un gros problème : elle venait de se marier trois mois auparavant et était ultra-fidèle. Juste les deux bises traditionnelles pour dire bonjour et au revoir, et basta. Pour le reste, ceinture !

Quand elle entrait dans cockpit pour nous apporter des boissons, elle arrivait par derrière et se penchait par-dessus le siège. Je sentais son parfum aux fleurs exotiques s'échapper de son chemisier bleu cobalt. Parfois ses cheveux bruns effleuraient ma joue droite... quelle torture !

À 45 ans je n'étais pas un apollon, mais je ne rebutais pas non plus : 1,78 m, 85 kg, les cheveux châtain légèrement grisonnants aux tempes, et de carrure assez sportive. Je savais, à voir la réaction des passagères, que certaines me trouvaient à leur goût lorsque je traversais la coursive pour aller voir si tout allait bien au fond, à l'office, royaume des hôtesses.

Quant aux autres PNC, je les trouvais trop jeunes à mon goût. La plus âgée affichait 26 ans, et la plus jeune 23. Des gamines qui cherchaient surtout à épingler un pilote à leur tableau de chasse. De belles plantes aux formes sans défauts qui semblaient allumer tout ce qui était mâle, avec leur sourire enjôleur et leur façon de se déplacer en bougeant les « pare-chocs arrière » aux formes parfaites. Des sources à emmerdes !

L'altimètre annonçait 3 500 pieds, le badin [1] 250 mph. L'appareil s'inclina sur l'aile gauche et prit le cap 003 pour s'aligner sur la piste 03. Une fois qu'il se fut redressé, j'aperçus au loin le « papi » qui me donnait ses deux rouges et deux blancs. J'avais un bon angle de descente : 1 200 pieds par minute. Je m'adressai au copilote en allemand :

— *Ein sechs nul* (un six zéro, qui était la vitesse d'approche à afficher sur le contrôleur de vitesse du pilote automatique).

— *Ein sechs nul, over !* me répondit-il en suivant scrupuleusement la procédure.

1. Appareil de mesure de vitesse d'avion.

— Volets sur 5 (je continue en français pour faciliter la compréhension).

— Volets sur 5. *Over*.

Sous nos ailes on distinguait déjà le village de vacances de Caleta de Fuste, un des trois grands complexes touristiques de l'île, à 8 km de l'aéroport. De multiples hôtels recevaient les milliers de touristes arrivant chaque semaine par charters aériens venant de l'Europe entière.

Caleta de Fuste

Le badin affichait ses 160 nœuds, l'aiguille de l'indicateur de descente était positionnée sur moins 1 200 pieds/minute. Les moteurs donnaient 30 % de NH 1 (puissance). Tout allait pour le mieux !

— Trains ! commandai-je.

Le copilote abaissa la manette en face de lui. Un chuintement hydraulique se fit entendre, puis un léger choc. Sur la planche de bord, en dessous de l'inscription « GEAR », les trois lampes-témoins de couleur verte s'allumèrent et le copilote annonça :

— Trains sortis et verrouillés.

— Freins automatiques à 75 %.

— Freins à 75 %. *Over*.

— Flaps sur 8.

— Flaps sur 8. *Over*.

La piste approchait et l'avion continuait sa descente.

En finale sur l'aéroport de Fuerteventura

Une voix synthétique se faisait entendre, égrenant l'altitude. Lorsqu'elle annonça *« five meters »*, je donnai l'ordre :

— *Pilot out.*

Le copilote venait de désactiver le pilote automatique. Je tenais la « bête à cornes » des deux mains et tirai légèrement dessus pour amorcer mon arrondi. Quelques secondes plus tard, un léger choc et un crissement des pneus qui venaient de toucher la piste. Par la fenêtre de gauche je voyais les bâtiments de l'aéroport défiler à une vitesse vertigineuse.

— Inverseurs.

Le copilote descendit les deux manettes des gaz. Les turboréacteurs se mirent hurler, accompagnés par le crissement des freins qui gueulaient comme une porcherie entière. Je sentais mon dos se coller au dossier de mon siège. À 80 nœuds, je commandai :

— *Reverse out.*

— *Reverse out. Over.*

— Freins à 50.

Cockpit du Boeing 737-400

— *Bracke fivtin. Over.*

L'avion s'immobilisa sur la seconde moitié de la piste. La tour venait de nous indiquer la rampe contre laquelle on devait s'accoler. À ce moment-là des applaudissements venant de la cabine passagers se firent entendre.

— Une fois de plus, comme sur du velours, Commandant !

— Merci. À vous de jouer. C'est votre avion.

Le copilote tourna le commutateur des freins sur la position R/TO, plaça les volets sur zéro et la main gauche sur le collecteur des manettes de gaz. Il fit avancer l'appareil pour sortir de la piste par une voie de sortie perpendiculaire nous conduisant à la rampe numéro 6. La porte de communication s'ouvrit, laissant apparaître Erika qui venait, comme à l'accoutumée, nous annoncer que l'atterrissage avait été excellent et que les passagers étaient en train de se préparer pour descendre de l'appareil.

À bord, la température ambiante était de 19 °C. Je ressentis soudain dans mon dos un courant d'air de feu : les filles venaient d'ouvrir la porte latérale avant gauche afin de guider le technicien de l'aéroport qui manœuvrait la rampe télescopique. Dehors, il faisait encore 35 °C malgré qu'il fût déjà 18 heures. Sept heures de vol depuis Hambourg ! J'étais content de quitter mon siège et de me dégourdir les jambes.

La rampe était accolée à l'appareil. Les moteurs avaient été coupés. Déjà le tracteur avec sa remorque à bagages vide approchait du flanc droit de l'avion. Je fis signer par Erwin mon rapport de vol que je venais de parapher d'un « RAS » suivi de ma signature et je me levai pour quitter l'appareil, laissant au second pilote le soin des procédures d'arrivée.

Une demi-heure plus tard tout l'équipage se retrouvait à bord de la navette de la compagnie qui nous conduisait à nos hôtels car on avait de la chance : on restait sur place en repos vingt-quatre heures pour relever le prochain équipage qui arriverait le lendemain et qui serait à son tour de repos.

Dans le Ford Transit, j'étais assis à côté d'Agnès, une jolie blonde aux formes appétissantes qui faisait son premier vol pour son stage de PNC dans la compagnie. Je sentais la chaleur de sa cuisse droite au travers de sa jupe bleue cobalt qui lui remontait au-dessus des genoux. Elle venait d'avoir 22 ans. Elle parlait trois langues en plus de l'allemand : l'anglais (obligatoire), le français (avec un charmant petit accent teuton) et l'espagnol. Lorsqu'elle s'exprimait en français, elle ne pouvait pas s'empêcher de dire « ouais » au lieu de « oui » et de placer des « en fait » à tous les cinq mots : une mode qui faisait des ravages parmi les jeunes en France qui, à mon humble avis, massacraient la langue de Molière. J'avais horreur de ça !

À Caleta de Fuste, la navette s'arrêta devant le Barcelo Castillo Beach, un complexe hôtelier composé uniquement de bungalows). Je descendis du véhicule après avoir lancé à la ronde un *« Auf Wiedersehen, bis Morgen ! »*

Tirant mes deux mallettes sur roulettes, j'empruntai la rampe destinée aux fauteuils roulants et pénétrai dans la réception.

La climatisation me fit un bien fou. Mon entrée ne passa pas inaperçue : j'étais le seul en uniforme. Quelques femmes se retournèrent. La réceptionniste me reçut avec un sourire à rendre minables toutes les publicités pour dentifrices.

— *Buenas tardes, Señor Comandante. Habla español ?*

— *Si ! No hay problema !* lui répondis-je dans sa langue en lui remettant ma carte professionnelle.

— Vous avez une carte nationale d'identité ou un passeport ?

— Bien entendu, lui dis-je en sortant mon passeport de la poche intérieure de ma veste.

La réceptionniste regarda sur l'écran de son ordinateur et me remit une carte magnétique qui servait de clé ainsi qu'une autre carte.

— N'oubliez pas de faite tamponner votre carte chaque fois que vous prendrez votre repas au restaurant. Vous avez le bungalow

Hall de réception de l'hôtel Barcelo Castillo Beach

La passerelle surplombant la piscine

« Tenerife ». Vous prenez la passerelle en face de la sortie, passez le long de la piscine, et ce sera le deuxième sur votre gauche. Nous vous souhaitons un agréable séjour, *Señor Comandante*.

— Merci.

Pas plutôt le nez dehors, je fus confronté à la fournaise. J'aperçus la passerelle. Dessous, il y avait une immense piscine.

Sur les transats autour du bassin, des femmes aux seins nus se faisaient rôtir... Rapidement, j'aperçus mon bungalow qui en réalité était une construction sur deux niveaux au toit surmonté d'une citerne et d'une parabole dans le style du pays, dans un blanc éclatant. Au rez-de-chaussée il y avait un appartement, et au premier – là où j'allais – un autre avec une immense terrasse donnant sur la piscine.

Les bungalows

Je fis entrer la carte magnétique dans son logement et poussai la porte. Un petit corridor donnait sur un salon séparé de la petite cuisine de style américain. Sur le comptoir, la télécommande de

la TV. À gauche, deux portes : l'une donnant sur la salle de bain et l'autre sur la chambre à coucher où je déposai mon veston sur le lit en attendant de le ranger dans l'armoire une fois que j'aurais pris une douche bienfaisante. Du salon, une porte fenêtre donnait sur la terrasse. En face, la fenêtre d'un autre bungalow était ouverte.

Intérieur du bungalow

J'entrai dans la chambre, me déshabillai et passai dans la salle de bain. La douche me fit un bien fou ; je sentis la fatigue du vol s'en aller en même temps que ma sueur par le caniveau de la douche à l'italienne. Je me savonnai au gel douche tout le corps. Lorsque j'arrivai à mes parties génitales, comme d'habitude ma verge circoncise se redressa fièrement, étirant ses dix-huit centimètres, dardant son gland violacé. Elle grossissait dans ma main pour atteindre une circonférence plus que respectable. Je me rinçai sous le pommeau de douche, les yeux clos, laissant l'eau ruisseler

sur tout mon corps, appréciant le bien-être. Mon sexe était toujours à la perpendiculaire. Enfin je fermai le robinet et ouvris les yeux.

Devant moi, dans l'encadrement de la porte grande ouverte, se tenait une femme d'une trentaine d'années tenant ses deux mains devant sa bouche. Ses yeux grands ouverts semblaient hypnotisés et étaient dirigés vers mon bas-ventre. Elle était vêtue d'une sorte de robe légère comme en portent les femmes de ménage dans les hôtels ; la sienne était de couleur fuchsia. Ses cheveux noir de jais étaient retenus derrière sa tête par un bandeau blanc en queue-de-cheval. Elle ne bougeait pas et continuait à me fixer comme si elle n'avait jamais vu un homme nu sous la douche en train de bander.

— *Holà ! Disculpe...* lui dis-je en guise d'excuse, je ne vous ai pas entendue entrer.

— *De nada, Señor.* C'est de ma faute, j'aurais du sonner... me répondit-elle en continuant à me regarder. *Por Dios, vaya que polla !* (Par Dieu, quelle queue !)

— *Ven aqui. Acercate...* (Viens ici. Approche...) l'invitai-je, ne sachant pas trop quoi lui dire.

Je m'attendais à ce qu'elle prenne les jambes à son cou et se sauve en vitesse de l'appartement. Au contraire, elle s'approcha de moi et releva la tête pour me tendre sa bouche entrouverte pour demander un baiser tout en emprisonnant ma verge dans sa petite main. D'un mouvement de-va-et vient elle commença à me masturber. Rapidement, une goutte de liquide séminal perla à l'orifice de l'urètre. Ses lèvres se détachèrent des miennes et elle se laissa glisser sur le carrelage, à genoux.

Je la regardais faire ; je n'en croyais pas mes yeux ni mes sens. De la pointe de sa langue elle essuya ma perle avant de lécher l'orifice de mon gland. Ensuite elle l'entoura de ses lèvres et commença à aspirer. Je sentais sa langue m'agacer le frein tandis que de sa main libre elle me caressait délicatement les bourses. Mon sexe était dans toute sa splendeur ; il me semblait que mon gland avait doublé de volume.

De sa main libre, elle me tenait une fesse tandis qu'elle ingurgitait ma verge aussi profond qu'elle le pouvait. Elle allait et venait avec sa tête jusqu'à la moitié de mon sexe qu'elle entourait de ses lèvres en aspirant comme si elle voulait me vider de mon nectar pendant que de sa langue elle me massait le dessous du gland. De mes deux mains sur sa tête je la guidais, lui donnant le rythme. À un moment donné elle abandonna ma verge et se leva, déboutonna sa robe qu'elle pendit à la patère de la porte. Elle dégrafa son soutien-gorge, laissant en liberté des seins magnifiques en forme de demi-melons aux tétons turgescents au milieu d'aréoles brunes.

Je la serrai dans mes bras pour lui prendre sa bouche. Sa langue s'enroula autour de la mienne en une sarabande endiablée et succulente à la fois. Ses seins s'écrasaient sur ma poitrine glabre. De ma main de libre, je passai sous sa culotte de dentelle ; sa toison était toute poisseuse de cyprine : elle mouillait comme une fontaine ! La prenant par la main, je voulus l'attirer dans la chambre à coucher.

— Attends, je ne suis pas propre. Laisse-moi prendre une douche et viens me laver le dos...

Aussitôt dit, aussitôt fait ! On se retrouva sous le pommeau de douche. Je lui savonnai le dos puis la poitrine, insistant sur les tétons qui devenaient de plus en plus durs sous mes doigts. Ma main glissa entre ses cuisses ; elle leva une jambe pour me faciliter le passage. Ses grandes lèvres s'ouvrirent comme un lys au passage de ma main. Je lui massai le clitoris par des mouvements de bas en haut. Son souffle devenait de plus en plus rapide, sa vulve sécrétait sa liqueur. Je me mis à genoux. Elle posa une jambe sur mon épaule afin de s'ouvrir à ma bouche. Ma langue fit connaissance avec sa framboise ferme et dure qui vibrait à chaque contact de ma langue, baignée de son liquide vaginal au goût légèrement salé me rappelant celui des huîtres.

Ma compagne commença à émettre un feulement, comme une panthère appelant son mâle. Je la pris sous les fesses et la soulevai. Aussitôt elle encercla ma taille de ses jambes parfaites, collant sa chatte contre mon sexe, croyant que j'allais l'empaler debout, mais je la portai sur mon lit toute mouillée, l'allongeai sur le dos en travers du matelas et me mis à genoux sur la moquette. Elle comprit immédiatement la suite des événements : elle prit ses cuisses au niveau des genoux et les remonta sur sa poitrine. Devant moi, sa vulve grande ouverte s'offrait. Ses grandes lèvres – étonnamment menues – étaient écartées, laissant voir les petites lèvres baignées de cyprine ; l'entrée de sa grotte d'amour ressemblait à une fontaine. Son clitoris, tout rouge d'excitation, sortait de son capuchon.

Je ne me fis pas prier. Je ne la fis pas attendre. Ma bouche se colla à sa chatte. Ma langue vint récupérer un peu de liqueur à la porte du vagin pour aller goûter cette framboise qui frémissait d'excitation. Je m'attardai sur cette friandise, la léchant de droite à gauche, de bas en haut. De temps en temps, la pointe de ma langue pénétrait son vagin. Elle se cambrait. Son bassin venait au-devant de ma bouche en ondulant. Un régal ! Quelques secondes plus tard, son feulement laissa place à un *« Hoyée... Siii... No te pares... »* (Ne t'arrête pas, continue... Oui...)

Ma partenaire – dont j'ignorais toujours le nom – poussa un cri rauque, se cambra en remontant son bas-ventre tout en enserrant ma tête de ses jambes. Elle jouissait comme une damnée, et moi je continuais à me régaler de cette chatte affamée des Canaries. Mon doigt était entré dans son vagin qui était étroit comme celui d'une petite fille. Du gras de mon index retourné, je lui en massais la paroi supérieure, là où se situe en principe le fameux point G tout en dégustant cette chatte affamée et offerte.

— Arrête, *por favor,* tu me rends folle. Prends-moi maintenant, je n'en peux plus ! Mais fais doucement : tu es monté gros ! J'ai envie de ta queue dans mon ventre...

Elle était toujours dans sa position première, sur le dos avec les jambes sur sa poitrine. Je bandais à en avoir mal. J'approchai mon sexe de sa vulve, frottai mon gland entre ses petites lèvres afin de le badigeonner de sa cyprine, et de mes doigts j'allai cueillir ce doux nectar pour enduire toute la longueur de ma verge. Mon gland était à l'entrée de son vagin. Lorsque je poussai légèrement, je vis une grimace se dessiner sur le visage de ma compagne.

— Je te fais mal ? demandai-je.

— *Un poquito*, mais ça va. Continue comme ça, doucement, me répondit-elle en venant de son bassin à ma rencontre.

De ses mains sur mes cuisses elle freinait par moments ma pénétration. Au bout de quelques instants mon pubis toucha sa chatte : j'étais en elle de toute ma longueur. Mon sexe semblait se mou-voir dans un gel chaud et visqueux. Que c'était bon ! Elle était hyper étroite ; son vagin entourait mon sexe comme un gant de velours. Puis, quand je poussai à fond pour la pénétrer encore plus profondément, il me sembla ressentir du bout de mon gland quelque chose de dur qui m'empêchait d'aller plus loin.

Je glissais en elle en de lents et profonds mouvements de va-et-vient. Parfois je reculais juste assez pour que le gland ne ressorte pas, puis je retournais dans cette chaleur moite et douce. Elle avait les jambes ouvertes à l'équerre. De son bassin, elle accompagnait chacun de mes mouvements de coït en une danse circulaire alternant avec des va-et-vient. Elle était chaude, étroite comme une pucelle. Son souffle avait recommencé à s'accélérer, puis avait laissé place à ce feulement qui indique les prémices de la jouissance.

— Vas-y... donne moi tout ! Défonce-moi ! Jouis avec moi ! lâcha-t-elle dans un cri.

Elle avait dû sentir mon gland prendre une consistance qu'il n'avait pas auparavant. J'accélérai mes entrées et sorties en elle, et rapidement je ressentis une sensation bizarre et agréable monter de dessous mes testicules... Je fus éblouis l'espace d'une ou deux secondes et je me déversai en elle en longs jets, la pilonnant à

fond comme elle l'avait demandé. Il me semblait que mes jets ne s'arrêteraient jamais...

Nous restâmes quelques minutes tous les deux imbriqués par nos sexes. Elle avait baissé ses jambes pour encercler ma taille. Elle releva son torse pour pouvoir enlacer mon cou de ses bras.

— Viens, *cariño* ! Viens, pose ta tête sur mes seins. J'ai rarement éprouvé tant de bonheur...

— Tais-toi. Ne dis rien et apprécie ces instants.

— Tu as aimé ?

— Tu ne t'en es pas rendu compte ?

— Si ; tu es doux, et plein de *fuego* en même temps. On recommencera, dis ? Tu restes combien de temps en vacances ?

— Jusqu'à demain : je ne suis pas en vacances, mais en repos entre deux vols.

— Oh, tu es pilote ? Et tu viens souvent ?

— Une fois par semaine durant la saison d'été.

— C'est la première fois que je te vois...

— On ne descend pas toujours dans les mêmes hôtels : c'est la compagnie qui fait les réservations.

— Et tu pars quand ?

— Demain en fin d'après-midi, à 17 heures.

Mon érection avait disparu, et mon sexe était sorte de sa douce grotte. Victoria – car c'est ainsi qu'elle se prénommait – l'avait pris dans sa main et en caressait le gland de ses doigts de fée.

— Il va falloir que je m'en aille, *cariño*, car à la réception ils risquent de se poser des questions ; c'est même étonnant qu'ils ne m'aient pas encore appelée sur ma radio.

— Et pourquoi es-tu venue ?

— Pour apporter des serviettes propres car ce matin je n'en avais pas suffisamment lorsque j'ai préparé l'appartement après le départ des autres clients.

— Tu reviens, cette nuit ?

— J'aimerais bien, mais ce ne sera pas possible : mon mari est à la maison, et je ne découche jamais la nuit. Mais demain après-midi, si tu veux ; je dirai que je dois remplacer une copine.

— Avec plaisir !

Elle déposa un baiser sur mon sexe et le saisit dans sa bouche afin de bien le nettoyer avec sa langue.

— Hmmm... J'aime son goût après l'amour... Je l'aime, ta *cuca*. Elle me plaît !

En réalité, Victoria avait 38 ans. Elle était mariée depuis dix ans avec un marin-pêcheur qui sortait en mer tous les matins vers cinq heures sur son bateau en bois pour pratiquer la pêche côtière. Ils n'avaient pas d'enfants, et au lit c'était « Écarte les cuisses ; je te la mets, je te la sors, je te gicle dedans, et basta ! »

Elle passa sous la douche rapidement pour ne pas « sentir l'amour », comme elle disait, se vêtit, et après m'avoir longuement embrassé elle disparut comme elle était apparue.

II

Avais-je rêvé ou réellement vécu ce qu'il s'était passé cet après-midi-là ? Je me promis d'en toucher un mot à notre organisatrice d'escale de la compagnie pour qu'elle me retienne dorénavant toujours une chambre dans cet hôtel quand je reviendrai sur Fuerteventura.

Ma montre accusait 20 heures. Nu comme Adam *(qui est aussi le prénom fictif que je me suis choisi pour ma narration)*, je repassai sous la douche en attrapant au passage dans le salon un drap de bain que Victoria avait laissé sur la table basse.

La porte-fenêtre donnant sur la terrasse était ouverte. À côté se trouvait une autre terrasse appartenant au bungalow voisin dont la porte-fenêtre était également grande ouverte. Il fallait que je fasse attention de ne pas me balader à poil dans le salon : cela risquait d'être gênant pour mon voisin ou voisine, sait-on jamais !

Je laissais couler l'eau sur mon corps, évacuant toute trace de cette partie de jambes en l'air. Décidément, j'avais choisi la profession idéale pour faire décoller les belles femmes pour le septième ciel !

Je me séchai soigneusement, m'aspergeai d'un spray déodorant, d'une touche de « Terre d'Hermès » sur le cou et passai dans ma chambre pour choisir un vêtement dans l'une de mes petites valises. Je m'aperçus que j'avais oublié de prendre une chemise de rechange ; il était rare qu'il m'arrive d'oublier un vêtement : je commençais à me faire vieux...

La chemise de mon uniforme était propre. Je n'avais pas le choix ; il fallait que je fasse une exception pour ce soir. Je déboutonnai les pattes d'épaules pour enlever les fourreaux de mon grade.

Galons de Commandant de bord

J'ôtai également mes ailes au-dessus de la poche gauche de poitrine, laissant seulement le velcro blanc qui, lui, était cousu. *« Et puis merde ! S'il y a quelqu'un qui n'est pas content, qu'il aille... m'acheter une chemise. Point barre. »* me dis-je.

Ailes (insigne de poitrine)

Je venais de fermer la porte du bungalow derrière moi et arrivais à hauteur du bungalow voisin, celui dont la terrasse donnait

en vis-à-vis sur la mienne. Une ravissante femme en sortait ; un mètre soixante-quinze environ, la quarantaine, cheveux bruns avec des mèches plus claires, qu'elle portait en une coiffure mi-longue encadrant son visage ovale de déesse grecque aux lèvres peintes en rouge cerise glossy. *« Encore une ! Décidément... »* Elle portait un chemisier – ou plutôt devrais-je dire une chemise blanche de style militaire avec pattes d'épaule et poches pectorales, dont les trois premiers boutons étaient ouverts – qui emprisonnait des seins qui ne demandaient qu'à être libérés pour sortir de leur carcan de tissu comme deux diables de leur boîte. Elle était sublime dans sa jupe d'uniforme gris souris qui la moulait comme un fourreau d'épée.

À ma vue, elle se fendit d'un sourire à faire fondre tout l'Arctique d'un seul coup, occasionnant ainsi une fin du monde anticipée. Elle me salua dans la langue de Shakespeare en me gratifiant d'un :

— *Good evening, Sir.*

— *Hello ! Good evening, Madam. Don't tell me that you too are flirting with the clouds, seen your dress...* (Ne me dites pas que vous aussi vous flirtez avec les nuages, vu votre tenue...)

— Comme le vôtre, si je ne m'abuse. Je vous ai aperçu de ma fenêtre tout à l'heure lorsque vous êtes arrivé, me répondit-elle en me tendant sa main pour un handshake. Je suis Eva *(nom réel pour le besoin de l'histoire)*, d'Air Méditerranée. En effet, je suis en escale pour vingt-quatre heures.

— Enchanté, Eva. Moi, c'est Adam, d'Eurowings, en escale également jusqu'à demain soir.

— Non... vous êtes sérieux ? Adam est véritablement votre prénom ? Alors nous allons recréer le monde, et en plus nous sommes à la même enseigne ! Vous êtes Français, à votre accent.

— Vous êtres très perspicace ; mais oui, Adam est mon prénom véritable et je suis Français, lui répondis-je avec un peu de moquerie dans la voix.

— Alors nous sommes Gaulois tous les deux, mon cher collègue : je suis Française, Bretonne de Concarneau pour tout vous dire. Et vous, vous êtes d'où ?

— Du Massif Central, de Saint-Étienne.

— Et vous volez sur...

— Boeing 737-400, en charter.

— Et d'après ce que j'ai pu voir sur vos épaulettes, vous êtes le pacha à bord...

— Pour vous servir, Eva. Et vous ?

— Je vole en tant que copilote sur un Airbus A-319. Tout le *crew* est logé ici. Nous sommes arrivés hier et repartons avec le plein de pax demain matin à onze heures pour LFRS *(nom de l'aéroport de Nantes en code aéronautique)*.

— Et moi demain soir à 19 heures pour Hambourg. Mon équipage est logé au Castillo Beach ; ici, l'hôtel est plein.

Airbus A-319 d'Air Méditerranée

Cockpit d'Airbus A-319 : noter l'absence de « bêtes à cornes », remplacées par des mini-manches (joysticks) latéraux.

Nous marchions côte à côte sur la passerelle. Ses talons hauts sonnaient à chaque pas sur le carrelage de faïence. Je l'observais du coin de l'œil.

Eva était un véritable canon qui devait avoir des reculs de toute beauté lorsqu'on la mettait en position de tir. Je remarquai qu'elle aussi, de temps en temps, laissait glisser son regard de mon côté. Arrivés au bout de la passerelle, on s'arrêta. J'allais lui poser une question mais elle commença à me parler en même temps :

— Excusez-moi ; désolée, me dit-elle. Vous alliez me dire quelque chose ?

— Oui, en effet. On travaille tous les deux dans la même branche ; alors, si vous êtes d'accord, au diable le vouvoiement. On se tutoie ?

— Excellent ! Très bonne idée, Adam. Tu avais des projets, là dans l'immédiat ? Tu n'as sans doute pas encore dîné.

— Je n'avais pas tellement faim. J'avais pensé aller prendre un verre au Pueblo...

— Excellente idée ! Moi non plus je n'ai pas encore faim. Tu connais le coin ?

— Un peu, pour y être venu en ET (escales techniques) quelques fois. Tu m'accompagnes ?

— Volontiers : ça me changera un peu des touristes en manque qui me déshabillent du regard.

— C'est qu'ils ont bon goût ! répondis-je, flatteur.

— Merci. Toi non plus tu n'es pas mal dans ton genre... Je t'ai aperçu tout à l'heure par la fenêtre quand tu es venu prendre ton drap de bain dans le salon.

— Et comme ça, Madame fait la voyeuse ? Ce n'est pas bien, ça ! Vous allez vous faire gronder, Madame... dis-je en la menaçant de l'index. On ne regarde pas un monsieur qui se promène chez lui tout nu !

— Il fallait fermer ta fenêtre. J'essaierai de me faire pardonner à l'occasion.

Nous venions de sortir de l'hôtel et nous retrouvions sur l'avenue. Plus bas, à 500 mètres environ, commençait le véritable centre touristique avec ses boutiques, ses échoppes, restaurants et bodegas. Nous marchions sur le trottoir. D'un seul coup, Eva fit un faux-pas et se tordit une cheville. Par chance, à part une petite douleur due à l'élongation, elle n'eut aucune séquelle et put continuer à marcher.

— Tu permets que je te prenne le bras ?

— Tout le plaisir sera pour moi ! lui rétorquai-je.

— Merci... et aussi ça m'évitera les quolibets des vendeurs sénégalais. On dirait qu'ils se sont tous donné rendez-vous ici, et... ils vendent tous la même chose.

— Je connais. Dans tout l'archipel c'est pareil, et les boutiques sont tenues par des Indiens et des Chinois.

Il faisait une chaleur torride, même à cette heure tardive. Nous déambulions bras dessus bras dessous dans une véritable casbah. Les vendeurs n'hésitaient pas à sortir de leurs échoppes pour attraper la cliente par la main afin de l'attirer à l'intérieur où ils dépensaient toutes sortes d'artifices et d'arguments pour ne pas la laisser ressortir sans qu'elle eût acheté quelque fanfreluche. Eva n'échappa pas à la règle : elle fut attirée dans une boutique par une jeune femme de type scandinave. Pendant ce temps-là je faisais du lèche-vitrines où l'on proposait des bracelets-montres signés Breitling pour la bagatelle de 15 000 €, et des Rolex à des prix faramineux !

Je sentis une main légère se poser sur mon épaule. Je me retournai et aperçus Erwin, mon copilote, en compagnie de deux de nos hôtesses qui, en minijupes, arboraient leurs jambes interminables. Agnès, la jeune stagiaire, faisait partie du groupe. Ses seins – qu'elle avait assez conséquents – paraissaient vouloir sortir de son profond décolleté.

— Alors, Commandant, on vient s'encanailler dans le souk canario ? s'enquit Ingrid, une « vieille » hôtesse de bord (elle avait 36 ans et était l'une des plus anciennes) qui vivait en couple avec un autre pilote de la compagnie. Elle se vantait de ne pas vouloir voler avec son compagnon afin de ne pas mélanger sa vie privée avec sa vie professionnelle ; programme voilé, ou invitation codée ? Elle était grande, blonde, avec des formes qui aiguisaient les sens de tout homme normalement constitué.

— Tiens, le monde est petit ! m'exclamai-je en allemand. Vous venez aussi respirer l'air de la casbah de Caleta ?

— On vient surtout se changer les idées, me répondit Erwin. Notre hôtel n'est pas ce qu'il y a de mieux : petit restaurant avec un bar, et même pas de piscine. Et vous, Commandant, vous êtes bien logé ?

— Impeccablement ! Je vous le recommande. Je compte en toucher deux mots à la responsable de la logistique à notre retour

afin que la prochaine fois on soit tous logés ensemble au Barcelo Castillo Beach.

Sur ces entrefaites, Eva nous avait rejoints. Elle avait échangé sa chemise de pilote pour un chemisier de couleur crème sans manches, presque transparent, au décolleté très profond. Elle avait des seins sublimes et ne portait pas de soutien-gorge. Ses tétons pointaient derrière le tissu, sans doute excités et durcis par le frottement sur le voile acrylique.

Je fis les présentations. Eva ne parlait pas l'allemand. Étant donné que tout le monde parlait le français, on décida d'adopter cette langue pour nos conversations.

— En fait, vous faites quoi ce soir ? demanda Agnès.

— On pensait aller manger quelque chose car nous n'avons pas encore dîné, répondis-je.

— En fait, c'est dommage que nous ayons déjà mangé car on vous aurait bien accompagnés ; n'est-ce pas, Ingrid ? répondit Agnès.

— Ce n'est que partie remise... répondit Ingrid. Je ne vais pas trop m'attarder : j'ai des heures de sommeil en retard à récupérer, et demain il faut tout préparer pour le retour.

— Dans ce cas, on va vous laisser, dit Erwin. Bonne soirée, et à demain.

On se serra la main et chacun partit dans une direction différente.

Eva portait son sac de la boutique en bandoulière sur l'épaule gauche. Son bras droit était passé sous le mien. Elle me donnait l'impression de se rapprocher de plus en plus, ou alors je devais me bercer d'illusions. Les frôlements de sa cuisse contre la mienne n'étaient que des idées que je me faisais ? Enfin, la soirée était loin d'être terminée...

Au bout d'une demi-heure on arriva dans une ruelle ombragée par des palmiers aux branchages immenses. Là aussi, les restaurants de toutes nationalités se suivaient, se faisant concurrence l'un

l'autre. Certains avaient engagé un violoniste ou un guitariste mexicain né à La Gomera pour « faire la romantica » aux touristes en couple ou aux femmes seules.

On passa devant une *bodega majorera* typique et traditionnelle de l'île la plus septentrionale de l'archipel des Canaries. À l'intérieur il paraissait faire frais. Une musique canarienne jouée et chantée par deux guitaristes et un *timplero* (joueur de *timple*, sorte de ukulélé à quatre cordes de nylon, instrument très répandu dans les sept îles formant l'archipel) en costume folklorique régional attira notre curiosité. Une dizaine de tables meublaient l'intérieur. Au fond trônait un bar en stuc de plâtre derrière lequel s'ouvraient les portes de saloon de la cuisine. Une estrade sur laquelle étaient posés une batterie, un clavier synthétiseur et des micros sur perches indiquaient qu'à un moment donné de la musique d'ambiance égaierait la soirée. Une minuscule piste de danse était même prévue pour servir d'alibi aux couples qui désiraient s'échauffer avant de passer aux « plats de résistance ».

On s'arrêta... ou plutôt ce fut Eva qui marqua un temps d'arrêt.

— Ça te dit ? me demanda-t-elle.

— Pourquoi pas ! répondis-je en l'entraînant à l'intérieur.

Une serveuse, la tête coiffée d'un petit canotier fièrement juché sur le haut de son crâne, vint à notre rencontre. Elle nous conduisit au fond de la salle voûtée comme une grotte, dans un renfoncement un peu à l'abri des regards. Sur la table, une bougie allumée sur une bouteille habillée de la cire fondue qu'avaient laissée une multitude de chandelles avant celle-ci diffusait sa lumière blafarde et dansante. On prit place l'un en face de l'autre, ce qui me donna l'occasion de bien regarder et admirer cette beauté qui me tenait compagnie.

Eva avait placé ses deux coudes sur la table, les deux mains jointes supportant son menton. Elle me fixait de son regard scrutateur.

— Il y a quelque chose ? lui demandai-je.

— Non, pourquoi ?

Bodega typique

— Rien. Je voyais que tu me fixais, alors j'ai pensé qu'il y avait un défaut, une saleté sur mon nez.

— Rien de tel ; tout est parfait. D'ailleurs, toi non plus tu ne te prives pas de me regarder...

— Rectificatif, ma chère : de t'admirer, car tu es une très belle femme, et...

— Toi aussi tu n'es pas mal. Est-ce qu'il y a une madame quelque part sur cette Terre qui attend ton retour ?

— Non, personne. Je suis divorcé et libre comme l'air. Et toi ?

— Je suis divorcée. Et même si j'étais mariée...

— Si tu étais mariée ? La suite, s'il vous plaît !

— Rien. Tout simplement, mariée ou pas, j'ai toujours fait ce dont j'ai envie. Je suis une femme qui sait ce qu'elle veut et qui le fait sans s'encombrer de préjugés. Satisfait ?

— Sans aucun doute.

Si cela ne s'apparentait pas à un message, alors je ne comprenais pas le français !

La serveuse revint avec les cartes. On commanda tous deux un cocktail à base de jus de fruit et de gin en guise d'apéritif, en attendant les choses plus sérieuses. Un trio vint rejoindre ses instruments, deux hommes et une femme. Ils ne devaient pas totaliser 70 ans à eux trois. Ils étaient bons et jouaient de la musique d'ambiance sud-américaine qui invitait à la danse... Il faisait frais dans cette grotte. On s'y croyait vraiment. Nous avions commandé des moules farcies pour Eva et des sépias farcis à la plancha pour moi, tout ça arrosé d'une malvoisie dorée de l'île voisine, Lanzarote.

À peine nos assiettes vides que l'on nous apportait nos deux *viejas* (des « vieilles », poissons-perroquets à la chair excellente qui pullulent le long de côtes) accompagnées de *papas arrugadas* (pommes de terre cuites en robe des champs dans de l'eau de mer), le tout arrosé de *mojo verde* (sauce épicée de couleur verte, spécialité de l'archipel).

Nous venions tout juste de terminer notre excellent poisson que le trio musical commença une chanson nostalgique, un slow langoureux qui me rappelle tant de choses... Je demandai à Eva si elle voulait danser. Elle se contenta de sourire et se leva de table. À peine arrivés sur la piste où se serraient déjà trois couples, ma partenaire passa ses bras autour de mon cou et colla sa poitrine contre mon torse. Vu la surface de la piste, on ne pouvait pas danser ; mais... le voulait-on ? Nos corps enlacés, sa joue contre la mienne, nous bougions sur place au rythme de la musique.

Solamente una vez... ame en la vida... (Seulement une fois... j'ai aimé dans ma vie... Seulement une fois, et jamais plus... une fois et pas plus... Une fois et pas plus, l'espérance a éclairé le chemin de ma solitude.)

Le corps d'Eva se fondait avec le mien. À travers ma chemise de tergal blanc, je sentais les seins de ma partenaire s'écraser sur ma poitrine alors que ses lèvres touchaient mon oreille. Elle sentait bon. Elle était souple comme une liane. Son ventre se collait au mien, et par les mouvements de la danse il n'en fallut pas plus pour me procurer une érection quelque peu gênante et prématurée. Elle ne pouvait pas ne pas sentir ma verge dure contre son ventre, même à travers nos vêtements respectifs. Esquissant un pas de danse, elle passa une jambe entre les miennes et me chuchota dans l'oreille avant d'y déposer un baiser furtif comme une aile de papillon :

— Eh ben, dis donc... Tu me parais être en forme, on dirait !

— Tu croyais que j'étais en bois ?

Elle dégagea sa tête et vint coller sa bouche à la mienne pour un baiser. Ses lèvres étaient délicieuses. Si elle n'avait pas pris les devants, c'est moi qui allais l'embrasser. Sa langue s'était introduite dans ma bouche, d'abord rien que la pointe venant saluer ma langue, puis paraissant prendre de l'assurance à ma réaction, elle s'enroula autour de la mienne en une douce et agréable sarabande. Je sentis sa main s'immiscer entre nos ventres et se poser sur mon membre.

Elle lui procura quelques caresses au travers du pantalon puis l'abandonna en me disant d'une voix langoureuse :

— Wouhaou... Tu crois que tu vas pouvoir attendre jusqu'à ce que l'on arrive chez nous ?

— Ça dépend uniquement de toi, ma belle.

— J'ai une idée... me dit-elle en reculant un peu sa tête pour me regarder dans les yeux.

— Dis-moi...

— Et si on allait se baigner ? La mer est calme, l'eau est chaude, la nuit est noire...

— Tu crois que c'est une bonne idée ? Je n'ai pas de maillot de bain sur moi.

— Moi non plus.

— On n'a pas de draps de bain... pour s'essuyer (je n'allais quand même pas dire « pour s'allonger »).

— Les boutiques sont ouvertes jusqu'à deux heures du matin ; je vais en acheter un chez le Chinois.

On regagna notre table, mon bras passé autour de sa taille. Elle aussi avait passé son bras autour de ma ceinture et se serrait contre moi. J'apprécie énormément ce genre de femme qui se comporte comme une adulte, qui ne joue pas la comédie, qui ne minaude pas avec des « Tu sais, on ne se connaît pas encore bien... » ou « Que vas-tu penser de moi ? Il n'y a que quelques heures que l'on se connaît. » etc. etc. Elle savait ce qu'elle voulait ; moi aussi, d'ailleurs. Sans grandes phrases, d'un simple regard nous fûmes d'accord pour prendre le chemin d'une soirée pleine de sexe et de tendresse entre deux adultes consentants quelque peu pressés par les réactions physiques et physiologiques de leur corps et de leurs sens en ébullition.

Je réglai l'addition au moyen de ma carte. La caissière me tendit le ticket accompagné d'une rose rouge, une baccara que je m'empressai d'offrir à Eva qui était en retrait derrière moi. Elle me remercia d'un baiser sur la bouche.

— Merci, mon cœur...

Dehors, un souffle chaud nous arriva au visage. En fin de compte, Eva avait eu une excellente idée de vouloir aller nous baigner à cette heure de la nuit. Il n'était pas loin de minuit. En face, une échoppe africaine occupait la moitié du passage. Un grand Noir en boubou coiffé du bonnet de la Casamance s'avança vers nous. Sans lui laisser commencer son baratin, je lui lançai en wolof, langue que tous les Sénégalais comprennent :

— *Dedet... Djeredioff.*

— Hiiiiii... Tu parles wolof, toi ! me répondit-il en français.

Je ne lui répondis pas. Eva me tenait par la taille. Le Sénégalais grommela dans sa barbe un *« Niapsandai ! Toubab bi... »*, une douce parole remplie de rage contre ce Blanc. Il s'empressa d'aller rejoindre d'autres vendeurs, ayant vu que je m'étais arrêté et que je regardais dans sa direction.

— Qu'est ce qu'il se passe, Adam ?

— Rien ! Ce courageux n'a pas apprécié que je lui dise « non » et « merci » dans sa langue.

— Ils sont lourds, de plus en plus pesants. Et encore, tu es un homme ; mais imagine quand c'est une femme seule qui passe : ils lui sautent littéralement dessus et ne la laissent pas partir tant qu'ils n'auront pas vendu leurs sempiternels gazelle ou éléphant made in Taïwan.

Sur notre gauche, un bazar – un *chino*, comme disent les autochtones – brillait de ses mille feux. Là aussi on trouvait de tout : maquillage, souvenirs, pots de peinture, quincaillerie, appareils photo, bien entendu made in China, et aussi des textiles, dont des draps de bain.

— Deux minutes, chéri, je reviens.

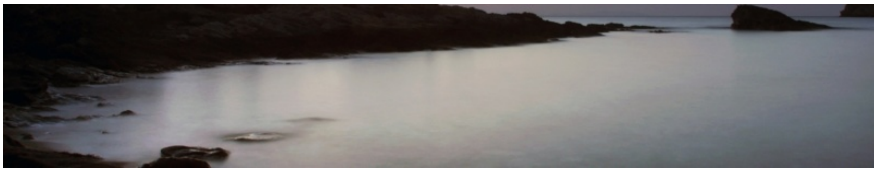
Eva m'avait lâché le bras et s'était volatilisée dans la caverne d'Ali Baba. Cinq minutes plus tard elle était de retour avec un gros boudin de tissu éponge sous le bras. Nous continuâmes sur le chemin pavé longeant le littoral. On laissa le port de plaisance sur

notre droite pour arriver derrière un hôtel, sur une côte jonchée de rochers.

— C'est là-dedans que tu veux aller ? m'inquiétai-je.

— Suis-moi. En bas il y a une petite crique en forme de plage, et à cette heure on sera tranquilles.

Eva marchait devant moi, suivant un petit sentier qui serpentait entre les roches volcaniques (Fuerteventura est une île volcanique parsemée de volcans éteints depuis des millions d'années).



Nous arrivâmes dans une anse tranquille en arc-de-cercle de 50 mètres de long engoncée entre deux avancées rocheuses qui se terminaient dans la mer. Une plage sympa et bien planquée. Je me gardai bien de lui demander comment cela se faisait-il qu'elle connût cet endroit si discret.

Eva se mit à genoux et déroula son gros boudin. Deux draps de bain apparurent, qu'elle étendit sur le sable. Elle se releva, s'approcha de moi et noua ses bras derrière ma nuque pour me gratifier d'un baiser à faire bander un eunuque ; et comme je n'en suis pas un, alors je ne vous décris pas ma réaction ! Eva n'eut pas besoin de commentaire, sentant contre son ventre la « banane » croître. J'avais passé mes mains sous son chemiser dans son dos et je la caressais lentement et sensuellement, alternant la pulpe de mes doigts et l'arête de mes ongles. Je la sentais frissonner. Elle leva les bras en l'air, et sans nous donner le temps ni la patience de défaire les boutons, je fis glisser le fin vêtement de voile par-dessus sa tête.

En guise d'éclairage nous n'avions qu'un croissant de lune, parfois tamisé par un nuage passant par là. Des myriades d'étoiles

étaient les témoins de notre tendresse. J'apercevais dans la pénombre de la nuit le corps parfait de ma compagne. Elle portait, hauts sur la poitrine, deux seins en forme de poire. Les mamelons semblaient vouloir sortir des globes. Quant aux tétons, je me faisais fort de les faire ressortir et durcir.

Je m'approchai et saisis un sein dans ma main. Il était chaud et doux comme de la soie, pas dur, mais suffisamment ferme pour tenir droit sans l'aide d'un soutien-gorge quelconque. J'approchai ma bouche et me saisis de son aréole que je me mis à caresser de la pointe de ma langue. Eva me tenait la tête des deux mains et me regardait faire sans bouger. Sous ma langue je sentis le téton prendre vie, se réveiller. Je le pris entre mes dents et commençai à le mordiller délicatement.

— Hum... j'adore ce que tu me fais ! dit-elle en me lâchant la tête.

Ses mains étaient à hauteur de ma taille et s'escrimaient pour défaire ma ceinture ; rapidement mon pantalon tomba sur mes chevilles. D'un doigt de chaque main passé sous l'élastique de mon boxer, elle le descendit, libérant ma verge en érection qui sortit comme un diable de sa boîte pour se mettre à la perpendiculaire de mon abdomen. Eva la prit dans l'une de ses mains et alla cueillir de la pointe de sa langue une perle qui brillait à l'orifice du méat.

— Hum, quel beau sucre d'orge que tu as là ! Toi au moins, tu as été gâté par les dieux.

Elle ne put pas en dire plus : je venais de poser mes mains sur ses cheveux qu'elle avait repoussés sur sa nuque. Ses lèvres emprisonnèrent mon gland. Sa langue me massait le dessous, là où se trouve le point le plus sensible chez beaucoup d'hommes. S'habituant à sa grosseur, elle commença à me sucer comme si elle voulait extraire quelque élixir de ce membre qu'elle emprisonnait de ses lèvres. C'était le paradis ! Elle plaça son autre main sous mes testicules et commença à les malaxer délicatement. J'aimais ça... Eva approcha sa tête et prit un tiers de mon sexe dans sa bouche,

puis entreprit un délicieux va-et-vient entre ses lèvres. Chaque fois que mon sexe allait sortir de sa bouche, elle en caressait le gland avec sa langue. Ma compagne, accroupie sur ses talons, s'adonnait avec application à cette fellation qu'elle prodiguait comme une experte. Il y avait longtemps que je n'avais pas bénéficié d'un pareil traitement ! Je sentais que je n'allais pas pouvoir me retenir longtemps ; sous mes bourses, une sensation agréable commençait à monter.

— Arrête, Eva, sinon tu vas tout prendre dans la bouche ; je ne peux pas te promettre de me retenir.

— Tu as raison, répondit-elle en sortant ma verge de sa bouche. On verra ça plus tard. Tu viens, on va à l'eau ? Ça va nous calmer.

Elle se releva, me tourna le dos.

— Tu veux descendre la fermeture de ma jupe, s'il te plaît ?

— Avec grand plaisir, Madame !

Je m'exécutai en descendant cette fermeture à glissière. La jupe tomba à ses chevilles, sur le sable. La ficelle d'un string disparaissait dans la raie de ses fesses.

— Je peux ? demandai-je.

— Non seulement tu peux, mais tu dois ! me répondit-elle d'une voie veloutée.

Je passai deux doigts de part et d'autre du sous-vêtement et le descendis sur ses genoux. Afin de me faciliter la tâche, elle écarta un peu les cuisses et releva une jambe pour se débarrasser de cet ustensile devenu inutile, tout en me montrant son abricot brillant d'humidité : la fellation qu'elle m'avait prodiguée l'avait aussi passablement excitée.

Elle réunit nos vêtements pour les laisser choir sur les draps de bain, puis elle me prit par la main pour m'entraîner dans l'eau. La mer était d'huile. Seule une légère écume coiffait les vaguelettes venant mourir sur la plage. J'étais en pamoison devant la beauté du corps de cette femme qui marchait à mes côtés, cette femme qui venait de me prendre dans sa bouche avec tant de délicatesse

et de sensualité. Une quadra parfaite de toute beauté aux hanches en forme d'amphore grecque. Un fessier sublime tout en muscles, sans une once de graisse ou de cellulite, avec des jambes longues qui auraient certainement fait trembler d'envie Hollywood. Je ne parlerai pas de ses seins qui appelaient à la dégustation... Elle avait le pubis glabre, totalement épilé ; on aurait dit la foufounette d'une petite fille. Même pas un ticket de métro de poils pubiens sur le mont de Vénus : tout était nu !

Nous avancions tendrement enlacés. L'eau montait au fur et à mesure, à chaque pas. Elle nous arrivait déjà au niveau de la taille. On se sentait légers. J'avais passé mon bras sur son épaule. Elle m'avait saisi une main pour la poser sur son sein droit. Je caressais cette poire avec son téton tendu vers les étoiles, un fruit qui certainement devait être protégé par un soutien-gorge de taille 95C. Je sentais sous mes caresses l'aréole se hérisser de petits points granulés et le bout prendre une consistance appelant à être mordillé.

Je me tournai face à Eva et lui tendis ma bouche entrouverte. Nos lèvres se réunirent et nos langues se trouvèrent pour se caresser sensuellement. Mon sexe reprenait vie ; la main de ma compagne s'en saisit délicatement et, se haussant un peu sur la pointe des pieds, elle le plaça entre ses cuisses, juste à l'entrée de sa vulve. Sa poitrine s'écrasait sur la mienne. Ma main qui lui caressait le dos alla se poser sur ses fesses en un effleurement doux et torride à la fois. Mes doigts suivirent la raie de ses fesses, et lorsque mon index toucha son anus, je le sentis se contracter. Je n'insistai pas mais continuai mon exploration jusqu'à arriver aux grandes lèvres toutes poisseuses. Mon index se fraya un passage dans ce domaine glissant et brûlant. Eva poussait son ventre plat contre le mien comme si elle voulait me pénétrer. Ma verge était à son érection maximale, désirant s'introduire dans ce joli minou qui, a priori, ne demandait que ça.

Nos lèvres étaient toujours soudées dans ce long baiser. On se goûtait, on se savourait, on buvait à la fontaine de notre sensualité. Elle laissa remonter ses jambes portées par la mer pour encercler mes hanches. Je sentis son sexe buter contre ma verge. Elle me tenait par le cou avec ses deux mains m'encerclant la nuque. Devant moi, j'avais l'objet de mes désirs : ces seins aux bouts agressifs. J'en pris un dans ma bouche. Il avait un goût salé. Il était dur et me donnait envie de le mordre à pleines dents. Ma compagne se laissa aller sur le dos. Je passai une main sous ses fesses et l'autre sous ses épaules. Je la soutenais ainsi en flottaison pendant que je me régalais de ses seins qu'elle m'offrait ainsi, comme sur un plateau royal.

J'aperçus sur ma droite à une dizaine mètres la pointe du rocher qui se noyait dans la mer. Il y avait une sorte de promontoire en forme de table qui émergeait à peine de l'eau. Je poussai Eva comme un radeau dans la direction de ce rocher qui allait m'être d'une grande aide dans ce que je m'apprêtais à faire. Comprenant mes intentions, elle se redressa et fit la planche en tenant ma taille

emprisonnée entre ses longues et belles jambes, son pubis contre ma verge toujours en érection à la perpendiculaire de mon abdomen. Je n'ai jamais eu de chance au jeu, mais je ne risquais pas de gagner quoi que ce fût puisque je n'avais jamais joué de toute ma vie ; mais là, il me semblait que j'avais dégotté le gros lot, un sublime lot, beau, appétissant, à consommer jusqu'à plus faim.

Nous étions arrivés ; je l'aidai à se hisser sur ce petit promontoire. Ses jambes pendaient dans l'eau et son pubis était à hauteur de ma bouche. En haut, à la jointure, le clitoris pointait sa tête arrogante. Il était congestionné, tout rouge, et ressemblait à une petite framboise ne demandant qu'à être sucée, mordillée et taquinée. J'approchai ma tête de ce fruit de roi. Eva remonta ses jambes, passa ses mains sous la jointure de ses genoux et les fit remonter sur sa poitrine, découvrant ainsi toute son anatomie intime. Dessous, juste sous les grandes lèvres, j'aperçus une petite rosace toute plissée, la même qui s'était contractée lorsque je l'avais effleurée de mon doigt auparavant.

De mes pouces de part et d'autre, j'écartai les grandes lèvres. Les petites lèvres apparurent, tels deux pétales de rose mouillés par la rosée du matin. J'approchai mes lèvres pour y déposer un baiser. Une odeur enivrante et chaude monta à mes narines ; une odeur de fruits de mer, de moule fraîche que l'on vient d'ouvrir. Je compris la métaphore souvent employée pour nommer le sexe de la femme : une moule... Non seulement ça y ressemble, mais ça en a l'odeur enivrante. Tout était mouillé, trempé, dégoulinant. Je léchai ce liquide épais et cristallin, épais comme une gelée, chaud et légèrement salé. Était-ce le goût de la femme pleine d'envies ? Était-ce le goût de la mer qui l'avait baignée ? Je n'en savais rien, mais cela me plaisait.

Eva était allongée sur le dos à même le rocher. Elle écarta les jambes à l'équerre afin de me laisser le passage et la pleine vue sur son sexe suintant d'envie et de bonheur. Derrière les petites lèvres qui s'étaient écartées, l'entrée du vagin envoyait une invitation

pour être visité. Un ruisseau de cyprine s'en échappait en une petite rigole qui ne demandait qu'à être asséchée par une langue gourmande comme la mienne.

J'y allai. Introduisant ma langue dardée en pointe, je pénétrai mon amante afin de la déguster.

C'était chaud, c'était visqueux, c'était bon. Son bien-être déversait sa liqueur d'amour à flots. J'en avais plein les lèvres, plein le nez. Je sortis de sa grotte pour aller saluer son gardien. À peine l'effleurai-je de mes lèvres qu'Eva poussa un léger cri. Ses mains vinrent m'emprisonner la nuque pour me plaquer le visage sur son sexe. J'avais le nez contre sa vulve. Je tenais enfin son clitoris entre mes lèvres. Je le caressai de la pointe de ma langue que je faisais aller de droite à gauche et de gauche à droite. Le bassin de ma compagne se mouvait de plus en plus ; je sentais son ventre se contracter, comme mu par des spasmes. La pression de ses mains sur ma nuque était de plus en plus forte. Ses cuisses vinrent accentuer cette pression.

Mes mains avaient abandonné l'entrée du sexe de ma compagne et j'avais pénétré de mon index son vagin lubrifié à souhait. Un autre doigt vint le rejoindre. Je les recourbai afin d'exciter son point G en lui massant la partie supérieure de sa grotte d'amour, animant mes doigts d'un mouvement de va-et-vient comme s'ils étaient mon pénis. Ses soupirs devinrent de plus en plus rapides...

— Oui !... Oui ! Continue. J'adore ! N'arrête pas...

Je continuais mes caresses intimes tout en léchant son clitoris de toutes les manières. D'un seul coup je la sentis se raidir. Mon visage fut inondé par un liquide chaud pendant qu'elle poussait un cri rauque ressemblant à celui d'une bête qui rend l'âme. Je continuai, la laissant savourer son orgasme. Combien cela dura ? Je ne saurais le dire. J'étais tellement à l'étroit que je commençais à manquer d'air. Elle se calma. Sa respiration devint moins rapide. Je me dégageai.

Un liquide blanchâtre comme de l'opaline recouvrait le sexe que je venais de quitter ; mes doigts en étaient imbibés. Quel goût cela avait-il ? Je portai mon index à ma bouche : ce n'était pas désagréable. C'était légèrement salé et avait toujours ce léger goût de fruits de mer, d'iode, que j'adorais.

— Viens, prends moi ! me supplia-t-elle. Je n'en peux plus !

— Tu veux venir sur moi ? lui demandai-je.

— Non, je veux te sentir... Je veux que ce sois toi qui me prennes. Je veux sentir ton corps sur le mien.

Je me positionnai debout face à ma compagne, entre ses cuisses toujours remontées sur sa poitrine. Mon pénis était à la bonne hauteur. Eva avait avancé son bassin un peu en dehors du promontoire, positionnant ainsi sa vulve au niveau de ma verge qui avait repris toute sa vigueur. J'approchai mon gland de l'entrée, et d'un mouvement du bassin Eva vint au devant de moi, se pénétrant elle-même avec mon sexe érigé comme une épée.

C'était chaud, accueillant et bon. Je poussai un peu pour la pénétrer encore plus.

— Attends, chéri... Laisse ma foufounette s'habituer à ton sexe. Tu es monté assez fort, tu sais, et je n'ai pas l'habitude...

En effet, le vagin de ma partenaire m'enserrait comme un gant. On aurait dit qu'il avait été taillé sur mesure pour moi, pour enserrer ma verge qui sentait ce vagin l'habiller comme une gaine. Laissant passer un instant, je me retirai un peu.

— Non ! Ne t'en vas pas ! J'aime ton sexe comme il me remplit. Vas-y, continue doucement jusqu'au fond... Mon Dieu, comme je me sens bien ! Je sens ta bite me remplir. Elle est dure, chaude...

Je poussai délicatement jusqu'à sentir au fond quelque chose contre laquelle butait mon gland. Mon pubis était tout contre ses grandes lèvres. Contractant un peu mon périnée, je sentis mon sexe se raidir encore plus dans ce vagin qui mouillait de plus en plus. Je glissais à présent plus aisément en lui. Eva avait les yeux grands ouverts, les pupilles dilatées comme deux soucoupes.

J'avais enfoncé ma verge tout au fond de son vagin. Elle avait relevé son bassin et encerclé ma taille de ses jambes. Nos lèvres s'unirent dans un torride baiser par lequel nous échangeâmes, j'en eus l'impression, des litres de salive. Eva commençait à onduler du bassin sous moi. Je continuais mes lents mouvements de navette en avant jusqu'à buter contre cette chose que je soupçonnais être le col de son utérus, puis je reculais en prenant bien soin de ne pas laisser sortir mon gland de son gant si chaud et visqueux. Je sentais mon sexe devenir de plus en plus dur et sensible. Eva aussi, car elle accélérait son mouvement...

— Continue ! Surtout ne t'arrête pas ! Vas-y, mon chéri, viens bien au fond de moi. Je te sens... J'aime ta queue qui me remplit... Je vais venir...

— Alors viens, trésor ; je crois que je vais venir avec toi...

— Oui ! Fais-nous décoller, mon Commandant à moi !

J'accélérai mes mouvements de va-et-vient avec le plus d'ampleur possible. Mon pubis frappait avec force l'abricot de ma partenaire qui se préparait à décoller pour le septième ciel, jusqu'au moment où je sentis cette vague me submerger, monter le long de mon entrejambe sous mon périnée, sous mes bourses, en même temps que les bras de ma compagne m'enserraient très fort contre elle, comme si elle cherchait à se fondre en moi.

— Ouiiiii !... Moi aussi je viens ! Donne-moi tout, mon amour ; vas-y, donne-moi toute ta force... Ouiiiii ! Mon Dieu, comme je t'aime, toi...

Pour la deuxième fois en l'espace de quatre heures je déversais en longs jets – enfin, c'est ce que je ressentais – ma semence dans une femme qui, trois heures plus tôt, n'était que ma voisine, une parfaite inconnue.

D'un seul coup elle se décontracta totalement. Ses mains lâchèrent ses jambes qui tombèrent brutalement le long de mes hanches. Son visage était d'une pâleur alarmante. Effrayé, je sortis de son ventre car sa réaction n'était pas normale. Elle avait les

yeux totalement révulsés. C'est là que je me rendis compte qu'elle avait perdu connaissance. Je lui tapotai les joues en l'appelant par son prénom. Au bout de quelques secondes elle ouvrit les yeux et essaya de se redresser. Je l'aidai à glisser dans l'eau

— Qu'est ce qu'il t'arrive ? lui demandai-je en la serrant tendrement contre ma poitrine.

— Quand je t'ai senti venir en moi, j'ai entendu des cloches sonner à la volée, puis le voile noir, et je ne me souviens plus de rien.

— Ça t'arrive souvent, cette réaction ?

— C'est la première fois.

— Eh bien, ma belle, je ne savais pas que cela pouvait exister, un orgasme pareil !

— Parce que tu es unique. Tu ne m'as pas envoyée au septième ciel, mais directement dans la galaxie, avec ta fusée !

Elle se retourna pour plaquer son dos à ma poitrine, ses fesses contre mon pubis. J'emprisonnai de mes mains ses seins qui n'avaient pas besoin de silicone pour tenir en place, comme deux fruits du paradis ne demandant rien d'autre que d'être consommés sur place. De lui-même, mon pénis était allé se loger entre les deux lobes, juste dans la raie. Il perdait de sa consistance. Il demandait grâce. On décida d'un commun accord de rentrer à l'hôtel. J'en profitai pour piquer une tête et regagner la plage en nageant entre deux eaux. Eva me suivait. Elle nageait comme une naïade. C'était une femme qui savait entretenir son corps, sans doute par des séances régulières de fitness.

Nous regagnâmes nos draps de bain ; je pris le mien pour éponger soigneusement dans tous ses recoins Eva qui venait de sortir de l'eau. Après s'être séché les cheveux elle vint m'éponger le dos, les fesses, puis me retournant elle s'attaqua à mon torse glabre et vint plaquer ses lèvres sur les miennes dans un baiser fusionnel et tendre. Sa main arriva vers mon pénis, qu'elle sécha soigneusement en terminant par un baiser profond sur le gland.

— Hum... C'est salé ! On prendra une douche à notre retour chez nous.

— On va chez moi ou chez toi ? lui demandai-je.

— C'est pareil : que ce soit chez toi ou chez moi, l'objectif est le même : je n'ai pas envie de dormir seule ce soir.

— Moi non plus. Rassure-toi, chérie, je compte bien utiliser au mieux le temps qu'il nous reste à être ensemble.

Le chemin fut long. Sortis de la zone portuaire et des plages, on héla un taxi en maraude qui nous laissa en moins de deux à la porte de la réception. Nous arrivions vers nos bungalows. Eva sortit sa carte magnétique de son sac et me dit :

— Je vais prendre ma trousse de toilette et je te rejoins par la terrasse au cas où des membres de mon *crew* seraient insomniaques ; je ne tiens pas à les mêler à ma vie privée. À tout de suite, mon cœur !

Je rentrai chez moi et me déshabillai dans le salon sans allumer la lumière. En face, je vis Eva ouvrir en grand la porte-fenêtre de sa terrasse. Nu comme un bébé qui vient de naître, je passai dans la salle de bain, laissant la porte ouverte. J'entendis Eva m'appeler ; elle était entrée après avoir enjambé le petit muret de 90 centimètres qui séparait nos deux terrasses.

— Je suis dans la salle de bain, chérie.

— J'arrive tout de suite, mon cœur. Le temps de me déshabiller et je viens te frotter le dos.

— Et tout le reste, si le cœur t'en dit.

— C'est bien mon intention, t'inquiète...

La douche était de plain pied, sans aucune séparation ni protection. Elle permettait à deux, voire trois personnes d'y prendre place sans se sentir à l'étroit. Eva arriva toute nue avec un petit sourire coquin sur les lèvres. Elle posa ses ustensiles de toilette sur le tabouret métallique et se planta devant moi.

— Qui c'est qui ouvre le bal : toi, ou moi ?

— Commence. Avec moi, ce sera vite fait ; et pendant que tu te laveras les cheveux, je te laverai le reste.

— Alors assieds-toi sur le tabouret. Je vais te faire un shampoing car tu dois avoir la tête pleine de sable et de sel.

J'obtempérai en m'asseyant les jambes grandes ouvertes sur le siège de métal. Eva avait saisi le pommeau de douche et me rinçait la tête. Elle me mit du shampoing et commença à me masser le cuir chevelu d'un mouvement circulaire, insistant sur les tempes et la nuque. Puis, considérant sans doute que le massage avait assez duré, elle se saisit de la lavette en nylon et me frotta le dos puis les fesses, en passant son doigt sur mon anus...

— Tu aimes, ou tu ne préfères pas ? me demanda-t-elle.

— Oui, j'aime quand c'est toi qui le fais. C'est la première fois que l'on me caresse là, à cet endroit.

— Lève-toi et regarde-moi.

Elle me savonna le cou puis le torse. Elle n'utilisait plus de la lavette, mais ses mains. Arrivée à la hauteur de ma poitrine, elle prit mes tétons entre deux doigts et se mit à les rouler. Elle me regardait dans les yeux. Je voyais son regard noir me fixer avec un air malicieux. Elle continua son massage au gel douche jusqu'à arriver à mon pubis, que je rasais régulièrement pour des raisons d'hygiène. Mon pénis avait retrouvé toute sa superbe et dardait sa longueur en direction de cette fée des sens.

— Tu es juif, Adam ?

— Non, Eva, je ne suis pas juif mais chrétien. Tu me demandes cela à cause de ma verge circoncise ?

— Oui. Tu as eu un phimosis ? Moi, je suis juive mais non pratiquante. Ça te pose un problème ?

— Absolument pas : tu es la première juive avec laquelle je couche, et je n'avais rien remarqué...

— J'adore ton humour !

Elle savonnait mon pénis ainsi que mes bourses, insistant de ses doigts autour du sillon qui sépare le gland du corps de l'organe.

C'était agréable ; ma verge semblait apprécier car elle était prise de spasmes, donnant des à-coups comme si elle voulait sauter en l'air.

Je ne restais pas sans rien faire ; je caressais ses seins tout mouillés. Ma main glissait entre les deux poires et mes doigts taquinaient les tétons. Eva s'accroupit devant moi et s'inséra entre mes jambes que je tenais grandes ouvertes. Elle plaça mon sexe entre ses deux lobes, l'emprisonna en les serrant l'un contre l'autre de ses deux mains et commença à bouger de haut en bas. Mon gland apparaissait entre ses seins chaque fois qu'elle se baissait. Jamais encore dans ma vie d'homme je n'avais bénéficié d'une cravate de notaire de cette qualité. Bon Dieu, que c'était agréable !

— Arrête, chérie... Gardes-en pour plus tard, car vu la façon dont c'est parti, je crois que l'on n'est pas encore endormis.

— Et pourtant il va falloir que je dorme : je bosse, moi. En plus, tu as vu l'heure ? Deux heures du matin ! Et moi, à 11 heures, il faut que je sois à bord pour superviser.

Elle se releva, se savonna rapidement la chatte et je la rinçai abondamment. On se sécha mutuellement puis on passa dans la chambre à coucher que j'éclairai seulement avec la liseuse de mon côté. On défit le couvre-lit et on s'étendit. Eva vint se blottir entre mes bras, la tête sur ma poitrine et une cuisse par-dessus la mienne. Je sentais la chaleur de son sexe. Je voulus la retourner pour l'embrasser. Elle refusa.

— Tu me laisses faire : à présent c'est moi le commandant, chéri.

Elle se dégagea de mon étreinte et me grimpa dessus comme une cavalière enfourche son cheval. Elle s'allongea sur moi, m'offrant ses lèvres, sa bouche. Nos langues jouaient ensemble. Mon sexe était au niveau de ses fesses. Puis elle abandonna ma bouche pour me déposer des baisers dans le cou, sur la poitrine, sur les tétons. Pour la première fois de ma vie je ressentis des frissons sur tout le corps. Sa bouche continuait à descendre ; elle était maintenant sous mon nombril. Sa main passa sous mes fesses et me caressa sous

les testicules. Parfois elle effleurait mon anus, me faisant tressaillir comme si j'avais reçu une légère décharge électrique.

À présent, elle était au niveau de mon sexe. Sa langue en léchait le gland, essayant avec sa pointe de pénétrer l'orifice du méat. Elle prit le gland dans sa bouche et fit entrer ma verge aux trois-quarts. Elle me suçait avec application en insistant de sa langue sur les terminaisons nerveuses sous le gland. Mon érection était totale ; je ne pouvais pas être plus dur, long et gros. Eva abandonna sa friandise, se redressa et, se soulevant légèrement sur un genou, de sa main présenta ma verge à l'entrée de son vagin. Rapidement elle pesa et se pénétra à fond.

Elle montait jusqu'à avoisiner la sortie de mon sexe, puis elle se laissait retomber de tout son poids, enfonçant ma verge au plus profond d'elle-même. Elle fermait les yeux, cambrait son torse en arrière en se tenant des deux mains sur mes genoux. Je sentais que mon gland ne pouvait pas aller plus profondément. Il glissait dans son fourreau de miel baigné de cyprine. Eva montait et descendait.

Sa respiration se fit plus saccadée et rapide ; je lui vins en aide en lui imprimant le rythme de mes deux mains de part et d'autre de sa taille. Sentant qu'elle n'allait pas tarder à venir, je plaçai ma main droite retournée paume en l'air entre son sexe et mon pubis, trouvant rapidement le clitoris que je massai et excitai pendant qu'elle me faisait l'amour. Elle poussa un cri et s'affala sur ma poitrine en me baisant la bouche. Je pris le relais ; du bassin, je la pénétrai aussi profondément que je pus et continuai à lui faire l'amour. Elle poussa un râle et cria :

— Ouiiii... Fais-moi jouir, mon homme ! Continue... ça y est, je décolle ! Viens avec moi ! On part ensemble... Ouiiiii !... Ouiiiii ! Viens, vide-toi, mon amour ! Défonce-moi, prends ton pied toi aussi !

Je n'avais pas attendu son ordre pour jouir et me déverser en elle, longuement à ce qui me parut, en longs jets intenses et copieux.

Quelques minutes plus tard elle avait repris ses sens et s'était calmée ; moi aussi. Nous étions repus. Il nous fallait du sommeil récupérateur. Eva s'allongea sur le côté, la tête sur ma poitrine et un bras entourant ma taille, avec toujours une de ses cuisses sur les miennes. Je sentais ma semence abandonner le vagin de ma compagne et couler sur ma jambe. Pas de problème : ce soir, je ne me lèverais plus ; je prendrais ma douche demain matin. J'étais HS, crevé, kaput ! On s'endormit ainsi tous les deux comme deux amoureux transis dans les bras l'un de l'autre, crevés mais heureux et rassasiés. Je dormis d'un sommeil profond et sans rêves.

⋆

Ce fut la lumière du jour qui m'éveilla. Vu son intensité, la matinée devait être bien avancée ; il était 10 heures 30. D'un seul coup je me souvins : Eva, l'hôtel... Sa place à mon côté gauche était vide. Sur l'oreiller, une feuille de papier de format A4 pliée en deux. Je la pris et lus ces lignes tracées à l'encre bleue, d'une écriture soignée et penchée :

> *Mon chéri,*
> *Tu dormais si bien ce matin que je n'ai pas osé te réveiller car toi aussi cet après-midi, tu vas reprendre ton travail. Tu as plus de responsabilités que moi. J'aurais tant aimé être ton second pilote... mais la vie en a décidé autrement.*
> *Il faut que tu saches que, de toute ma vie, il n'y a eu aucun homme qui m'ait donné le bonheur et le sentiment de me sentir femme comme toi tu l'as fait. Ton respect, ta prévenance, ta douceur et ta sensualité... Je suis persuadée que peu de femmes ont connu ce bonheur, sauf celles qui ont partagé ta couche avant moi.*
> *Je suis obligée de partir mais je souhaiterais que ce ne soit qu'un au-revoir, et non pas un adieu. Tu trouveras*

à la suite mon numéro de téléphone privé à Concarneau et mon adresse mail. Si tu le désires autant que moi, aussitôt que tu auras pris contact avec moi je te ferai parvenir mon programme de vol pour tout le mois avec les horaires, départs et destinations. Peut être qu'Éros et Vénus se mettront d'accord pour faire en sorte que nous puissions arriver en même temps, à la même date et au même endroit pour un repos bien mérité... Bien entendu, ce n'est pas une obligation : c'est à toi de voir. Appelle-moi ce soir aussitôt que tu seras arrivé à Hambourg.
Dans cette attente impatiente, je t'embrasse, mon chéri, tendrement, partout sur ton corps.
Ton Eva qui attend impatiemment le jour où elle pourra se blottir à nouveau dans tes bras.

III

Je lisais et relisais cette lettre, avec l'impression qu'Eva était en train de tomber amoureuse de moi.

Il est vrai qu'elle ne m'était pas indifférente : femme qui savait donner et recevoir de la tendresse, elle était de plus très belle ; n'importe quel homme hétéro normalement constitué ferait des pieds et des mains pour l'associer à sa vie, ou du moins pour la coucher dans son lit. Je m'entendais super bien avec elle sur le plan intime et je me trouvais bien à ses côtés.

Pourtant, rien que le mot « liaison » me laissait un arrière-goût d'amertume et de peur dans ma tête.

Dans le passé, alors que j'étais encore marié, je me suis tellement senti trahi par mon épouse qu'aujourd'hui je ne suis pas encore capable, pas prêt à aliéner ma liberté, même pour la plus belle femme du monde. Ma situation de célibataire me convenait très bien, sauf les jours où la solitude commençait à me peser ; alors je me prenais par la main, partais « en exploration », et je me réveillais dans une chambre d'hôtel ou dans l'appartement de la dame qui avait décidé de me considérer digne d'elle pour partager sa couche avec moi.

Je ne veux pas considérer toutes les femmes comme des garces, ne pas généraliser ou – comme certains ont l'habitude de dire aujourd'hui – de « faire de l'amalgame », mais la cicatrice laissée par un mariage raté, même si elle était refermée, était encore trop sensible.

Je pris dans la mallette mon maillot et l'un des deux draps de bain qu'Eva avait sans doute oublié chez moi ; il nous avait servi d'alaise que nous avions placée sous nos corps lorsque nous nous étions couchés afin de ne pas laisser les traces de la carte d'Europe sur les draps. Il sentait l'amour, il sentait Eva, cette odeur iodée de fruit de mer que dégageait son sexe en pleine excitation. Il était urgent de me changer les idées, sinon je sentais que la nostalgie de la soirée et de la nuit passées avec elle allait assombrir mon après-midi... surtout que Victoria (la femme de chambre, voir § 1) devait passer me faire un petit coucou avant que je plie bagage.

La piscine était pleine. La météo estivale s'y prêtait : à 10 heures, le mercure affichait déjà 28 °C ; la journée promettait ! Je fis le tour des bassins afin de trouver un transat sous un parasol où poser ma serviette de bain (ah, si elle pouvait parler, cette serviette...) ; ils étaient presque tous occupés par des femmes aux seins nus se faisant soit rôtir sous une épaisse couche de crème solaire, soit observant les hommes derrière leurs lunettes de soleil à verres polarisés.

Des seins jeunes en demi-melons, en forme de demi-pommes ou en forme de poires aux tétons tournés vers le haut, plaisants à voir, paraissaient faire un concours de beauté, à ceux qui attireraient le regard d'un mâle, à ceux qui feraient naître une difformité dans le maillot de bain du passant en manque. Et puis il y avait des « outres

plissées » semblables à des pis de vieilles chèvres qui tombaient de chaque côté de la poitrine ou sur le nombril ; des seins à faire débander un acteur de films pornos, des seins « tue libido » qui pourraient servir de thérapie à certains satyres qui vivent la queue à la main du matin au soir et qui baiseraient une mouche s'ils avaient une queue assez fine ; enfin, des seins à cacher pour ne pas dégoûter à vie un jeune puceau.

Je trouvai une chaise longue libre. À ma droite, une grosse Allemande, sans doute une Bavaroise qui cherchait des aventures tropicales, m'interpella dans sa langue. Pour couper court à tout assaut, je lui répondis en français :

— Désolé, je ne parle pas allemand.

— *Ach ! Franzose ? Gut... sehr schön ! Ich nicht* parler *französisch aber ich kann Französisch.* (NdA : en allemand, « savoir faire le Français » signifie « savoir faire une fellation »).

Ouf ! Pour cette fois-ci j'étais sauvé ! À gauche, une jeune ado exposait ses deux œufs sur le plat. Elle était très belle. Elle écartait suffisamment les cuisses pour que l'on remarque le slip de bain passer dans la fente de son sexe en laissant apercevoir une grande lèvre intime. Sans doute une nouvelle technique moderne pour draguer ? Ses yeux étaient masqués par des lunettes de soleil aux verres réfléchissants. Elle dut me voir arriver car elle passa un doigt entre ses cuisses sur sa grande lèvre afin d'atteindre l'élastique du mini-slip et le remettre en place. Sa bouche esquissa un sourire quelque peu malicieux quoique déplacé, vu son jeune âge... et le mien, qui pourrait être celui de son père. Du n'importe quoi !

Je disposai mon drap de bain sur le transat et profitai d'un coin pas trop fréquenté pour piquer une tête dans le bassin. L'eau était une véritable soupe : 28 °C... ce n'est pas comme ça que j'allais pouvoir me rafraîchir ; autant prendre une douche froide.

Certains jeunes s'adonnaient à la nage entre deux eaux. L'un deux me frôla, et il me sembla ressentir un attouchement au niveau de mon bas-ventre ; décidément... Mais qui cela pouvait-il être ? Il

y avait des femmes de tous âges, des hommes, des ados des deux sexes. J'entendis une voix féminine, en espagnol, derrière moi :

— *Holà cariño !* Tu vas monter chez toi dans combien de temps ?

Victoria était debout au-dessus de moi dans sa robe-uniforme de l'hôtel. En levant les yeux, j'avais une vue imprenable sous sa robe et sur son entrejambe : elle ne portait pas de culotte ni de string. Elle aperçut mon regard ; ses lèvres peintes esquissèrent un sourire coquin et elle écarta un peu les jambes pour que je puisse voir son sexe, mais pas suffisamment pour être dans une posture indécente à la vue de tout le monde.

— Wouahouuu ! m'exclamai-je. Tu es préparée, et avec des idées... Tu n'as qu'à monter, j'arrive tout de suite.

— *Si Cariño !* J'ai énormément faim de toi !

Victoria avait disparu. Avec son passe-partout magnétique, je savais qu'elle entrerait et serait chez moi à m'attendre. Je fis une longueur de bassin jusqu'à l'escalier en arc-de-cercle qui me permit de sortir. Je récupérai mon drap de bain et me dirigeai vers les escaliers qui menaient au niveau 1 où se trouvait l'entrée de mon bungalow.

J'aperçus les fenêtres d'Eva grandes ouvertes ; un bruit d'aspirateur se faisait entendre et je vis passer une femme de ménage en train de nettoyer l'appartement pour recevoir le prochain client.

Lorsque j'entrai dans mon bungalow, j'entendis l'eau couler dans la douche. Je fis tomber mon caleçon de bain et pénétrai dans la salle de bain où je vis Victoria de dos, accroupie, avec un ustensile cylindrique chromé d'un diamètre un peu plus gros que le tuyau de la douche auquel il était raccordé, enfilé presque en entier dans son anus.

Elle ne m'avait sûrement pas entendu entrer.

De sa main droite elle se tenait appuyée sur le sol, et de la gauche, entre le pouce et l'index, elle tenait cet appareil profondément enfoncé dans son fondement tout en réglant le débit et la pression de l'eau au moyen d'une molette intégrée à son manche, et elle l'enfilait

puis le ressortait de son anus comme s'il s'était agi d'une queue. Au bout de quelques va-et-vient elle le ressortit complètement. Aussitôt un puissant jet de liquide sale, de couleur marron, sortit de ses entrailles.

Quand le débit se tarit, je la vis attraper un tube que je n'avais pas aperçu auparavant. Elle l'ouvrit, fit sortir la quantité d'une noix d'une crème blanche presque translucide pour enduire ce cylindre métallique d'une vingtaine de centimètres de long dont l'extrémité était percée sur son pourtour d'une quantité de trous. Elle l'enfonça presque entièrement puis le sortit, et recommença ce manège deux ou trois fois. Quand elle vit que le liquide qui sortait de son corps était propre, elle essuya son appareil avec un tissu éponge, le dévissa du tuyau de la douche et le garda dans sa main.

C'est alors qu'elle m'aperçut dans l'encadrement de la porte.

— Il y a longtemps que tu es là ?

— Non, mais suffisamment pour t'avoir regardé faire... *Interesante ! Muy instructivo !*

— Je ne voulais pas avoir un accident si... Et je m'en sers aussi pour me nettoyer le vagin après un rapport. Il n'est pas question que *mi marido* me fasse un enfant de plus ; pour le moment, du moins : je veux profiter de ma jeunesse !

— Tu aimes la sodomie ? demandai-je.

— Je l'ai fait deux ou trois fois, mais jamais avec *una cuca* comme la tienne ! me répondit-elle en rangeant son doucheur intime dans un petit sac de toile fantaisie que je l'avais vue porter en bandoulière tout à l'heure.

Elle posa le tout sur le tabouret métallique et vint tout contre moi. Elle enlaça ma nuque et se haussa sur la pointe des pieds pour atteindre ma bouche afin de me donner un profond baiser tout en plaquant son ventre encore mouillé contre le mien. Mon sexe, qui s'était réveillé, lui fit honneur en se positionnant entre nos deux ventres dans un garde-à-vous digne de tout bon instructeur militaire. Victoria ne pouvait pas ne pas s'en apercevoir. Elle

s'accroupit devant moi, se saisit de ma verge en l'entourant de deux doigts et la porta à sa bouche. Elle ne rentra pas dans les détails et l'ingurgita en déglutissant deux ou trois fois afin de la faire entrer plus profondément dans sa gorge. Elle connaissait son travail ! Elle savait faire ; ce n'était pas une débutante...

Elle continua cet exercice durant cinq bonnes minutes, me faisant escalader des niveaux d'altitude de plus en plus élevés ; je n'allais pas tarder à manquer d'oxygène ! Sa tête entre mes mains, je la poussai délicatement en arrière afin qu'elle abandonne sa fellation. Lorsque ma verge sortit de sa bouche elle me regarda, surprise par mon geste, et me demanda :

— Tu n'aimes pas ? Je le fais mal ?

— *Pero que no, Mujer !* Au contraire, tu es une championne. Si je te laisse continuer, tu vas me finir dans ta bouche et je ne pourrai plus profiter de toi ni te faire l'amour tout de suite. Tu m'as donné d'autres idées tout à l'heure lorsque je t'ai vue faire avec ce truc *en tu culito* (dans ton petit cul).

— Tu crois que nous pourrons le faire ? J'ai peur qu'avec ta grosse *cuca* tu me fasses trop mal.

— On va essayer, et si ça te fait trop mal on arrête tout. D'accord ?

— Alors c'est d'accord ; je te fais confiance, *mi amor*. J'aimerais bien essayer... Je n'en ai jamais eu une aussi grosse à cet endroit.

Elle s'était relevée, m'avait passé ses deux bras derrière la nuque, écrasant ses seins contre ma poitrine ; je sentais combien ses tétons étaient devenus durs. D'un mouvement de bassin j'avais plaqué mon ventre contre le sien. Elle se saisit de mon sexe pour le placer entre ses cuisses après s'être haussée sur le bout des orteils. Je sentais sur mon gland la chaleur de sa vulve. Elle faisait des mouvements de va-et-vient avec son bassin, simulant un coït. Elle mouillait comme une femme-fontaine. Ma verge coulissait facilement entre ses cuisses, frottant contre sa vulve mon gland complètement congestionné.

Chaque fois qu'il venait sur son clitoris, je sentais ma partenaire tressaillir.

On était sortis de la salle de bain. Elle enleva le couvre-lit qu'elle rejeta sur le sol et se mit directement à genoux sur le drap en face de moi, les cuisses écartées, les coudes sur le drap et la tête entre les deux mains. Sa vulve était grande ouverte, les grandes lèvres laissant passer le clitoris curieux qui était sorti en catimini de son capuchon. L'entrée de sa grotte d'amour était baignée d'une cyprine qui ressemblait étrangement à de l'opaline par sa couleur et aux fruits de mer par son odeur.

Mon sexe à l'horizontale, je m'approchai de ce lieu de plaisir et de folies. Je pris ma verge dans ma main droite pour la guider vers l'entrée du vagin tandis que je posais la main gauche sur ces fesses qui se présentaient en offrande. Abandonnant ma verge qui commençait à perdre patience, j'introduisis mon index gauche dans ce vagin qui n'attendait qu'à être visité, choyé, malmené jusqu'à demander grâce. Je le rentrai le plus profondément possible. Mon majeur vint le rejoindre afin de lui prêter main forte. Sous mes doigts je ressentais les multiples replis de ce fourreau qui allait m'accueillir dans peu de temps.

Victoria n'avait pas bougé, à part ses cuisses qu'elle avait ouvertes un peu plus et abaissé sa poitrine le plus possible, à toucher le drap. Elle tenait sa tête tournée sur le côté entre ses mains posées à plat sur le lit.

Je sortis mes doigts baignés de cyprine et posai mon index sur la rosette plissée de son anus que je commençai à masser de mouvements circulaires. Le précieux liquide dont mon index était enduit servait de lubrifiant. Je poussai un peu et la première phalange disparut. Je ressortis mon doigt pour le faire rejoindre par le majeur et recommençai la même opération. Là encore, ils ne rencontrèrent aucune difficulté pour s'introduire.

— Ouille !... *Cuidado, cariño...* Tu me fais mal avec tes doigts.

Pendant qu'elle me disait cela, elle ne s'était pas rendu compte que mes deux doigts étaient entrés entièrement et que son anus butait seulement contre mes autres doigts restés repliés vers la paume de ma main.

J'allais et venais lentement dans son côlon. Ça ne devait pas trop lui déplaire puisqu'elle se mit à bouger du bassin pour venir à la rencontre de mes doigts afin qu'ils entrent encore plus profondément en elle. De l'autre main je tenais ma verge à l'entrée de son vagin. Je poussai un peu mon bassin en avant et le gland disparut. Victoria poussa un « Ooooh... Siiiiii ! » d'une voix de mourante. Je poussai plus profondément mon sexe. Sous mes doigts, dans son intestin je sentais ma queue aller et venir dans son vagin. Je ressentais à travers les parois la collerette de mon gland. J'allais et venais lentement, comme pour apprécier le moment présent. Victoria avait enfoui sa tête dans l'oreiller et poussait de petits râles de plus en plus puissants :

— *Oh, que siiiii... Vamos... sigue... No te pares, macho mío ! Follame, revantame...* (Oh, que oui... Allez... continue... Ne t'arrête pas, mon mâle ! Baise-moi, défonce-moi...)

Je sortis mon sexe de son vagin totalement baigné de cyprine pour le diriger vers la « petite porte » d'où je venais de sortir mes doigts. Je positionnai mon gland sur l'anus en appuyant légèrement pour voir les réactions de ma partenaire.

— Reste comme ça. Ne bouge pas, *cariño.* Laisse-moi faire...

J'avais mes mains sur ses hanches et je la regardai opérer. Elle passa une main derrière elle entre ses cuisses pour se saisir de ma verge et maintenir le gland appuyé sur son anus, puis de son bassin elle fit un mouvement vers moi. Sous la pression, je vis mon gland s'aplatir un peu contre sa rosette, et comme par enchantement il disparut entièrement dans cet anneau de chair qui venait de se refermer derrière lui en l'emprisonnant d'une douce pression.

— Maintenant vas-y, *cariño.* Tu peux entrer lentement. Il faut que mon *culito* s'habitue à ta grosse *cuca.* Humm... comme je la sens bien. Elle me remplit le derrière !

Je poussai, sentant ma queue avancer dans ce tuyau de chair, centimètre par centimètre, jusqu'à ce que mon pubis touche ses fesses si accueillantes. Je me sentais comme dans une gaine, enveloppé, enserré, au chaud. Je commençai à me mouvoir. J'eus la sensation que l'antre était formidablement bien lubrifié. Je me souvins de la crème dont elle avait enduit le cylindre avant de se l'introduire dans le côlon.

Victoria soupirait. Ce n'est pas moi qui la sodomisais mais elle qui se sodomisait toute seule en se servant de ma queue. Elle commentait, me donnait des ordres au fur et à mesure que son plaisir grandissait. Je sentis sa respiration changer de rythme et d'amplitude...

— *Por Dios, que buenos !* Qu'elle est bonne, ta queue... Elle me remplit, elle est chaude, elle est grosse ! On dirait la queue de *un caballo* (un cheval).

Là, elle perdait vraiment les pédales ; je sais que la Nature m'a assez bien doté à ce niveau, mais tout de même, il ne faut pas exagérer !

— Ça va ? demandai-je ; je ne te fais pas mal ? Tu aimes ?

— *Oh no... Oh si !* Continue... Je vais prendre mon pied... Continue ! Surtout ne t'arrête pas. Viens à fond, et fais-moi un petit dans *el culo...*

J'allais et je venais, et parfois je sortais entièrement mon sexe pour le renfoncer d'un grand coup de reins. J'aimais voir mon gland forcer la porte si accueillante et disparaître dans ce corridor à plaisirs ; cela m'excitait. J'accentuai la rapidité de mes mouvements de va-et-vient. Ses fesses claquaient contre mon ventre. Victoria agitait ses hanches, amplifiant le mouvement. D'un seul coup ses jambes plièrent, ne la soutenant plus ; elle se transforma en une poupée de chiffons. Seules mes mains sous ses hanches la

maintenaient à genoux. Elle poussa un cri strident ; il me sembla que tout le monde au dehors l'avait entendu.

L'angle de pénétration que faisait ma queue avec ses fesses avait changé ; la sensation de plaisir était différente, plus forte... Rapidement, après quelques va-et-vient, au moment où je m'enfonçais avec puissance en elle je sentis mon orgasme arriver : j'allais lui faire un petit dans le cul, comme elle me l'avait demandé.

Je déchargeai en longs jets puissants dans son côlon. Elle devait les ressentir car à chaque jaillissement elle poussait un « Siiiiii ! ». C'est fou ce que c'était bon ! Je sodomisais cette jeune *Majorera* (femme de Fuerteventura) dont les deux orifices étaient une invitation permanente à la luxure. Combien de jets ? Je ne saurais le dire... mais suffisamment pour me sentir vidé, rassasié, repus, et inutile.

Au bout d'un moment je sortis mon sexe de ses fesses. Il y avait un peu de sang mélangé à mon sperme. Une inquiétude dut se voir sur mon visage auparavant radieux et satisfait, mais Victoria me rassura :

— Ne t'inquiète pas, *mi amor* : ta cuca a dû faire éclater quelques hémorroïdes internes. Ce n'est pas grave. Je vais aller me laver pendant que tu te reposes un peu. Viens avec moi ; comme cela je te la laverai moi-même, et ensuite tu pourras t'allonger.

Je ne m'attendais pas à ce que ma bite serve d'instrument chirurgical anti-hémorroïdes ! Vu les circonstances et un peu fatiguée, elle perdit de sa superbe et s'allongea mollement sur l'une de mes cuisses.

— À quelle heure pars-tu ?

— La navette vient me prendre à 17 heures ; il me reste quatre bonnes heures.

Victoria s'était levée du lit. Elle me tendait les mains.

— *Ven, mi amor...* Pendant que je ferai ma toilette intime, tu pourras te reposer.

Nous nous retrouvâmes tous les deux sous le pommeau de la douche qui déversait une eau tiède sur nos corps quelque peu éprouvés. Ma compagne me tournait le dos, plaquant ses fesses contre mon pubis. Mes mains, par-dessus ses épaules, s'étaient saisies de ses seins. Je les caressais, les pétrissais et en profitais pour faire rouler les tétons entre mes pouces et index.

Victoria se retourna, m'enlaça de ses deux bras, plaquant ses seins contre ma poitrine. Nous échangeâmes un baiser ardent où nos langues cherchaient à se saisir l'une de l'autre comme deux reptiles. Cet échange de caresses buccales ne me laissa pas de marbre : mon sexe me fit sentir qu'il ne fallait pas l'oublier, que lui aussi en voulait.

Victoria se détacha de moi, se saisit de mon gel, du pommeau de douche et...

— Ne bouge pas, *cariño*. Laisse-moi faire... me dit-elle en se saisissant de ma verge en érection.

Elle versa quelques gouttes de gel douche sur mon pénis et, l'encerclant de sa main, légèrement et sensuellement elle commença des va-et-vient. Cela ne dura pas longtemps ; elle le rinça tout en le maintenant sous les testicules comme elle tiendrait un fruit unique qu'elle s'apprêterait à cueillir. Elle s'accroupit, mit un genou à terre et engloutit mon gland dans sa bouche. Elle le massa délicatement de sa langue, et considérant sans doute que cela suffisait, elle abandonna mon sexe dur comme une trique.

— Allez, va te reposer, *mi amor*. Je me lave et je viens te rejoindre.

Avant de partir, ma curiosité l'emporta. Je la vis sortir son cylindre de son sac de plage et le visser sur le tuyau de la douche à la place du pommeau. Elle enduisit tout l'ustensile de cette pommade qui tout à l'heure avait attiré mon attention, ouvrit le robinet, régla la pression et la température, puis se l'introduisit dans l'anus après s'être accroupie. L'instrument avait presque entièrement disparu dans son fondement ; seuls deux centimètres de l'appareil

étaient visibles : la molette de réglage de pression, et la partie sur laquelle venait se visser le tuyau de la douche. Elle débuta alors un va-et-vient comme si cet instrument était un godemichet.

Je ne crois pas qu'il se soit écoulé plus d'une minute entre son intromission et son extraction ; mais aussitôt sorti, un liquide d'une couleur rosâtre fut expulsé avec force du rectum de ma partenaire. Elle se redressa et parut seulement s'apercevoir que j'étais toujours là, bandant comme un âne.

— Qu'est ce que tu fais encore là ? Pourquoi n'es tu pas couché, *cariño* ?

— Je te regardais faire. *Muy interessante !* C'est quoi cette pommade dont tu as enduit ton ustensile ?

— De la vaseline ; mais ça me gêne que tu me regardes quand je me nettoie. Va te coucher, j'arrive.

Je l'abandonnai à ses ablutions qui me paraissaient plus qu'agréables ; mais si ça lui plaisait, si elle y prenait du plaisir, pourquoi pas ? Moi, j'étais rassasié, et même fatigué. Je décidai d'aller m'allonger afin de récupérer un peu d'énergie en me reposant. Après avoir tiré les tentures opaques de la porte-fenêtre donnant sur la terrasse afin de plonger le salon dans une pénombre reposante, je passai dans la chambre à coucher. Le lit paraissait me tendre les bras. Je m'allongeai et fermai les yeux. Seuls les cris des enfants jouant dans la piscine se faisaient entendre.

Il me restait encore quelques heures pour me reposer avant de reprendre mon vol. J'espérais bien en profiter ! Je ne sais pas pourquoi je me mis à penser à Eva. Son visage, son corps de déesse me remplissaient l'esprit. Lorsque je copulais avec Victoria, est-ce qu'en réalité je ne faisais pas l'amour à Eva ?

⋆

Je me trouvais dans le cockpit du « Stadt Kassel », mon Boeing 737-400 de la Wings Air, confortablement installé dans mon siège de commandant de bord que j'avais au préalable fait pivoter, le

dossier face au tableau de bord, et que j'avais incliné en position repos. J'étais assis les jambes écartées, le pantalon descendu aux chevilles. Entre mes jambes, une femme s'évertuait à me faire du bien, mon sexe dans sa bouche. Je voyais seulement ses cheveux qui recouvraient son visage, et ses fourreaux d'épaules qui me disaient que c'était un deux galons : un copilote ; et pourtant mon copilote n'était pas une femme, mais Erwin...

Galons de copilote (débutant)

Je sentais sa langue sous mon gland, me caressant, me massant, me laissant dans un bien-être indéfinissable, le même que devaient ressentir les pachas ou les califes lorsqu'ils étaient adulés par les houris de leur harem. La bienfaitrice tenait la base de mon sexe dans sa main. Lorsqu'elle releva la tête, je reconnus Eva. Mais que faisait-elle là ? Je me souvenais que ce matin elle était repartie pour Nantes ; elle ne pouvait pas être de retour, et en plus elle n'appartenait pas à ma « crew ». Quelque chose ne tournait pas rond !

Je vis la porte de communication s'ouvrir, laissant passer Ingrid, notre chef de cabine. Elle s'avançait vers moi, de profil, avec le chemisier dégrafé, les seins à l'air qu'elle approchait de ma bouche. Je n'ai jamais pu résister à de beaux seins ; ce n'est pas de ma faute, c'est ainsi. Je voulus gober l'un de ses tétons tout en tenant la tête d'Eva sur ma queue...

J'ouvris les yeux. J'étais allongé sur mon lit dans la chambre du bungalow, nu comme un ver, les jambes écartées. Victoria était allongée entre mes cuisses, en appui sur ses coudes, les lèvres à proximité de mon sexe en érection, tout mouillé de sa salive. Elle me regardait de son regard noir charbon.

— Qui c'est, Eva ? C'est ta femme ?

— Non. Une fille que j'ai rencontrée ici à l'hôtel. Pourquoi me parles-tu d'elle ?

— Tu étais endormi quand je t'ai rejoint au lit. Tu bandais comme *un burro* (un âne) ; donc j'ai voulu me régaler avec ta *cuca*. Tu as mis tes mains sur ma tête pour enfoncer ta *cuca* au fond de ma gorge et tu m'as appelée Eva en me disant quelque chose en français.

— Donc j'ai rêvé.

— *Si Señor !* Et ça devait être un beau rêve puisque tu donnais des coups de bite comme si tu voulais me baiser la bouche.

— Tais-toi, et continue... C'est bon ce que tu me fais.

— Elle suce bien, ton Eva ?

— Continue, et ne t'occupe pas d'Eva...

Elle sauta du lit et me lança :

— Alors va te faire sucer par elle ! Moi, quand je baise avec toi, c'est avec toi que je baise et non avec mon mec ! Et lorsque je suce ta *cuca*, c'est la tienne que je suce et non pas celle d'Antonio.

— Allez, ne le prends pas mal, Victoria... reviens...

— *Vete a tomar por culo, cabron !* (Va te faire enculer, cocu !) me répondit-elle avec un rictus de rage.

Ce n'était plus le beau visage de madone que je lui connaissais, mais celui d'une femme jalouse, vulgaire et furieuse. Elle attrapa sa robe qu'elle enfila par-dessus sa tête, prit son sac dans la salle de bain et sortit en claquant la porte.

Quelle furie, cette femme ! Parce que l'on a couché ensemble deux fois, elle croyait avoir un droit de propriété sur moi... Mais pour qui se prenait-elle, celle-là ? Certes, je l'ai fait grimper aux

sommets de l'extase, et elle m'a fait prendre mon pied elle aussi. On s'est fait mutuellement du bien. Je ne lui dois rien, et elle ne me doit rien. Je ne m'attendais pas à une telle scène de jalousie. Elles sont dangereuses, ces Espagnoles... J'en connaissais quelque chose puisque ma première femme était espagnole ; mais celle-là, cette femme de l'île de Fuerteventura, elle m'a laissé sur le cul... et la bite en l'air !

Bien, elle est partie. Mon sexe, déçu lui aussi, fit la gueule. Il se recroquevilla. J'allais pouvoir me reposer et piquer un petit somme réparateur. Je réglai l'alarme de mon smartphone sur 16 heures, me tournai sur le côté et fermai les yeux.

Eh bien, ce séjour de « repos » avait été bien mouvementé !

⋆

L'alarme me sortit d'un sommeil sans rêves. Il était 16 heures. Je pris une bouteille de Perrier dans le frigo de la cuisine et me coupai une rondelle de citron pour me confectionner une boisson rafraîchissante, puis je passai dans la salle de bain. Mon rasoir fit disparaître une barbe naissante qui faisait négligé. La pluie fraîche du pommeau de douche termina de me réveiller. Une fois séché, je pris un caleçon boxer dans ma petite valise, une chemise blanche d'uniforme propre, repassée et empesée sur laquelle j'accrochai mes ailes de pilote de ligne au-dessus de ma poche gauche de poitrine, là où une bande Velcro blanche est cousue à cet effet, puis passai mes fourreaux indiquant mon grade sur les pattes d'épaules. Un petit jet de « Terre d'Hermès » sous les bras, sur la poitrine et dans le caleçon, et j'enfilai le vêtement.

Quelques minutes plus tard j'étais prêt, cravate noire nouée en un triangle parfait, un pantalon bleu marine en tergal aux plis en lame de couteau, chaussures noires nettoyées. Je pris mes deux mallettes et quittai l'appartement.

Effectivement, dehors c'était la fournaise. Je gagnai la réception de l'hôtel, rendis ma carte-clé magnétique ainsi que la carte

« consommation hôtelière » qui était vide. Le réceptionniste me remercia et me souhaita un bon vol. Dans la rue, j'attendis au bord du trottoir. La navette arriva pile à l'heure. À l'intérieur, tout le monde était là sauf Erwin, le copilote, et Ingrid, la chef de cabine ; ils étaient à bord bien avant nous. On se fit la bise et on se laissa conduire à l'aéroport.

Erwin devait être sur place pour surveiller le plein des réservoirs et signer les bons de livraison, les attestations de contrôles pour la DGAC et pour effectuer la visite sécurité prévol, assisté de l'ingénieur-mécanicien de la Lufthansa. Quant à Ingrid, elle devait superviser la livraison et le rangement du *catering* (repas, boissons... tout ce qui est vendu aux passagers durant le vol) dans les caissons prévus à cet effet à la queue de l'avion, dans le domaine des hôtesses. Quand le copilote aurait terminé ses contrôles, il irait lui prêter main-forte.

Lorsque j'arrivai, je me séparai de l'équipage pour aller déposer mon plan de vol à la salle des opérations. Étant donné que nos vols charters étaient toujours les mêmes (Hambourg-Fuerteventura), les paramètres étaient enregistrés sur une clé USB spéciale qui me servait pour la transmission avec la tour et pour nourrir l'ordinateur de bord de l'avion, le PMDG, qui dirigerait le pilote automatique dès que ce dernier sera enclenché après que le commandant de bord ou le copilote aura amené l'aéronef à 9 000 pieds (soit 2 743 mètres) au-dessus du niveau de la mer.

Je passai – comme tous les passagers – le contrôle sécurité, à la seule différence que l'on ne me demanda pas d'enlever la ceinture de mon pantalon, d'ôter les chaussures ni de sortir mon PC de son étui. Ensuite, ce fut devant la *Guardia Civil* (qui fait office de Police de l'Air et des Frontières) que je dus montrer ma CNI et mon badge de Personnel Navigant Directeur. Je dus expliquer pour quelles raisons je leur montrais une Carte Nationale d'Identité française alors que je portais un uniforme et les insignes de l'aviation civile allemande.

Il est vrai que certains *guardias civiles* ne sont pas la crème de l'intelligence ; on dirait que c'est une particularité corporative entre nos deux pays car certains policiers de la PAF ne brillent pas non plus par leur intelligence et leur potentiel de réflexion.

Guardias Civiles

J'arrivai au premier étage dans la salle d'attente pour les embarquements et me dirigeai vers la porte Eurowings ; nous allions revenir à Hambourg avec 89 personnes.

À ma vue, les deux hôtesses au sol me saluèrent et m'ouvrirent la porte de la passerelle télescopique qui me permettait d'arriver à l'appareil que je traversai en deux minutes. Il me tardait d'arriver dans « mon » avion où je savais qu'une relative fraîcheur m'accueillerait grâce à l'APU que le copilote avait mis en route (*Auxiliary Power Unit* : générateur installé dans la queue des avions de ligne, qui fournit de l'électricité lorsque les réacteurs ne sont pas en service).

Je fus accueilli par toutes les filles qui se démenaient dans les diverses tâches avant-vol, changeant les protège-tête estampillés du sigle de la Lufthansa présentant quelques souillures, vidant les soufflets de sièges qui servent de repose-revues mais que les

passagers utilisent comme corbeille à papier, vérifiant que toutes les ceintures sont opérationnelles.

La porte du cockpit était ouverte et le resterait jusqu'au repoussage. J'entrai dans le poste de pilotage. Ingrid me rejoignit, s'approcha de moi en me tendant sa joue comme à l'accoutumée pour que nous nous fassions la bise. Il me sembla que cette fois-ci ses lèvres s'étaient un peu rapprochées de mes moustaches, ou prenais-je mes rêves pour la réalité ? Elle sentait bon le Chanel N° 5. Son chemisier bleu cobalt était bien rempli par deux seins qui tendaient au maximum le tissu aux reflets métalliques... deux seins qui avaient hanté mon dernier rêve ; mais chut : il ne fallait pas le lui dire !

— Humm ! J'aime ton eau de toilette. C'est quoi ? me demanda-t-elle en allemand.

— Terre d'Hermès. Le tien est agréable également : du Chanel N° 5, si je ne me trompe pas, lui répondis-je dans la même langue.

— En effet. Je vois que Monsieur est connaisseur ! me répondit-elle en prenant ma veste pour l'accrocher à un cintre ainsi que ma casquette pour la poser sur une étagère. Je pense que tu as passé un agréable séjour...

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Tu étais en charmante compagnie avec la collègue française, le soir où l'on s'est vus ; elle te dévorait du regard !

— Tu crois ?

— En ce qui me concerne, c'est ta vie, et je m'interdis de la commenter ou de te juger.

— Et toi ?

— Je me suis reposée ; je suis allée à la plage ce matin, puis cet après midi une bonne sieste. Elle est partie ?

— Qui ça, « elle » ? De qui me parles-tu ? lui demandai-je, jouant celui qui tombait des nues.

— Ta compatriote.

— Je crois qu'elle est partie ce matin ; enfin, c'est ce qu'elle m'a dit hier au soir.

Sur ces entrefaites, Erwin entra dans le poste de pilotage, ce qui coupa court à notre conversation. On se serra la main comme à l'accoutumée, il me fit son rapport verbal, me donna des formulaires à signer qu'il rangea dans l'une des mallettes, puis prit place dans son siège sur ma droite. Il actionna l'interrupteur du PMDG situé sur la console centrale, juste au-dessus des deux manettes de gaz et entre les deux roues de trim (compensateur de profondeur). Sur l'écran, tous les voyants se mirent à clignoter. Je lui passai la clé-mémoire *Flight Data Memory* qu'il plaça dans son logement, puis il appuya sur la touche *Enter*. Sur les différents cadrans de l'afficheur noir, des chiffres verts se mirent à défiler verticalement à une vitesse vertigineuse.

Planche de bord du Boeing 737-400

De ma place, derrière mon dos, j'entendais les passagers arriver à bord avec le traditionnel *« Guten Tag. Willkommen am Bord der Wings Air Flug Gesellschaft. »*

Je vérifiai que tout se passait selon la procédure. Sur les instruments de réglage du pilote automatique, de nouveaux chiffres s'étaient affichés automatiquement :

— Altitude : 9 000
— Vertical Speed : 1 300
— IAS-Speed : 250
— Baro : 29.92 IN
— Bracke : RTO
— ...

Du chinois pour les personnes non familiarisées avec l'aéronautique, mais le « B-A BA » pour un pilote de ligne. Les trois réservoirs étaient pleins, ce à quoi venaient s'ajouter le poids des passagers et celui des bagages ; tout à calculer et à inclure dans les paramètres de décollage, de vol en croisière et d'atterrissage. Plus l'avion est lourd, plus il lui faudra de puissance et de distance pour s'arracher du sol ; et vice-versa, plus il lui faudra de vitesse pour se poser afin d'éviter un décrochage et de longueur de piste pour s'arrêter.

Je m'adressai à Erwin :

— Tu gères la radio et moi le décollage.

— À vos ordres, Commandant.

Les fréquences à utiliser (sol, tour, départ) étaient programmée sur la centrale radio. Le copilote appela Fuerteventura Ground en anglais ; je vous ferai grâce des échanges. Quant à moi, je testai les alarmes de bord, puis vint le moment de lancer les moteurs.

— *Strobe ?* annonçai-je.

— *Strobe on*, répondit Erwin après avoir baissé un interrupteur-levier sur la planche de bord du plafond.

— *Nav ?*

— *Nav on.*

— *Landing ?*

— *Landing on.*

— *BCN ?*

— *BCN on.*
— *De-ice ?*
— *De-ice on.*
— *Pitot ?*
— *Pitot on.*
— etc.

Je ne veux pas vous soûler avec le détail des diverses check-lists avant le décollage, que le public ignore : il y en a pour une demi-heure ! Les moteurs lancés, ils furent calés et synchronisés à 12 % de N1. L'APU fut coupé.

Ingrid était arrivée pour nous dire que tout le monde était à bord et paré pour le décollage, que la porte était fermée et la passerelle désolidarisée. Erwin enclencha le *Fasten Belt* ; la chef de cabine sortit et ferma la porte derrière elle.

Pendant que le repousseur nous sortait de notre position de parking, la chef de cabine faisait son speech au micro, souhaitant la bienvenue au nom du Cap'tain Adam et de tout l'équipage, et remerciant les passagers pour leur confiance en la Compagnie. Elle annonça que nous allions voler à 32 000 pieds d'altitude et que le vol durerait approximativement cinq heures, puis vinrent les consignes de sécurité avec les gestes de sémaphore habituels.

Nous étions à présent désolidarisés du repousseur. Je poussai un peu en avant les deux manettes des gaz. Les turbines montèrent en puissance. Les indicateurs de N1 indiquaient 19 %. Erwin avait desserré les freins de parking. L'avion commença à avancer, tout doucement d'abord, puis de plus en plus vite. Je diminuai la pression : la bretelle de roulage approchait. Avec le petit volant placé sur ma gauche je dirigeais le roulage. Je tournai à droite et le nez du Boeing prit cette direction. J'augmentai un peu la pression sur les gaz ; le badin afficha 4 nœuds, la vitesse maximale autorisée au roulage.

On arrivait en bordure de la piste 03 qui nous était affectée pour décoller. Erwin parla avec la tour dans sa radio et j'entendis

Repousseur

l'autorisation de décollage. Je m'engageai sur la piste, m'arrêtai sur la partie « zebra » dans l'axe de la piste et serrai le frein de parking. Je calai le curseur sur le cap 033, baissai de deux crans les volets et me harnachai à la ceinture 4 points qui me tenait fermement plaqué contre le dossier de mon fauteuil.

J'interrogeai du regard le copilote ; il leva le pouce en l'air. Je posai mes pieds sur les pédales du palonnier, ma main gauche sur la « bête à cornes » et je poussai les gaz à mi-course. Les réacteurs se mirent à hurler. Tout l'avion se mit à trembler. Un coup d'œil sur les cadrans et j'annonçai :

— *Bremse aus !*

— *Brake out, over.*

L'avion démarra, avançant de plus en plus vite, gagnant de la vitesse : 90 nœuds...120...140.

— *V1*, m'annonça le copilote, et aussitôt après : *Rotation.*

Je tirai le demi-volant – la bête à cornes – vers moi : l'avion leva le nez, et le staccato des pneumatiques sur le béton s'estompa puis disparut.

Le copilote annonça :

— Ascendance positive.

— *Gear out.*

— Train rentré.

— *Flaps zero.*

— Volets à zéro... 2 500 pieds... 1 200 au vario. Vitesse de montée : 230. 3 500 pieds... vario stable. Vitesse : 250...

Et ainsi jusqu'à ce que l'on atteigne l'altitude de 9 000 pieds.

— 9 000 pieds, Commandant.

— *ALT : go.*

— *ALT : green.*

— *HDG : go.*

— *HDH : green.*

— *PA : go, and IAS go.*

— *PA green ; IAS 250 green...* Nous atteignons 10 000 pieds, Commandant.

— Phare d'atterrissage *out.*

— *Landing out.*

— *IAS : 290.*

— Vitesse : deux neuf zéro.

L'avion, obéissant aux données entrées dans l'ordinateur de bord, s'était penché sur l'aile droite et prenait le cap au 045 tout en grimpant à 17 000 pieds. Je me décrochai, repoussai mon siège vers l'arrière, lui fis faire un demi-tour et je me levai.

— Tu prends les commandes : c'est ton avion.

Ce qui veut dire dans notre jargon qu'il était de surveillance en mon absence, car au niveau du pilotage – à moins qu'un pépin ne survienne – il n'y avait rien à faire.

J'ouvris la porte de communication. Je dus frôler une grosse – une Bavaroise, sans doute – qui prenait toute la place en attendant devant la porte des toilettes. En passant dans la travée centrale, je donnai un coup d'œil pour m'assurer que tout allait bien, puis j'arrivai au fond, « au royaume des filles ». Toutes les cinq étaient là. Ingrid me tournait le dos. Je plaçai une main amicale sur son épaule ; à travers le tissu de son chemisier, je la sentis frissonner.

— Tout se passe bien ? demandai-je gratuitement pour me donner une contenance car je savais que tout allait bien avec Ingrid aux commandes de la cabine.

— *Alles paleti, Capt'ain !* me répondit-elle en me souriant. Vous voulez un café ?

— Pourquoi pas ? Merci.

Je ne sais pas, mais il me semblait que juste avant de se retourner pour me répondre Ingrid avait fait un mouvement qui colla sa hanche à mon bassin. Je devais me faire des illusions... surtout qu'exceptionnellement tout le personnel avait décidé de faire le retour en jupe et en talons hauts.

Agnès me servit mon café et Ingrid abandonna le groupe pour rejoindre son poste à l'avant. Là encore elle me frôla en me souriant

d'un drôle d'air, laissant sur son passage ce parfum qui me rendait dingue... et elle le savait !

Ce retour se fit au FL 320 (32 000 pieds) à la vitesse de 820 km/h, avec une météo paradisiaque. Nous allions gagner du temps car à cette altitude nous n'avions pas de vents contraires.

IV

Après cinq heures de vol sans histoire, nous étions enfin arrivés à Hambourg sous une pluie battante, comme il est de coutume en plein mois d'octobre dans le Nord de l'Allemagne. La situation météorologique (pluie, vent et température) nous faisait regretter le soleil des Canaries.

En finale sur la 36 de Hambourg

J'avais posé l'oiseau précautionneusement car la pluie avait rendu la piste glissante : pour un avion chargé, l'aquaplaning est aussi dangereux que pour les véhicules terrestres... sinon plus ! Vous êtes tranquillement aligné sur l'axe de la piste ; vos roues touchent

le béton et vous partez en crabe, arrachant toutes les balises lumineuses qui longent la piste. Vous vous cramponnez à la « bête à cornes », vous essayez de corriger la trajectoire avec les palonniers tout en actionnant la « reverse » et les freins différentiels... et vous soufflez un grand coup de soulagement lorsque le mastodonte s'est immobilisé sur la piste, ou sur l'herbe si vous avez fait une sortie de piste latérale.

Dans la cabine passagers, les applaudissements vous remercient pour votre dextérité car pour un pilote de ligne, les vies humaines n'ont pas de prix par rapport aux 70 millions d'euros que vaut un avion de ligne tel que le Boeing 737-400.

C'était mon dernier vol sur le « Stadt Kassel ». L'équipage allait partir en vacances et moi retourner à l'École de la Lufthansa pour me familiariser, d'abord sur simulateur puis sur appareil réel, avec le Boeing 737-800. Je savais que à la prochaine rotation je prendrais le commandement d'un avion plus moderne, plus sûr, et pouvant transporter 50 pax (passagers) de plus.

Sur le tarmac de Hambourg, le « Stadt Kassel »
(Boeing 737-400 que pilotait l'auteur)

C'était surtout la diminution des coûts d'exploitation qui avait motivé la compagnie à moderniser sa flotte Boeing, sans parler des pressions de l'Oncle Sam, en plus de l'augmentation du nombre de passagers transportés et du fait qu'il était beaucoup moins gourmand en pétrole, critère le plus important pour la compagnie, dont le but était de faire du fric, et faire toujours plus de fric !

L'équipage s'était séparé après une dernière bise traditionnelle sur les deux joues. Ses membres savaient qu'à leur retour des vacances, les stagiaires allaient être intégrées dans d'autres crews ; les « anciennes » et Erwin (le copilote) resteraient avec moi.

— Quand commences-tu ta formation ? me demanda Ingrid, la chef de cabine.

— Dans huit jours, au centre à Francfort-sur-le-Main. Et toi ?

Elle aussi devait faire une formation de management car l'avion étant plus grand, elle aurait à gérer deux PNC de plus (Personnel Navigant Commercial, plus connu sous le nom d'hôtesses et de stewards).

— La semaine prochaine, à Francfort aussi. On se croisera sûrement !

— On pourrait peut-être dîner ensemble un de ces soirs... proposai-je.

— Pourquoi pas ? Une excellente idée ! Tu as mon portable ; tu m'appelles et on programmera cela.

— Impeccable ! Au fait, tu rentres chez toi comment ?

— Taxi.

— Tu veux que je te dépose ? Tu loges où ?

— Altona.

— Alors pas de problème, j'ai mon appart' à côté du circuit.

— On est donc voisins.

— Alors, je te dépose ou pas ?

— Volontiers ! Merci.

Nous nous dirigeâmes tous deux vers le parking du personnel, en sous-sol, où j'avais garé ma Citroën. La XM nous attendait

sagement là où je l'avais laissée trois jours plus tôt. Ingrid déposa sa mallette à côté des miennes dans coffre et vint s'asseoir à ma droite. J'engageai mon véhicule sur la quatre voies qui conduit au port de la ville hanséatique.

La circulation était d'une densité effroyable. Le brouillard s'était levé, et malgré les essuie-glaces à la vitesse maximale il ne fallait pas que je me laisse distraire par quoi que ce soit... même par ma passagère qui avait ouvert les quatre boutons de son manteau de pluie bleu marine et dont la jupe avait remonté au-dessus de ses genoux. Elle avait replié ses jolies jambes en un mouvement gracieux et avait incliné ses genoux du côté de la console centrale. La lumière extérieure se reflétait de temps à autre sur le brillant de son collant. Le tableau me plaisait énormément.

Nous arrivions dans la vieille ville d'Altona (pour ceux qui connaissent, l'Alt Stadt), presque vide par ce temps à ne pas mettre un chien dehors ; pas même pas un hareng... et pas même une des morues qui normalement faisaient les cent pas sur le trottoir dans ce quartier réputé pour les rencontres vénales.

— Tu prends au feu à droite, me dit ma passagère.

Je m'exécutai et pris la longue ligne droite d'une avenue bordée de platanes occultant les maisons cossues et les villas de conception assez moderne ; ce n'était pas un quartier de banlieue ouvrière, loin de là ! En qualité de chef de cabine, Ingrid avait le statut de cadre dans notre compagnie, et son mari, comme commandant de bord, gagnait encore mieux sa vie qu'elle. Financièrement, je ne crois pas qu'ils avaient à se plaindre.

— Arrête-toi devant la maison blanche, ici à ta droite, au 42.

Je me garai le long du trottoir et descendis de la voiture. De l'intérieur j'avais actionné l'ouverture automatique de la malle arrière. J'ouvris la portière de ma passagère et lui tendis la main pour l'aider à mettre pied à terre. Je savais que les femmes apprécient cette aide car la XM Pallas est assez basse de caisse. Lorsqu'elle fut sortie je lui passai sa mallette et m'approchai d'elle pour lui

dire au revoir d'un baiser sur la joue, comme à l'accoutumée dans la crew, mais avant que ma tête se rapproche de la sienne, elle me demanda :

— Tu veux entrer ? Je t'offre un café.

— C'est gentil, mais je ne vais pas m'attarder.

— Tu as quelqu'un qui t'attend ? me demanda ma passagère avec un sourire.

— Non, personne, mais je ne veux pas vous déranger. Ton mari et toi devez avoir hâte d'être seuls...

— Ça, par contre, c'est autre chose ! Ce soir, Karl est à Djerba et il ne rentrera que demain soir. Alors n'aie aucun remords : tu ne risques pas de nous déranger.

Ingrid sortit un boîtier de son sac à main et ouvrit la porte d'entrée donnant sur un vestibule lambrissé. Les appliques s'étaient allumées d'elles-mêmes.

— Donne-toi la peine, et sois le bienvenu dans notre modeste demeure...

Modeste ? Elle ne manquait pas d'humour !

— Passe-moi ton manteau ; je vais le mettre sur un cintre afin qu'il sèche.

Je lui passai mon vêtement et restai avec ma veste sur le dos.

— Passe-moi ta veste en même temps, ça m'évitera de courir.

Décidément, elle pensait à tout, comme l'excellente chef de cabine qu'elle était. J'enlevai ma veste qu'elle alla ranger dans une autre pièce. Mon pardessus et ma veste d'uniforme sur le pli du bras, elle se dirigea vers le salon dont elle alluma la cheminée artificielle à l'aide de sa télécommande.

— Entre, mets-toi à l'aise et assieds-toi. Je reviens tout de suite.

Je ne disais pas un mot ; j'observais et appréciais. Au centre de la pièce une robuste table de chêne massif. Sur le plateau en bois ciré trônait une magnifique orchidée de couleur parme. Sur l'un des côtés de la pièce, un profond canapé trois places de cuir fauve, en

face d'une table basse supportant quelques revues aéronautiques. Devant tout cela, une TV à écran extra-large permettant d'être regardée la télé dans un confort appréciable à deux, et même trois personnes.

Je décidai de prendre place dans ce canapé.

Ingrid était toujours revêtue de son uniforme : chemisier bleu cobalt à la poitrine bien remplie dont les deux premiers boutons étaient dégrafés, petit foulard de soie aux couleurs de la compagnie lui cernant le cou juste sous ses cheveux qu'elle portait coiffés en chignon. Sa jupe bleu marine (fendue derrière juste comme il faut...) arrivait une main au-dessus de ses beaux genoux. C'était une très belle femme (selon mes critères personnels, bien entendu) qui savait mettre son physique en valeur. Durant le vol de retour, j'avais eu l'impression qu'elle m'allumait, mais sans en être certain.

Elle n'avait pas eu le temps d'ôter ses escarpins noirs à talons aiguilles ; et dire qu'elle avait dû endurer cette torture durant cinq longues heures avec interdiction de se déchausser... Elle avait beaucoup de mérite !

— Tu ne bois pas d'alcool, autant que je me souvienne...

— Jamais au travail ou en escale. Mais une fois débarqué, je ne dis pas non... en restant dans le domaine du raisonnable.

— Un petit cognac de 12 ans d'âge... un Prince Hubert de Polignac. Ça te dit ?

— Et comment ! Mais à condition que tu m'accompagnes.

— Mais j'y compte bien !

Elle ouvrit la porte du meuble de living de la même facture que la table, en sortit une bouteille ainsi que deux verres à cognac bas sur pattes, au ventre rebondi comme un chanoine. Elle les remplit à moitié et se campa debout devant moi, m'en tendant un en disant :

— À la nôtre ! *Zum Wohll !*

— À la nôtre ! *Pros't !* Tu ne t'assois pas ? Tu comptes me servir de cierge ? demandai-je en plaisantant.

— Laisse-moi le temps de me changer et je viens te rejoindre ; j'en ai marre de cet uniforme. Cela fait trois jours que je le porte sur la peau.

Ingrid avait quitté la pièce et disparu dans le vestibule.

Ce n'était plus la femme que je côtoyais à bord, inabordable, froide. Au contraire, chez elle, elle me paraissait être dans son milieu, là où elle tenait les rênes, les commandes ; une femme sûre d'elle, consciente de son charme et sachant en jouer... comme dans l'avion avec certains passagers quelquefois grognons.

Au bout de quelques minutes elle reparut vêtue d'un tee-shirt blanc qui la moulait comme une seconde peau. Je m'aperçus qu'elle ne portait pas de soutien-gorge car ses tétons dessinaient en 3D deux protubérances qui paraissaient vouloir crever le tissu. Elle avait échangé sa jupe de travail pour une minijupe d'une étoffe légère, et sans doute avait-elle aussi libéré ses belles jambes du carcan de son collant fumé.

— C'est quoi, ce regard ? me demanda-t-elle avec un sourire assez coquin. On dirait que tu as vu une extraterrestre !

— Tu as raison : à une extraterrestre comme celle-là, je t'assure que je me rends sans faire de résistance !

— Arrête ton charme, ça ne prend pas... N'oublie pas que nous travaillons ensemble et que je te connais.

— Tu crois me connaître... Allez, vantarde, dis-moi ce que tu connais de moi. Allez, vas-y !

— Tu veux tout savoir ? Vraiment tout ? Bien, tu l'auras voulu ! Tu es un type charmant, galant. Tu es conscient de ton charme de quadragénaire aux tempes grisonnantes. Tu connais l'effet que tu fais aux femmes et tu sais en jouer. Je continue ?

— Vas-y, tu m'intéresses...

— Je connais beaucoup de filles de l'équipe qui fantasment sur toi, qui aimeraient... enfin, tu m'as compris.

— Pas exactement. Développe, s'il te plaît.

— Qui aimeraient bien se réveiller au petit matin dans ton lit et partager ton petit déjeuner...

Tout en parlant, elle s'était approchée du divan et s'était assise. Elle avait pris place à ma gauche, se tournant vers moi aux trois-quarts. Elle avait replié ses longues jambes sous elle, ne montrant que ses genoux et la naissance de ses cuisses. Elle me regardait, les paupières encore maquillées à demi fermées, comme une chatte guettant sa proie. Elle tenait son verre de cognac de sa main droite. Elle continua :

— Crois-moi, j'en connais certaines qui ont été très déçues de te voir avec ta charmante compatriote, hier soir dans la zone commerciale à Caleta de Fuste.

— Et moi j'en connais une qui est vite partie, laissant les autres avec Erwin ; aurait-elle été déçue elle aussi ?

— Ah, parce que tu as remarqué ça, toi ?

— Bien entendu !

— Car en plus de tout ce que je connais de toi, je te découvre très observateur et analyste... dit-elle en posant son verre sur la table basse. Ouh ! L'alcool me fait effet, je crois...

— L'alcool ? Tu y as seulement trempé les lèvres ! Vas-y, continue, toi qui me connais si bien...

— Par exemple, dans le cockpit, chaque fois que je vous apporte les boissons à Erwin et à toi, tu en profites pour me frôler le sein soit avec ta joue, soit avec ta tête ; et puis tout à l'heure, lorsque tu es venu à l'office, tu as posé ta main sur mon épaule et j'ai senti ton ventre contre ma hanche...

— Ah bon ? fis-je d'un air surpris. Tu n'as pas aimé ?

— Là n'est pas la question : je suis une femme mariée, et je ne me donne pas en spectacle...surtout devant des subordonnées.

— Oui, en effet... Par contre, une femme mariée qui tendait la perche en public en disant que cela ne l'empêchait pas de faire ce qu'elle voulait...

— Toi... En ta présence, on ne peut rien dire ! Tu retiens tout !

— Et toi, tu as l'air d'aimer les jeux dangereux avec ce mec qui retient tout... lui répondis-je en approchant ma tête de la sienne.

Elle avait fermé les yeux et entrouvert la bouche, attendant le baiser qui n'allait pas tarder à arriver.

Lorsque mes lèvres se posèrent sur les siennes, sa bouche s'ouvrit juste suffisamment pour laisser passer ma langue. La sienne vint rejoindre la mienne, curieuse, sensuelle, passionnée dans un baiser fougueux. Je sentis tout son corps se rapprocher du mien. Sa main vint se poser sur ma nuque pour me caresser les cheveux.

Cette bouche sur laquelle j'avais fantasmé était mienne ! Ma langue l'avait pénétrée et caressait la sienne qui ne restait pas immobile. Elle cherchait à visiter, comme toute femme curieuse – sinon elle ne serait pas une femme – ma cavité buccale : le devant de mes dents, la structure de mon palais, ma bouche tout entière. Je sentais ses doigts dans mes cheveux qui me caressaient. J'avais passé mon bras gauche derrière son dos pour l'attirer à moi contre ma poitrine. Elle était souple comme une liane.

Elle se laissait non seulement faire mais encore participait au rapprochement de nos deux corps.

Elle était douce, chaude, tendre et sensuelle. Jamais à bord je ne me serais un seul instant douté que cette femme, cette chef de cabine si froide et distante pouvait se transformer en cette femme : *La Femme* ; elle avait bien caché son jeu durant deux années !

Tout en continuant notre premier baiser, de sa main libre elle essaya de dénouer ma cravate, ce qui n'était pas chose facile. Ma main droite caressait son dos par-dessus son tee-shirt, me confirmant qu'elle ne portait pas de soutien-gorge. Elle descendit jusqu'à la taille, jusqu'à la ceinture de la jupe pour passer sous ce tee-shirt. Elle avait la peau douce et chaude. Au contact de ma main, je la sentis frissonner... Elle interrompit notre bouche-à-bouche, et de ses deux mains elle réussit, en me regardant dans les yeux, à se débarrasser de cette cravate qui semblait la gêner. Elle posa un baiser chaste sur mes lèvres pendant que ses doigts agiles

aux ongles mi-longs peints de couleur orange (comme son rouge à lèvres) s'attaquaient aux boutons de ma chemise.

Étant donné qu'elle avait entamé les hostilités, j'organisai ma contre-attaque. Ma main étant remontée dans son dos sous son vêtement, je l'attirai encore plus à moi, l'encerclant de mon bras tout en passant ma main sous son aisselle pour venir effleurer l'un de ses seins qui n'attendait que cela. Tentant une approche, de mes deux mains je soulevai le vêtement afin de libérer ces deux bombes. Ils étaient sublimes, ronds, fermes, à la peau fine et douce, chauds. Mes deux mains s'en saisirent en même temps que j'approchais ma bouche de l'un de ces bourgeons que je caressai du bout de ma langue, l'emprisonnant entre mes lèvres gourmandes, et sans m'en rendre compte je me mis à le mordiller jusqu'à que sa propriétaire me dise :

— Attends ! Ce n'est plus du jeu... Moi, je suis pour l'égalité. On n'est plus dans l'avion, là...

Sur ces mots elle venait de dégrafer mon dernier bouton de chemise, qu'elle avait même sortie de mon pantalon. Je lui facilitai la manœuvre en déboutonnant les poignets. Lorsqu'elle m'eut débarrassé de ce vêtement qui semblait tant la gêner, je terminai d'enlever son tee-shirt en le faisant passer par-dessus sa tête. Elle leva ses bras pour me faciliter la tâche et en profita pour passer ses deux mains derrière son chignon afin de libérer ses longs cheveux châtain clair, presque blonds, qui tombèrent en cascade sur ses épaules dénudées.

Je continuais à m'occuper de ses seins, à me régaler. Je suçais un mamelon pendant que de la main libre je caressais l'autre tout en faisant durcir le téton qui, en définitive, n'avait pas besoin de mes caresses pour être dur, juste à point pour être dégusté, croqué.

Ingrid avait les yeux fermés et sa respiration était devenue un peu plus profonde, plus rapide, plus bruyante. Elle paraissait apprécier ma torture buccale. Ses mains n'étaient pas inactives. L'une était dans mes cheveux au niveau de la nuque et l'autre me

caressait le dos, descendant de plus en plus jusqu'à arriver à passer ses longs doigts sous ma ceinture. Était-ce une invite ? Une manière de me dire « Vas-y, fais comme moi, descends plus bas... » ? Je l'attirai à moi et me laissai tomber de dos sur le divan, l'entraînant avec moi.

À présent nous étions allongés tous les deux, elle sur moi. En m'allongeant j'avais automatiquement écarté un peu mes jambes. Dans cette position, elle cala une de ses jambes entre les miennes, emprisonnant ainsi ma jambe gauche entre ses cuisses et collant son ventre contre le mien. Je sentais ses seins nus s'écraser sur mon torse nu. Ses lèvres emprisonnèrent les miennes dans un nouveau baiser passionné et sensuel impossible à décrire car ce serait trop en dessous de la vérité.

De ses deux mains de part et d'autre de ma tête, elle me maintenait à sa merci, m'empêchant de bouger. Elle quitta ma bouche pour baiser mes paupières et le lobe de mes oreilles, où elle infiltra la pointe de sa langue dans ses méandres. Quant à moi, dans ma position je ne pouvais pas faire grand-chose, si ce n'est poser mes deux mains sur ses fesses rebondies. Elles n'étaient pas énormes, juste comme il fallait, musclées sans une once de cellulite. À travers la fine étoffe de sa jupe, je ne sentis pas sous mes doigts le relief d'une culotte ou le cordon d'un string ; on aurait dit que ma charmante chef de cabine, Miss Glaçon, avait tout prévu... Et moi, le tombeur de ces dames, j'étais tombé dans une belle embuscade... Enfin, je n'allais sûrement pas m'en plaindre, bien au contraire ! C'est donc avec grand plaisir que j'allais me laisser chasser et terrasser par cette belle amazone. J'allais enfin pouvoir réaliser mon fantasme : sauter ma chef de cabine !

Mes mains descendirent, passèrent sous la jupe et remontèrent en lui caressant l'arrière des cuisses puis l'intérieur, là où la peau est si douce, si sensible... Elle écarta un peu les jambes pour laisser plus de liberté à ma main inquisitrice, pour me faire savoir qu'elle était d'accord, qu'elle le voulait bien, que ça rentrait dans ses plans

et que je pouvais continuer mon chemin. Mes mains rencontrèrent la naissance d'une fesse, en suivirent le pli jusqu'à ce que l'un de mes doigts rencontre la raie de son postérieur. Je descendis un peu plus bas, et lorsqu'elle sentit mon doigt arriver aux grandes lèvres de son abricot trempé, « gueuné » comme on dit en Bretagne, elle appuya la tête sur mon épaule, posa sa main sur l'un de mes seins et me dit :

— Humm... que c'est bon ! Enfin ! On y est...

« On y est ? » que voulait-elle dire ?

— Que c'est bon d'être dans tes bras, *mein Kommandant* ! Ça fait deux ans que j'attends ce moment...

— Comment ça, deux ans ? Et c'est seulement maintenant que tu me le fais savoir ?

— Eh bien oui. Tu m'as plu dès que j'ai posé mes yeux sur toi. Combien de fois ai-je eu envie de te masser les épaules pendant que tu te reposais sur ton siège, de déposer un baiser sur tes tempes grisonnantes ? Mais nous n'étions pas seuls : il y avait Erwin, et avec le copilote – plus commère que lui tu meurs – tout l'équipage aurait su que je massais les épaules et la nuque du commandant... et toute la compagnie aussi par la même occasion car, ne te fais pas d'illusions, à bord, si on peut se faire une vacherie entre femmes, se piquer mutuellement son mec, on ne s'encombre pas de préjugés. Donc, pour ne pas nuire à Karl, mon mari qui venait de passer commandant sur *triple seven* (Boeing 777), je ne voulais pas que notre vie privée soit étalée sur les pistes, je jouais les glaçons.

— Mais... je ne comprends plus ! On m'avait dit que tu venais juste de te marier, donc j'ai pris ta réserve pour une fidélité à toute épreuve de jeune mariée amoureuse.

— Oui, on venait juste de se marier lorsque je vous ai rejoints, c'est tout à fait exact. Je devais jouer le rôle de la jeune mariée amoureuse ; mais ce que personne ne savait, et que je n'ai dit à personne non plus, c'est que cela faisait 6 ans qu'avec Karl nous vivions en couple, et que mon cher mari est gay ; enfin, bisexuel : il

croque la carotte et la moule ! Un soir après 5 années de cachotteries et de mensonges, juste 6 mois avant que nous nous mariions, il m'a avoué qu'il était bisexuel et qu'il était tombé fou amoureux de son copilote. Il y avait déjà un certain temps qu'il ne me touchait plus ; j'avais mis cela sur un excès de stress, de fatigue qui aurait pu jouer des sacrés tours sur sa libido. Au début que nous nous étions mis en couple, nous avions acheté notre maison ensemble ainsi que la petite maison que nous avons à Playa de las Americas, au sud de Tenerife. En nous séparant, nous savions tous deux que nous avions trop à perdre financièrement ; donc on a passé un accord. On s'est mariés sous contrat. On joue la comédie du parfait couple de jeunes mariés alors qu'en réalité nous faisons chambre à part. On se partage les frais d'entretien, mais on vit notre vie chacun de notre côté comme on en a envie, à condition toutefois que cela ne porte pas préjudice à l'autre.

— Là, Ingrid, tu me laisses sur le cul...

Elle avait quitté sa position allongée sur moi pour venir à ma gauche, le dos appuyé contre le dossier du canapé et sa tête sur ma poitrine, dans l'écrin de ses cheveux. Ma main droite avait abandonné son sein et s'était posée en dessous de lui, juste à la naissance de son galbe. Je lui caressais le ventre avec des gestes circulaires légers, doux et sensuels. Je voyais sur sa peau naître la chair de poule. Elle incrustait sa tête dans l'espace situé entre mon cou et mon épaule et avait posé sa main gauche sur ma cuisse.

— Il y a longtemps que je n'ai pas été si bien, Adam... J'y ai rêvé si souvent...

— Je t'avoue que je tombe des nues. Dès que je t'ai vue arriver à bord lors de ta première affectation, tu m'as plu et j'ai eu envie de toi... mais tu étais un véritable iceberg. Madame « pas touche », mariée récemment et fidèle ; tu m'as totalement découragé.

— Taratata ! Divina commedia ! Et chaque fois que je t'apportais ton café ou ton Perrier dans le poste de pilotage et que tu as pu me caresser le sein gauche de ta joue, tu crois que c'était un hasard ?

Que chaque fois que nous nous sommes frôlés, que tu as pu caler ton ventre contre mes fesses, que c'était aussi un hasard ? Réfléchis, *Liebling* !

— J'avoue que maintenant que tu me le dis, en effet...

— Parfois, vous les hommes, vous ne comprenez pas les messages d'une femme.

— Mais alors ?

— Alors hier au soir, quand j'ai vu cette femme à tes côtés, je me suis dit « Bon ! Ça suffit d'être con, Ingrid : tu sautes le pas et tu ne laisses personne te le prendre. »

Ma main était posée sur son abricot. Elle releva le genou gauche pour laisser la place nécessaire à ma main ou à mon index qui venait de passer la première porte ouverte de ses grandes lèvres baignées de sa liqueur. Dans mon cou je sentais sa respiration s'accélérer. Sa main avait quitté ma cuisse pour aller se placer sur la boucle de ma ceinture qu'elle essayait de défaire ; il ne lui fallut pas longtemps pour y parvenir.

Pendant qu'elle s'évertuait à descendre le zip de mon pantalon, mon doigt avait progressé dans son ascension ; passant entre les petites lèvres, il avait trouvé ce bouton qui chaque fois que je le touchais provoquait des « Aaah... Aaah » chez ma compagne.

Elle avait réussi à ouvrir ma braguette et avait posé sa main toute chaude et légère sur ma verge qui dessinait en relief la forme d'une banane remontant vers mon nombril. Elle passa sa main sous l'élastique du boxer qu'elle abaissa jusqu'à mes testicules, sur les cuisses. Mon sexe, tel un diable sortant de sa boîte, bondit comme mu par un ressort. Ingrid ne put s'empêcher de relever la tête pour voir ce qu'elle avait libéré et ce qu'elle tenait fermement dans sa main ; ses doigts n'arrivaient pas à en faire totalement le tour.

— Wouahouuu ! *Meiner Lieber, das ist aber etwas !* (Mon cher, ça, c'est quelque chose !) *Bist du Jude, Schatz ?* (Es tu Juif, Trésor ?)

— *Nein*, lui répondis-je. Je ne suis pas juif : étant gosse, j'ai été opéré d'un phimosis.

Depuis que j'étais en âge de coucher, 8 fois sur 10 mes compagnes me posaient la même question lorsqu'elles apercevaient ma verge circoncise, mon gland comme une grosse prune violette les narguant.

Ingrid commença à me caresser le sexe du bout de ses doigts, passant le tranchant de ses ongles sous le gland, là où sont réunies toutes les terminaisons nerveuses. Puis elle se rendit compte de mon état d'excitation : de mon méat, une goutte de liqueur cristalline était sortie. Elle alla la cueillir du bout de son doigt qu'elle porta à sa bouche. Elle le suça comme elle aurait fait avec un sexe.

— Tu aimes ? demandai-je.

— J'adoorrrrre !

Je pensai à Karl que je ne connaissais pas personnellement ; je ne comprendrai jamais ces hommes qui ont la chance d'avoir une telle beauté pour compagne et qui préfèrent coucher avec des hommes. Comme on le dit si bien, les goûts et les couleurs, ça ne se discute pas ! Mais en ce qui me concerne, j'aimais et continue à trop aimer les femmes, les belles femmes, les vraies, les tendres, les sensuelles, qui sont femmes jusqu'à la pointe des cheveux comme celle qui était entre mes jambes, dans mes bras, pour que j'aie envie d'autre chose.

Ingrid me masturbait délicatement de sa main gauche en de longs mouvements lents et doux. De temps en temps, lorsqu'elle tenait ma verge par sa base, elle serrait un peu plus fort et remontait sa main en maintenant la pression, faisant ainsi remonter ma liqueur qu'elle paraissait tant aimer. Mon doigt se trouvait à l'entrée de son vagin. Je l'introduisis lentement sans aucune difficulté, vu comme l'endroit était lubrifié. Ingrid fit entendre un « Humm... » de bien-être lorsque mon index pénétra totalement son vagin.

Elle n'était pas morphologiquement large ou ample ; au contraire, c'était une femme assez mince et son abricot me paraissait tout petit et son vagin assez étroit. Lorsque je poussai mon doigt à fond, je ressentis un renflement, comme deux châtaignes partagées d'un sillon.

— Oh ! Attention, chéri... Tes ongles...

Je ressortais mon doigt.

— Non ! Laisse-le... continue. J'adore ce que tu me fais. Tu es doux et tendre mais je ne suis pas profonde, et tes ongles sur le col de mon utérus, ce n'est pas ce qu'il y a de plus agréable.

Ingrid continuait à me caresser le sexe. Te temps à autre elle passait la main sous mes bourses, et du gras de ses doigts elle me massait le périnée puis se saisissait de mes testicules, l'un après l'autre, pour en mesurer la grosseur. Elle faisait cela avec tant de douceur qu'à aucun moment je n'ai ressenti quelque douleur ou une gêne quelconque, moi qui suis assez sensible de mes coucougnettes ; et j'y tiens !

Sa bouche avait rejoint la mienne dans un long baiser passionné et explorateur. Nos salives se mélangeaient. Je la sentis pousser un petit « Oouuuh » lorsque j'ajoutai mon majeur à mon index à l'intérieur de son vagin. Quant à mon pouce, il avait trouvé sa place sur le clitoris abondamment lubrifié par la cyprine que ma compagne secrétait. Ce pouce allait de haut en bas, de gauche à droite, décrivant des cercles pendant que mes deux autres doigts entraient en elle et en ressortaient comme si ce fût une queue. Une odeur d'amour, de coït nous enveloppait.

Ingrid commença à se cambrer, à se raidir et à respirer de plus en plus rapidement. Sa bouche se désolidarisa de la mienne :

— *Ja, Liebling...* C'est bon, ça... *Weiter...* Continue... Tu vas me faire décoller... Je viens... Ouuuuuiiiiiiiiiiiiiiiiiiii !

Son corps se cambra comme une passerelle japonaise, s'appuyant sur les talons et les épaules. Au bout d'un instant, au summum de son extase, elle me supplia :

— Arrête, chéri ! Je n'en peux plus... laisse moi respirer ! Tu es un magicien !

On m'avait dans ma longue vie qualifié de beaucoup de sobriquets, mais jamais de magicien ; j'étais donc le magicien d'Ingrid !

Je décidai de changer de position pendant qu'elle reprenait ses esprits. Au passage, j'en profitai pour me débarrasser de mon pantalon et de mes chaussettes et j'attrapai un oreiller posé sur l'un des fauteuils à portée de main pour le glisser dans le dos de ma compagne, sous ses fesses. Puis je me positionnai à plat-ventre entre ses cuisses ; elle passa ses mains sous la jointure de ses genoux pour maintenir ses jambes relevées et écartées. Ce que je vis était un trésor de la Nature ; jamais je n'avais rencontré une chatte pareille : un petit abricot tout mignon, pas trop grand ni trop petit, laissant deux petites lèvres roses et ruisselantes sortir entre les grandes lèvres.

J'approchai ma bouche et donnai un coup de langue gourmand. C'était bon, légèrement salé avec un petit arrière-goût de champignons des bois. De mes deux pouces j'ouvris les grandes lèvres ; les petites s'ouvrirent d'elles-mêmes, laissant voir une toute petite entrée de vagin laissée ouverte par le passage de mes doigts. Un liquide légèrement opale, translucide, s'en écoulait. Plus haut, le méat, puis juste au-dessus le clitoris, ce bouton à bonheur sortant de son prépuce, ce starter pour le décollage pour des voyages trans-sidéraux. Ce fut le premier endroit sur lequel mes lèvres gourmandes allèrent se poser. Elles le prirent tel qu'il était et commencèrent à le sucer, à l'aspirer. Ingrid faisait mouvoir son bassin comme si elle voulait que j'entre encore plus profondément en elle. Ma langue se mit de la partie, le titillant, le léchant, l'excitant, puis la pointe de ma langue pénétra son vagin, pas très profondément mais suffisamment pour cueillir cette opaline de bonheur.

— Viens, mon chéri... prends-moi ! Viens en moi : je ne peux plus attendre... C'est si merveilleux...

Je m'agenouillai devant elle, approchai mon pubis du sien et, ma verge dans ma main droite, je la dirigeai vers la vulve de ma compagne puis je positionnai mon gland à l'entrée de ce vagin qui me paraissait si petit et exigu par rapport à la tête de mon sexe. Nous eûmes tous deux, au même moment, le même mouvement de

bassin qui fit que mon gland pénétra dans son vagin sans aucun problème, malgré une légère résistance. On aurait dit qu'il était enserré, enveloppé dans une capote tellement il était à l'étroit. Il faisait chaud à l'intérieur.

Ingrid s'était redressée sur ses deux coudes pour regarder comment je m'introduisais en elle ; enfin, je ne sais pas trop ce qu'elle pouvait voir puisqu'elle avait les paupières fermées. Je poussai lentement en observant le visage de ma compagne afin de voir si n'apparaissaient pas des grimaces causées par la douleur. Je sais, j'ai un sexe assez épais, un peu plus gros que la moyenne d'après les appréciations de mes différentes conquêtes qui ont eu l'opportunité de l'avoir en elles, et Ingrid était très étroite et pas profonde : la longueur d'un index à peu près, ou un peu plus.

— Vas-y !... Viens, *Liebling*. C'est ça, entre bien à fond. C'est bien ! Tu es doux et tendre... J'aime comme tu me le fais. Oui, comme ça. Je te sens. Tu me remplis. Tu touches mon cervix...

En effet, j'étais en elle, et bien au fond de son vagin. Mon gland butait contre quelque chose que je savais être le col de l'utérus ; elle n'avait pas mal, c'était le principal.

Je me retirais lentement jusqu'à voir apparaître la collerette de mon gland à la sortie du vagin puis, lentement, je recommençais en entrer dans ce conduit que prennent les bébés pour venir dans ce monde qui est le nôtre, jusqu'à buter à nouveau contre le fond. Ingrid commençait à onduler du bassin en de petits mouvements circulaires. Je sentais comment elle contractait puis relâchait son périnée afin de jouir du maximum du bien-être que lui procurait cette verge à l'intérieur de son ventre. Mon pouce était allé rejoindre son clitoris pour le masser, pour le faire tressauter de plaisir.

Les mouvements de ma compagne avaient changé. À présent son bassin allait et venait. Elle avait relâché ses jambes qui étaient venues ceinturer ma taille. Elle avait allongé sa tête sur le divan. J'en profitai pour aller prendre ses seins dans mes mains et les caresser, les malaxer, les peloter pendant que mes allers et venues

dans son vagin étaient devenus plus rapides, plus intenses. C'était Ingrid qui me donnait le rythme. Nous avions synchronisé nos mouvements : lorsqu'elle venait à ma rencontre, moi je la pénétrais. Je remarquai que son souffle avait changé lui aussi, devenant plus rapide. Sa langue allait et venait sur sa lèvre supérieure tandis qu'elle oscillait de la tête de droite à gauche. Je sentais que son orgasme était proche.

Je m'allongeai sur elle tout en continuant à la pilonner ; je lui pris la tête entre mes mains et posai mes lèvres sur les siennes. Sa bouche s'ouvrit immédiatement pour accueillir ma langue et participer à notre étreinte. Ses deux mains me tenaient les fesses comme si elle voulait me donner sa force pour la pénétrer encore plus énergiquement. J'accélérai le mouvement. Je sentais que je n'allais plus pouvoir tenir longtemps sous les mouvements du bassin de ma partenaire. Elle gémissait :

— Oui !... Oui... comme ça, bien à fond ! Continue... j'arrive...

— Oui, darling, viens. Moi aussi je suis en approche.

— Mets les gaz... Ouiiiiiiiiiiiiiiiiiii ! *Mein Gott !* Mon Dieu, je jouis... ça y est... Oui ! Viens avec moi !

Moi aussi j'avais senti cette pression monter sous mon périnée pour exploser au plus profond du ventre de ma compagne. À chaque jet que je sentais puissant et copieux, je l'entendais dire « *Ja... mach weiter...* Oui, continue... Donne-moi tout, mon chéri... je veux tout ! Remplis-moi... Je te veux jusqu'à la dernière goutte. »

J'étais vidé. Elle m'avait vidé ; je m'étais vidé en elle. Que j'étais bien ! Il me semblait que je bandais toujours. Je fis encore quelques mouvements de va-et-vient dans ce vagin qui venait d'accueillir toute ma semence

— Quoi ?... Tu en veux encore, *Liebling*, mon *Franzose* à moi ? Alors viens, je vais t'aider...

Je m'étais relevé et j'avais repris ma position initiale : agenouillé devant son pubis. Mes mains étaient de part et d'autre de son bassin. Elle avait levé ses jambes et les avait posées sur mes épaules,

facilitant ainsi ma pénétration. Elle contractait tous les muscles de son vagin pour me masser le sexe et me garder en elle. Elle allait et venait avec son bassin. Elle me faisait l'amour comme moi je le lui faisais, mais la Nature en décida autrement : dans un mouvement trop ample, ma verge sortit de son conduit et ne conserva pas la dureté nécessaire pour y retourner.

Un filet de sperme s'échappait de son vagin. Ingrid passa sa main sur sa vulve et me demanda :

— Passe-moi un mouchoir qu'il y a sur la table, *bitte, Schatz* (s'il te plaît, trésor).

Je lui passai un Kleenex. Elle vint s'asseoir sur le bord du divan pour ne pas tacher le cuir, roula le mouchoir en un petit rouleau en papier et se l'introduisit dans le vagin comme s'il se fût agi d'un Tampax.

J'étais debout devant elle, le sexe pendant et tout humide de mon sperme et de sa mouille. Elle me saisit par la taille, me tira à elle, puis d'une main elle se saisit de ma verge qu'elle porta aussitôt à sa bouche. Mon sexe avait perdu de sa superbe ; il n'était plus aussi long ni aussi gros. Elle le fit disparaître en entier dans sa cavité buccale. Je sentais sa langue aller et venir sur mon gland puis, sous le traitement d'Ingrid, le bougre reprit un peu de sa vigueur : on n'est tout de même pas faits de bois, non ? Elle le nettoya totalement de sa langue et me dit d'un air heureux :

— Ouaff... Ça, c'est ce que j'appelle « faire l'Amour avec un grand A » ! Merci, mon cœur ; j'en avais tellement envie, tellement besoin...

— Pourquoi « merci » ? Moi aussi j'ai énormément aimé faire l'amour avec toi, chérie, et j'espère bien que nous recommencerons ; j'ai tellement de choses à vivre sexuellement avec toi !

— Tu restes ici cette nuit ?

— Tu veux que je reste ?

— Oh oui, *bitte*... Après ce que je viens de vivre avec toi, je ne veux pas dormir toute seule cette nuit ; et puis avec le temps

qu'il fait dehors, il va falloir que tu me réchauffes ! termina-t-elle en riant.

V

Nous étions passés dans une salle de bain aussi grande que le terminal trois de l'aéroport de Hambourg. En son centre régnait un immense jacuzzi pouvant recevoir au moins quatre personnes. Sur la façade, à droite de la porte d'entrée, deux grands lavabos de granit gris poli comme du marbre avec des robinets en forme de cygnes. Au-dessus, un immense miroir éclairé par une longue rampe de tubes au néon cachés par une plaque en verre blanc dépoli reflétait toute la salle de bain. Le sol était couvert de gros carreaux noirs et les murs de carrelage gris en dégradés de pastels, décorés à certains endroits d'orchidées. Au fond à gauche, une douche à l'italienne protégée par une paroi de verre amovible. Là aussi on était dans « le grand » car elle devait bien mesurer 3 mètres sur 3 !

Ingrid avait ouvert les robinets du jacuzzi après avoir programmé la température sur un écran tactile. Elle pianota encore et la lumière perdit de son intensité pour devenir douce, de couleur ambrée et intime. On se serait cru dans un salon de massage japonais. Même la geisha était là !

Nous étions nus tous les deux. Elle ouvrit une porte de placard cachée par un miroir dans l'un des murs et sortit des draps de bain ainsi que deux peignoirs de tissu éponge blanc qu'elle posa soigneusement sur un radiateur chauffe-serviettes. Ensuite elle s'approcha de moi, se haussa sur la pointe des pieds pour encercler ma nuque de ses deux mains et posa sa bouche sur la mienne dans un baiser plein de douceur, de tendresse et de sensualité. Tout son

corps était plaqué étroitement contre le mien. Ses seins s'écrasaient sur ma poitrine ; mon sexe au garde-à-vous était serré entre nos deux ventres. J'avais passé mes mains dans son dos que je caressais centimètre par centimètre jusqu'à arriver à la naissance de ses fesses ; des fesses parfaites, de naïade, tout en muscles, sans une once de graisse... Les fesses d'une femme qui devait les entretenir. Mes doigts s'insinuèrent dans la raie ; sous mon index, je sentis le plissé autour de l'anus. C'est lorsque je voulus le caresser que ma compagne se détacha de moi, interrompant notre baiser, me prit la main et me tira vers le jacuzzi qui était à moitié plein.

On prit place l'un à côté de l'autre sur le rebord de faïence qui en faisait le tour et qui servait accessoirement de siège. Le niveau de l'eau nous arrivait à la poitrine J'avais relevé mon bras doit et le passai sur les épaules de ma compagne pour mieux l'attirer vers moi. Elle avait posé sa main droite sur ma cuisse à proximité de mon sexe en érection ; de l'autre main elle pianota sur l'écran tactile situé au-dessus de nos têtes. Aussitôt des bulles s'échappèrent du fond de la vasque pour venir crever à la surface dans un agréable bouillonnement qui massait nos deux corps.

Nos têtes s'étaient rapprochées et nos bouches s'étaient à nouveau fondues dans un délicieux et profond baiser. Elle jouait avec ma verge, faisant coulisser la peau de bas en haut en titillant mon gland de la pointe de ses doigts. J'avais pris un sein dans ma main droite alors que la gauche était partie en exploration entre ses cuisses, qu'elle avait ouvertes.

— Hum, c'est bon ce que tu me fais là, mon amour... j'aime. Tu me rends folle ! Qu'est-ce que je peux faire pour te rendre heureux ? Qu'est-ce que tu aimerais que je te fasse ?

— Rien : c'est formidable comme ça.

— J'ai une idée. Lève-toi et assieds-toi sur le bord en écartant les jambes, et tu me laisses faire.

Je me rendis à sa proposition. Je me levai et allai m'asseoir sur le bord du jacuzzi, les jambes écartées comme elle me l'avait

demandé. Mon sexe se dressait de toute sa longueur, faisant un angle de 45° avec mon ventre, avec le gland gonflé qui lui donnait un air de champignon au long pied. Ingrid vint s'agenouiller entre mes jambes, me prit la verge entre son pouce et son index, déposa un baiser sur sa tête et me dit :

— Maintenant c'est moi qui dirige. Interdit de bouger, quoi qu'il arrive, jusqu'à ce que je t'y autorise.

Elle porta ses lèvres vers mon sexe, commença de me titiller avec sa langue toute la tige aux veines apparentes puis elle arriva en dessous du gland qu'elle se mit à lécher avec application. Ensuite, ses lèvres vinrent l'emprisonner et se mirent à l'aspirer comme si elles voulaient le vider de toute sa substance pendant que sa langue continuait son manège de massage et de caresses. Elle avait passé sa main libre sous ma verge, juste en dessous des bourses pour les emprisonner délicatement afin de les étirer un peu vers le bas. Puis, pendant que sa bouche me suçait, sa main me prit le sexe à sa base, juste au-dessus des bourses, pour commencer un mouvement de va-et-vient, une masturbation délicate et sensuelle en étirant la peau à l'extrême chaque fois qu'elle revenait vers le bas, faisant ainsi gonfler et durcir le gland au maximum.

La sensation était délicieuse, et je sentais au plus profond de moi que je n'allais pas pouvoir endurer longtemps encore un pareil traitement. Rapidement, la pression s'accentua et mon sexe se mit à vibrer dans la bouche de ma partenaire, devenant encore plus dur et congestionné. Ingrid le garda dans sa bouche en insistant avec sa langue sous le gland jusqu'à que mon premier jet vienne frapper le fond de sa gorge. Elle avala immédiatement ce premier jaillissement et continua ses caresses tout en me regardant dans les yeux d'un air satisfait, heureuse d'y être parvenue. Aussitôt un deuxième jet qui me parut aussi fort et aussi quantitatif que le premier se déversa dans sa bouche. Elle n'avala pas, attendant le troisième qui arriva une seconde plus tard. Elle se retira, se fit un rinçage de bouche avec mon sperme et l'avala.

— Tu sais que tu as bon goût, toi ? me dit-elle en souriant. J'aime te boire. À présent, je t'ai eu dans mon ventre par le bas, je t'ai eu dans mon ventre par le haut... Il faut que je me taise : j'allais dire des bêtises !

Je me doutais bien de ce qu'elle avait voulu dire et qu'elle avait interrompu, par décence peut-être. J'avais bien l'intention, lorsque l'occasion se présenterait, de lui donner mon sperme par la troisième ouverture aussi, dans cet endroit qu'elle n'avait pas osé nommer.

On sortit du jacuzzi et on passa sous la douche. Elle me savonna le dos de ses mains nues, puis le torse. Ce n'était plus du savonnage mais du massage au gel douche. Elle passa ensuite entre mes jambes où elle insista tout particulièrement sur mon sexe, mes bourses, et même autour de l'anus. Lorsqu' elle me tourna le dos, je compris que c'était pour que je m'occupe d'elle comme elle venait de la faire avec moi. Je lui caressai le dos sous le jet, descendis jusqu'aux fesses, et lorsque j'arrivai à elles ma partenaire s'inclina en écartant les jambes pour me faciliter la tâche. Son anus était là, sous mes doigts. J'en caressai le pourtour puis je posai le gras de mon index dessus. Ingrid dut lire dans mes pensées car elle me dit :

— Je ne suis pas habituée... Sans lubrifiant, il vaut mieux attendre, *Liebling*.

J'abandonnai mon idée et ma main descendit plus bas, jusqu'à sa chatte qui était grande ouverte. J'introduisis un doigt à l'orée son vagin ; cette fois, il y entra sans aucune difficulté : mon alésoir naturel avait fait le nécessaire, et sa cyprine n'y était pas étrangère. J'enlevai le Kleenex roulé et introduisis mon doigt jusqu'au fond. Ingrid appréciait, remuant ses fesses d'avant en arrière comme si mon sexe s'était trouvé à la place de ce doigt. Je sentais que si je l'avais pénétrée à ce moment-là, elle n'aurait pas refusé ; mais mon sexe, lui, en avait décidé autrement : il « bandait mou », insuffisamment pour que je puisse l'introduire.

Ma compagne le comprit car elle se redressa et me fit face. Elle se saisit de ma verge et la garda dans sa main, ayant réussi à en faire le tour de ses doigts. Quant à moi, je massais ses seins parfaits et durs, essayant d'en faire pointer les tétons, qui eux aussi avaient perdu de leur rigidité.

— Pendant que je nous prépare de quoi nous restaurer...

— Tu ne vas tout de même pas te mettre à faire la cuisine, Ingrid !

— Juste un plateau télé. Ensuite on ira se coucher et... enfin, on verra.

Nous avons fait comme Ingrid l'avait proposé. Elle nous a préparé un plateau télé avec charcuteries, des cornichons à la Russe et quelques fromages cuits. Pour faire glisser tout cela, elle avait débouché une bouteille de Mumm *Cordon Rouge*. Tout en regardant les infos sur *NDR* (Nord Deutsche Rundfunk, chaîne régionale qui desservait toute l'Hanséatique), nous avons terminé le plateau ; quant à la bouteille, elle n'en valait guère mieux... Je sentais la fatigue me gagner ; ma compagne s'en rendit compte.

— Coup de barre, *Schatz* ? me demanda-t-elle en déposant un baiser sur mes lèvres.

— Oui, en effet... Changement de fuseau horaire, de climat, de température, et en plus toutes ces heures de bonheur dont tu m'as régalé... Je me sens vraiment HS ! Je suis désolé, chérie.

— Tu n'as pas à être désolé : moi aussi, je ne suis pas un robot de sexe. Sur moi aussi le changement et les heures de vol on fait leurs effets. Et puis tu m'as rendue tellement heureuse... Tu m'as fait décoller par trois fois, et moi aussi j'ai dépassé la quarantaine. Je vais te proposer une chose...

— Je t'écoute.

— On va aller se coucher comme des enfants bien sages, blottis l'un contre l'autre, et on va récupérer. Demain matin il fera jour. Tu as quelque chose de prévu ?

— Je décolle pour Brest avec un vol Air France. J'ai été invité par un copain à faire le voyage en cabine et je reviens trois jours plus tard.

— Tu vas voir ta Française ?

— Non, je vais voir mes parents ; ils habitent dans la plaine du Forez.

Et vlan ! Premier mensonge. Ce n'est pas parce que nous nous sommes envoyés en l'air pour la première fois que je devrais lui faire partager tous mes secrets !

— Oh, excuse-moi, je suis désolée. Et le vol est à quelle heure ?

— 12 h 45, et j'arrive à 14 h 15. Mais je dois passer chez moi avant pour prendre des vêtements de rechange.

— Tu me téléphones ?

— Bien entendu ! Ne te fais pas de souci.

— Avec les Françaises, je ne sais pas... grimaça-t-elle, mi-figue, mi-raisin.

— Aucune ne te vaut.

— Même pas ta copilote ? Celle qui était pendue à ton bras.

— Je n'en sais rien. Pourquoi me demandes-tu cela ? Tu serais jalouse ?

— Je suis amoureuse de toi ! Et toute femme amoureuse est un peu jalouse, c'est normal. Vous avez couché ensemble à Fuerteventura ?

— Mais non ! Qu'est-ce que tu racontes ? On n'a pas couché ensemble...

Inconsciemment, j'ai porté ma main à mon nez pour voir s'il ne s'était pas allongé à cause de ce gros mensonge ; mais chose que l'on ne sait pas ne fait pas souffrir, n'est-ce pas ?

— ... on a passé la soirée ensemble dans le pueblo et puis nous sommes rentrés chacun chez soi car elle décollait ce matin de bonne heure.

— Alors je n'ai pas besoin de me faire du souci ?

— Absolument pas, chérie !

Et vlan... et un mensonge de plus !

⋆

Ce qu'elle ne savait pas et que je n'avais pas l'intention de lui dire, c'est que lorsque j'étais arrivé à l'aéroport de Fuerteventura (GCFV), avant de passer à la salle des opérations j'avais téléphoné à Eva. Je savais qu'elle avait atterri. Elle était encore à Nantes. Après deux sonneries, elle avait décroché.

— Bonjour, mon cœur ! Sur le départ ?

— Oui. Juste un petit coucou pour te dire que j'ai apprécié ta gentille petite lettre et que moi aussi j'aimerais bien recommencer notre nuit d'escale.

— Moi, rien que d'y penser, j'en frissonne encore. J'ai une semaine de congés et je rentre directement sur Concarneau avec un Ryanair sur Quimper. Et toi, tu fais quoi quand tu arrives ?

— J'ai une semaine de repos avant de partir en formation à Francfort. J'ai pensé que peut-être...

— Chouette ! Quand est-ce que tu arrives ?

— Le plus vite possible ! Je vais essayer de voir si je trouve un vol en cabine avec une navette Hambourg - Brest. Je connais un copain, un quatre galons qui fait la route en régulier pour Air France. Je te téléphone, OK ?

— Oui, j'attends ton appel. Bises !

J'avais raccroché, et aussitôt après j'avais composé le numéro de David, le commandant de bord en question. Il se trouvait justement sur « Helmut Schmidt ». Il se fit un plaisir de me rendre ce service et de me prendre avec lui pour le lendemain... à charge de revanche, bien entendu ! J'arriverais à Brest vers les 14 heures et ensuite je prendrais un ATR (avion de transport régional biturbopropulseur), en cabine aussi, pour Quimper. Il connaissait un pote qui volait pour Proteus Airlines, une petite compagnie qui faisait du régional sur la Bretagne. Ensuite ce serait à moi de me débrouiller.

Je recomposai immédiatement le numéro d'Eva ; on aurait dit qu'elle attendait mon appel !

— Oui, Adam ?

— Je serai demain après-midi à 17 heures sur Quimper. Le temps de louer une voiture et de descendre sur Concarneau...

— Pas question ! m'interrompit Eva en ne me laissant pas terminer ma phrase. Je serai sur l'aéroport de Quimper à t'attendre. J'ai ma voiture. Et tu reste combien de temps ?

— On en discutera demain ; j'ai certaines choses à t'expliquer.

— Grave ?

— Non, travail. Allez, je te laisse car le boulot m'appelle. Je m'apprête à passer sous le portique. Je t'appelle aussitôt arrivé à Guipavas. Je t'embrasse.

— Moi aussi ! Fais vite... j'ai envie d'une saucisse de Francfort. Enfin, un peu plus grosse tout de même ! dit-elle en riant.

— Et moi de moules de Concarneau !

Et je raccrochai, satisfait car l'affaire était bien réglée et empaquetée.

⋆

Ingrid s'était levée du divan pour aller porter le plateau vide dans la cuisine. Elle emporta la bouteille après avoir versé le reste dans ma flûte. Elle était en peignoir de bain blanc noué à la ceinture. Au niveau de la poitrine, l'échancrure laissait un passage à ses seins ; seuls les aréoles et les tétons restaient cachés à ma vue. Même sans escarpins à talons aiguilles, elle avait de très belles jambes et mollets, musclés et sculptés à souhaits par des séances de fitness (elle me l'avait avoué lors d'une conversation).

— On va se coucher, *Liebling* ? me demanda-t-elle. Tu es fatigué, et demain tu as encore une journée bien chargée.

Elle ne croyait pas si bien dire !

Je quittai à contrecœur le confort du divan et fermai les pans de mon peignoir qui s'étaient ouverts et ne couvraient plus rien

de ma masculinité. Je me réajustai et suivis ma chef de cabine, maîtresse et hôtesse dans sa chambre à coucher. Une pièce qui me parut immense avec en son centre, contre le mur du fond, un lit avec un matelas à eau dont la couette avait été retirée, comme une invitation à s'y allonger. De chaque côté de ce lit, de cette invitation au péché, une table de chevet avec une lampe dont l'abat-jour diffusait une lumière tamisée reposante.

— Allonge-toi, mon chéri ; mets-toi du côté que tu désires. Le temps de faire une rapide toilette et je viens te rejoindre.

Je choisis le côté droit du lit, car ainsi j'avais toute ma liberté de mouvements pour ma main droite et je dormais sur le côté gauche. J'aimais bien, lorsque je ne dormais pas seul, enlacer ma partenaire en m'endormant. Elle était un peu, par transposition, le « doudou » vivant et humain.

J'ôtai mon peignoir que je déposai sur une chaise Louis XV tapissée de velours violet, et nu comme un ver je m'allongeai. S'allonger sur un water bed est quelque peu étrange pour celui qui n'en n'a pas l'habitude : on se croirait sur un canot pneumatique qui berce son passager au gré des vagues, quoique là il n'y a pas de vagues ; c'était la masse de mon corps qui, par le principe d'Archimède, déplaçait le volume d'eau dans la partie non sollicitée. Le matelas était chauffé à température du corps humain, et la sensation ressentie était plus qu'agréable.

Ingrid entra dans la chambre, nue comme une nymphe sortie du paradis. Ses seins fermes semblaient défier la pesanteur ; son pubis épilé était une invitation permanente à la dégustation. Elle avait coiffé ses cheveux en une natte qui pendait sur son épaule gauche. Elle entra dans le lit du côté gauche, occasionnant un mouvement de déplacement de la masse liquide dans tout le matelas. Elle plaça sa tête sur mon épaule, se tourna vers moi en posant sa cuisse gauche sur la mienne tout en collant son sexe contre ma cuisse. Elle remonta la couette sur nos corps et posa sa main sur mon ventre.

— On va être sages et se reposer...

Elle se contredit lorsqu'elle posa ses lèvres sur les miennes qui s'ouvrirent instantanément pour laisser le passage à sa langue qui vint faire mumuse avec la mienne. Un baiser langoureux, tendre et sensuel dans lequel je dénotai quelque chose d'autre qu'un baiser érotique, quelque chose de plus profond, une tendresse, une sensation remplie d'amour.

J'avais passé ma main dans son dos que je caressais par des attouchements intermittents. À chaque caresse je sentais sous mes doigts un léger soubresaut parcourir sa peau. Elle bascula par-dessus moi, écrasant ses seins contre ma poitrine, pressant son ventre contre le mien. Elle sentit que mon sexe s'était endurci. Elle passa une main entre nous et le saisit pour le placer contre sa chatte, tout contre ses petites lèvres ; je sentais sur mon gland la chaleur toute mouillée, gluante de ce sexe affamé.

Sa bouche s'était saisie de l'un de mes seins et sa langue excitait mes aréoles pour faire durcir mes tétons. Son ventre s'anima afin de faire coulisser ma verge sur ses nymphes et sur son clitoris, puis elle se redressa, se mit à genoux en bas de mon ventre et se saisit de ma verge pour la présenter devant l'entrée de son vagin, puis elle se laissa retomber lentement jusqu'à l'engloutir totalement dans son ventre.

Elle avait posé ses deux mains sur ma poitrine tout en commençant sans se relever un mouvement de pendule avec son bassin. Je me sentais aux anges. Rarement dans ma vie je n'avais ressenti cette sensation de bien-être, de possession entière dans cette communion débordante de plénitude de ce coït. Je tentai d'accompagner son mouvement de mon bassin comme si je cherchais à m'enfoncer encore plus profondément en elle alors que je sentais que mon gland était arrivé au fond, que je ne pouvais physiquement pas aller plus loin sans perforer ma compagne.

— Attends, *Liebling*, ne bouge pas. Laisse-moi faire : c'est moi qui te fais l'amour maintenant.

Ingrid s'était redressée. Son buste était perpendiculaire à mon torse. Elle avait placé ses deux mains derrière elle sur mes cuisses et fermait les yeux, attentive à ce qu'elle ressentait, cherchant par ses contactions du périnée et ses mouvements planétaires du bassin à conjuguer sa recherche du plaisir et du mien. Cette femme était l'Amour vivant et vibrant.

Je tenais ses seins dans mes mains ; enfin, seulement une partie car sans être énormes, ils étaient à la taille de ma compagne et juste comme je les aimais. J'essayai de me redresser pour en saisir les tétons dans ma bouche...

— Han, han... Ne bouge pas. Reste allongé, chéri, je suis sur le *zebra* en train de faire mon point fixe.

En aéronautique, faire le point fixe consiste, lorsque l'avion est aligné sur la piste, à pousser les moteurs au maximum de leur puissance, les freins serrés, avant de les relâcher pour s'élancer sur le *runway* et décoller.

Je ne bougeai donc pas, restant allongé sur le dos et caressant ces seins qui avaient depuis longtemps hanté mes fantasmes. Je roulais les tétons entre pouces et index. Je sentais que ce vagin se resserrait de plus en plus sur mon pieu. Ingrid respirait de plus en plus bruyamment ; ses lèvres étaient entrouvertes et moi je sentais ma sève monter du fond de mon être, entre l'anus et le scrotum. Je n'allais pas pouvoir tenir longtemps... Quand d'un seul coup ma compagne poussa un cri d'animal blessé en decrescendo, j'ouvris mes vannes et laissai ma semence arroser son vagin. Au même moment, Ingrid se laissa tomber sur mon torse en étirant ses jambes le long des miennes et en les emprisonnant dans un étau sensuel. Elle continuait ses mouvements de va-et-vient : c'est elle qui me baisait.

— Oui, mon cœur, donne-moi tout... Oh oui ! Arrose-moi, remplis-moi. Je suis à toi !

Je jouissais par saccades, incapable aujourd'hui de préciser combien de temps cet orgasme avait duré. Ça durait et ça durait...

Je me sentais gicler dans le ventre de ma partenaire en des jets puissants tandis que par des contactions de son vagin des mouvements de son abdomen elle me vidait, elle me trayait ! Sentant certainement qu'elle avait réussi son œuvre, que j'étais vidé, elle cessa tout mouvement. Sa bouche vint rejoindre la mienne pour le plus tendre des baisers reçus dans toute ma vie d'homme. Nous étions trempés de sueur mais je n'avais pas le courage de quitter ce nid de bonheur pour passer sous la douche.

— Hum... que je suis bien avec toi, chéri. Je suis heureuse... J'ai peur de vivre un rêve et de me réveiller...

— Réveille-toi, Madame : tu es dans la réalité ! Moi aussi, je suis bien avec toi.

Je ne sais pas combien de temps nous restâmes ainsi dans cette position, les yeux fermés, savourant ces instants...

Je commençais à m'assoupir lorsque je perçus un glissement sur mon corps. J'ouvris les yeux et vis Ingrid se laisser glisser vers mon entrejambe, se saisir délicatement de mon sexe avec ses lèvres pour le faire disparaître complètement dans sa bouche. *« Elle ne veut tout de même pas remettre ça ! »* pensai-je, quelque peu effrayé... surtout que ma verge semblait se réveiller ! Sa langue montait et descendait le long de ma hampe, faisait le tour du sillon en dessous du gland, insistant sur le V du frein ; Eva aspirait pour faire sortir tout ce qui pouvait encore subsister dans l'urètre.

— Tu veux encore, mon ange ? Tu n'es pas fatiguée ?

— Han ! Han ! Je voulais juste te nettoyer car je ne veux rien perdre de toi. J'aime ton goût et ta saveur ; je ne suis pas près de m'en lasser. Mais j'ai senti que ta bigounette avait apprécié le service de nettoyage, non ?

— Ouais ! Elle aussi a besoin de repos pour ce soir.

— Bonne nuit, mon amour ; repose-toi et viens contre moi. On va dormir à présent.

Ingrid s'était retournée sur son côté gauche après m'avoir plaqué un smack mouillé sur la bouche, collant ses fesses contre mon sexe

et remontant ses jambes à son ventre, en chien de fusil. J'avais passé mon bras droit par-dessus sa poitrine et ma main avait trouvé sa place sur son sein droit.

Mon sexe, sentant la chaleur de ses fesses ainsi que la proximité de sa chatte, se redressa dans un semblant de garde-à-vous ; ma compagne ne pouvait pas ne pas le sentir.

— Bon, tu vas me la rentrer dans le vagin et on ne bouge plus. Elle sera au chaud, et nous on va faire dodo.

Joignant le geste à la parole, sa main s'empara de ma verge et la plaça sur sa vulve, juste à l'entrée de son vagin. Un léger mouvement des fesses dans ma direction et mon sexe était rentré. Inconsciemment, mon pubis devint indépendant et débuta un mouvement de va-et-vient.

— *Nein, Schatz... schluss. Jetzt Schlafen !* (Non, trésor... terminé. Maintenant dormir !)

Plus facile à dire qu'à faire, car elle aussi, sans qu'elle ne s'en rende compte, faisait des petits mouvements pas désagréables du tout ! Que répondre à ça ? On aurait bien dit que si à bord c'était moi le boss, ici c'était elle la chef de cabine qui se chargeait du bien-être.

Rapidement je sombrai dans les bras de Morphée, la tenant étroitement serrée contre moi, mon sexe au chaud dans ce nid si accueillant.

⋆

Au petit matin à 9 heures, je sortais des limbes de la nuit. Au premier abord en ouvrant les yeux, je me demandai où j'étais ; il me fallut quelques secondes pour réaliser que j'étais chez Ingrid, pour me rappeler nos péripéties de la veille.

Ainsi, elle était amoureuse de moi : elle avait bien caché son jeu, la cachottière ! Par contre, elle s'était bien rattrapée du temps d'attente. Un vrai volcan dans un tas de duvet... De plus, nous faisions équipe au travail – ce qui n'était pas pour me déplaire – mais

il y avait Eva... que j'allais rejoindre cet après-midi-là. Comment allais-je pouvoir gérer ça, avec ces deux femmes qui me plaisaient autant l'une que l'autre ?

Ingrid avait un gros avantage : elle travaillait avec moi, dans la même équipe, On faisait partie de la même crew. On pourrait passer nos escales ensemble. Par contre, il nous faudrait être hyper prudents... Comment allais-je gérer cette histoire dans l'immédiat ? Inconsciemment, je ne m'en rendis pas compte immédiatement mais je venais de faire un choix, de résoudre le problème... J'improviserais avec Eva ce soir : je ne suis jamais à court d'idées !

La porte de la chambre venait de s'ouvrir, laissant le passage à Ingrid drapée dans un kimono rose et blanc avec un ramage de cerisiers en fleurs. Elle s'approcha du lit, se mit à genoux sur la moquette d'épaisse laine grise et m'enlaça tendrement pour me souhaiter le bonjour avec un tendre baiser.

— *Gut Morgen, mein Schatz ! Gut geschlafen ?* (Bonjour, mon trésor ! Bien dormi ?)

— Oh oui ! Avec toi, je me suis cru au paradis en ouvrant les yeux.

— Alors moi, je me suis sentie hyper heureuse avec l'homme qui m'a rendue totalement dingue de lui, hier au soir et cette nuit.

J'en ai profité pour passer une main dans l'échancrure du kimono et saisir un sein. Ingrid avait également de la suite dans les idées car elle venait de passer sa main sous la couette et s'était saisie de l'objet de ses désirs... objet qui, avec le traitement qu'elle commençait à lui faire subir, n'allait pas tarder à se manifester dans toute sa splendeur.

— Wouahou !... En forme, on dirait.

— Tu t'étonnes ? Avec tes doigts de fée...

— Il serait peut-être plus judicieux qu'on aille prendre notre douche, et ensuite on prendrait le petit déjeuner, ne crois-tu pas ?

— À moins que tu veuilles prendre ton petit déjeuner à la source tout de suite...

— Sous la douche, si tu es sage !

Nous sommes passés dans la salle de bain. D'un mouvement d'épaules gracieux, Ingrid s'était débarrassée de son kimono qui gisait sur le sol, faisant une tache claire sur le carrelage sombre. Moi, je ne m'étais pas encombré de mon peignoir de bain ; j'étais resté tel que j'étais dans le lit : nu, comme Adam dans les jardins du paradis (ne cherchez pas un jeu de mot inexistant) et j'avais traversé la chambre puis la salle de bain pour me retrouver avec ma compagne dans la douche à l'italienne. Elle se blottit contre moi, de dos, plaquant ses fesses contre mon bas-ventre ; il n'en fallut pas plus pour que ma verge, nantie d'une force indépendante, se dresse pour se caler directement dans la raie de ma compagne et en diriger le gland contre son anus.

Elle passa une main derrière elle pour se saisir de mon sexe, l'abaisser un peu afin de le placer plus bas, à la naissance de sa chatte. Prenant appui sur la barre de maintien scellée dans le mur, elle se recula un peu, écarta ses cuisses, cambra son fessier en arrière et creusa son dos, prenant position afin de me faciliter l'introduction dans ce havre de bonheur. Tout était chaud, mouillé lubrifié, ardent... Aussitôt ressentit-elle mon gland au seuil de son vagin qu'elle fit un mouvement de son arrière-train. Je me sentis aspiré en elle jusqu'à la garde.

Elle prit la direction des opérations. C'est elle qui se faisait l'amour en se servant de moi. Elle reculait et avançait son bassin en contractant ses muscles vaginaux. Parfois elle entamait une danse polynésienne, prodiguant à mon sexe une sensation paradisiaque. Quant à moi, de mes deux mains j'avais saisi ses seins et je jouais avec ses tétons en les faisant durcir entre pouces et index.

Ce traitement m'annonça qu'un orgasme se préparait au creux de mes reins. Mon gland augmenta de volume, durcit, et ma respiration trahit ma prochaine éjaculation. Ingrid ressentit cela car elle se dégagea de mon sexe et se mit à genoux devant lui pour le prendre en bouche. Sa langue me massait intensivement la couronne ; sa

bouche me suçait, m'aspirait comme un appel... que j'entendis, car dans un spasme violent j'envoyai mon premier jet de sperme. Malgré qu'elle s'y soit attendue et préparée, elle fut surprise par sa venue, par sa force. Elle eut comme un haut-le-cœur mais déglutit tout, ses yeux vissés dans les miens pour observer les effets de mon orgasme.

Rapidement, un deuxième jet se brisa au fond de sa gorge, pas aussi fort, mais avec une sensation d'abondance. Deux autres jets suivirent les premiers, moins puissants mais si profonds que j'en eu les genoux qui tremblaient. Ingrid continuait à me sucer. La pointe de sa langue essayait de s'introduire dans l'orifice du méat ; elle faisait le vide en creusant ses joues pour mieux m'aspirer, mieux me vider. Sentant ma verge perdre de sa vigueur, elle la sortit de sa bouche, déposa un baiser sur le gland et me dit en riant :

— Bien ! Et la voilà toute propre et vidée pour affronter la journée. Monsieur a aimé ?

— J'ai adoré ; tu as dû t'en apercevoir ! On dirait bien que Madame a su aller chercher sa vitamine matinale, ses protéines...

— Oui ! J'ai eu un orgasme silencieux juste avant que je te termine ; je voulais te boire avant que tu t'en ailles. Tu sais que j'aime ton goût, ta saveur, et la façon dont tu me fais l'amour. J'ai l'impression qu'avec toi jamais je ne serai rassasiée, que j'aurai toujours envie.

— Tu sais, moi aussi j'aime te serrer dans mes bras, te sentir contre moi, me sentir en toi... Ressentir toutes tes réactions, toutes tes attentes, tous tes désirs, et je suis heureux en voyant sur ton visage se dessiner ton plaisir.

Mon sexe était devenu l'ombre de lui-même. Je voulus asseoir Ingrid sur le fauteuil de douche et m'agenouiller devant elle afin de lui prodiguer du plaisir avec ma bouche, mais elle en avait décidé autrement. Elle me prit la tête dans ses deux mains, plongea son regard dans le mien, et avant de poser ses lèvres sur les miennes elle me dit :

— La suite à ton retour, *Liebling*. On se rince, on prend le petit déj', et toi tu files vite. N'oublie pas de m'appeler aussitôt que tu seras arrivé.

— C'est promis, mon cœur.

— Au fait...

— Oui ?

— *Ich Liebe dich, Adam !*

Waouh !... Celle-là, je ne m'y attendais pas !

VI

Le vol Air France pour Brest était à moitié vide ; les optimistes me rétorqueront « à moitié plein ».

Lorsque je suis arrivé avant midi dans la salle des opérations, je me suis dirigé vers les bureaux du chef d'escale de la compagnie Air France, un jeune rampant vêtu du gilet rouge fluo et portant son badge identitaire en sautoir autour du cou. Je m'adressai à lui directement en français :

— Bonjour, Monsieur ; je suis le commandant de bord Adam Paradis *[quel pseudo auriez-vous voulu que je prenne ?]* de la Lufthansa. J'ai rendez vous avec le commandant David Egoliat *[et vlan ! vous ne vous y attendiez pas à celle-là, non ?]*.

— Oui. Bonjour, Commandant, je suis au courant... C'est tout ce que vous avez en bagage ? me demanda-t-il en apercevant ma « charrette » que je traînais à ma suite.

— Oui : ça suffira pour le peu de temps que je vais rester en vacances.

— Très bien. La chef de cabine vous la casera quelque part à l'office. En attendant, enfilez ce gilet rouge et le badge de VIP. Je vais vous accompagner à bord.

Je m'exécutai. Ressemblant à toutes les personnes qui déambulaient dans le secteur, j'accompagnai le chef d'escale à travers le labyrinthe de la partie du terminal cachée au public lambda. Le service de contrôle sécurité se passa rapidement ; la charrette ressortit sans encombre du tunnel à rayons X. J'étais passé sans

problème sous le portique après avoir laissé téléphone portable, portefeuille, ceinture et clés dans la clayette.

La Gretchen préposée à la sécurité – une belle Teutonne aux cheveux blonds coiffés en tresses nouées en couronne autour de la tête – me passa le scan manuel sur tout le corps, paraissant insister tout particulièrement en dessous de la ceinture. Elle me libéra enfin avec un sourire coquin et un *« Danke Schön und Guten Reise ! »* (Merci, et bon voyage).

On se retrouva dans l'ascenseur menant à l'étage supérieur, où se trouvait un immense hall « DEPARTURE ». Une soixantaine de personnes se trouvaient là, agglutinée autour du guichet où trônait un groupe de deux *Bundesgrenzschutz Polizei* au béret vert – équivalents allemands de notre Police de l'Air et des Frontières (PAF) – qui vérifiaient passeports et ausweis. Plus loin, au fond, sur l'autre façade vitrée du hall donnant sur les pistes et tarmacs, des hôtesses au sol canalisaient les passagers devant les portes d'embarquement pour différentes destinations.

Devant la porte Z25, deux hôtesses d'Air France se préparaient à contrôler les *boardings cards* des passagers avant de les autoriser à franchir le sas qui les mènerait dans le tunnel de la passerelle télescopique jusqu'à la porte avant gauche de l'appareil.

Je suivais le chef d'escale. À notre vue, l'une des hôtesses ouvrit la porte du tunnel et nous gratifia d'un sourire à faire fondre tous les icebergs de l'Arctique et l'Antarctique réunis. Je l'aurais bien accepté dans mon *crew*, celle-là ! Mais je ne sais pas si Ingrid ou Erika (qui, comme vous l'aurez compris, étaient une seule et unique personne) l'aurait acceptée de gaîté de cœur, vu la nature de nos relations !

Deux minutes plus tard, nous débouchions à bord de l'Airbus A319. La chef de cabine, une jeune femme d'une quarantaine d'années aux cheveux bruns coiffés en chignon, nous accueillit avec un sourire commercial. Elle devait bien connaître le chef d'escale puisqu'elle lui claqua deux bises sur les joues.

— Voilà ton VIP annoncé, Chantal, le commandant Paradis de la Lufthansa qui nous fait l'honneur de nous confier ses ailes.

— Au nom d'Air France et du *crew* du vol « quarante douze cinquante seize », nous vous souhaitons la bienvenue à bord du Château de Chenonceau, Commandant.

— Merci, c'est gentil.

— Allons voir votre ami, me dit le chef d'escale en me précédant dans le cockpit.

Devant nous était assis en place gauche mon copain David, en chemise blanche, cravate noire et ses quatre galons dorés de commandant de bord sur les épaules. À sa droite, sa copilote, une petite brune portant fièrement sur ses épaules les trois galons de sa fonction.

— Bonjour, Adam ! me lança mon collègue en me tendant sa main droite. Quoi de neuf chez toi ? Vraiment plaisir de t'avoir à bord. Toujours sur B734 ?

Dans le jargon des pilotes de ligne, « B » signifie Boeing tandis que « 7-3 » est le type d'aéronef (en l'occurrence le 737), et le « 4 », la catégorie. En compressé, au lieu de dire « Boeing 737-400 » (ce qui est l'appellation correcte), on dit « Bravo sept trois quatre ».

— Merci de me prendre à bord, David ; c'est sympa de ta part !

— Tu parles... C'est normal. Je termine la check-list pré-démarrage ; en attendant, tu peux prendre place sur tribord à la première rangée. Chantal va s'occuper de toi, et je viendrai te rejoindre dès que j'aurai laissé le piège à mon second.

Je fis comme me l'avait demandé mon collègue.

J'avais pris place dans le fauteuil tout contre le hublot droit dans la première rangée après avoir ôté mon gilet rouge fluo et j'ai bouclé ma ceinture de sécurité. Je me préparais à passer une heure et demie de vol comme n'importe lequel des passagers de classe « affaires ». Par le hublot, j'apercevais les tracteurs remorquant les chariots à bagages se mouvant dans un ballet surréaliste.

Sur le sol, des taches noires d'huile et de pétrole trahissaient l'état de certains appareils.

— Je vous ai apporté un repose-nuque, Commandant, afin que vous ayez un voyage plus confortable.

Cette voix appartenait à Chantal, la « boss » à bord après le « pacha », « cousue » dans un uniforme d'Air France.

— Merci ; c'est très aimable à vous.

Elle me plaça la minerve pneumatique autour du cou et me dit :

— C'est normal ; entre collègues, on essaie de se rendre des petits services... Je reviendrai vous voir une fois que la procédure de décollage sera terminée pour vous proposer une coupe de champagne.

— Je vous remercie, Mademoiselle...

— Chantal, Commandant.

— Enchanté, Chantal ! Je voulais vous dire que pour le champagne, ce sera inutile : je ne bois jamais d'alcool.

— D'accord. Alors ce sera peut-être un café ou un thé ?

— Volontiers, merci.

La beauté d'Air France avait disparu vers l'arrière comme elle était arrivée.

La phase de pré-démarrage du moteur droit se fit entendre durant quelques secondes ; un sifflement d'aspirateur géant prit rapidement de l'ampleur, puis la tuyère vomit un nuage de fumée noire. De ma place, il me semblait sentir l'odeur caractéristique de pétrole brûlé, mais ce n'était que de l'autosuggestion, qu'une illusion car si cela avait été réel, on aurait eu du souci à se faire quant à l'étanchéité de l'appareil ! Or, l'Airbus A319 est un appareil beaucoup plus récent que le Boeing que je pilotais, et sa réputation n'était plus à faire.

Le sifflement du réacteur droit perdit de son intensité. Le copilote avait du descendre la manette des gaz du côté droit à sa position minimum, jusqu'à la butée de sécurité l'empêchant de

passer en position « reverse ». Ce fut le tour du réacteur gauche d'être lancé. La moitié du personnel de cabine – soit une cadre commerciale navigante (CCN) et deux PNC – avaient pris place devant moi, sur ma gauche, et avaient bouclé leurs ceintures. Chantal décrocha le téléphone au-dessus de sa tête, dit quelques mots et le raccrocha.

Un bruit d'hydraulique se fit entendre dans toute la cabine. Je vis sous le bord de fuite de l'aile droite les volets de courbure descendre à quarante-cinq degrés. Sous l'aile gauche, que je ne voyais pas de ma place, je devinai que ces volets hypersustentateurs – plus connus sous le mot anglais de *flaps* – avaient eux aussi été abaissés. Au-dessus de l'aile je vis les spoilers (aérofreins) s'élever puis s'abaisser : le pilote était en train de faire les dernières vérifications avant de demander le « repoussage » à Hambourg Ground. Quelques secondes plus tard, une légère secousse ébranla tout l'avion, qui se mit à reculer : un tracteur l'avait accouplé à sa perche et le poussait jusqu'à la position d'où il pourrait se mouvoir seul.

Ce n'est pas souvent que je pouvais assister à ce que les passagers voient et ressentent dans ces moments-là, m'imaginer toutes leurs questions, toutes les inquiétudes qui doivent défiler dans leur tête. Par le hublot, je voyais les « culs » des autres aéronefs encore reliés au bâtiment de l'aérogare par leurs cordons ombilicaux. Bientôt ils seraient comme nous, désolidarisés de la passerelle télescopique et pris en charge par le tracteur qui les repousserait en dehors de l'aire de chargement.

L'avion venait de s'arrêter. De mon oreille habituée aux divers régimes des réacteurs, je perçus une légère montée des sifflements. L'Airbus A319 d'Air France s'ébranla et commença à avancer lentement, puis il prit une voie qui allait le conduire en bout de piste. Je me surpris à constater que, de mes pieds, j'appuyais sur un palonnier imaginaire, enfonçant la pédale pour actionner le frein différentiel qui permettait à l'appareil de tourner dans la bonne

direction. C'est curieux comme une profession peut conditionner une personne !

À présent, les balises latérales de bords de piste défilaient plus rapidement ; nous étions sur le segment droit qui allait nous conduire en entrée de la piste L5. Au bout de deux ou trois minutes à une vitesse constante de 10 à 12 km/h l'avion ralentit pour prendre un virage sur la droite puis s'arrêta totalement pendant une demi-minute avant de se remettre en mouvement vers la droite. Puis, sans marquer de temps d'arrêt, les réacteurs montèrent crescendo à un régime de plus en plus élevé ; l'avion se mit à rouler de plus en plus vite.

Sur ma droite, les infrastructures de l'aéroport de Hambourg défilaient de plus en plus vite tandis que les balises de la piste passaient comme des flèches. À chaque instant je m'attendais à ce que le fuselage prenne un angle de montée de 30° et quitte la piste. Le staccato des roues sur les jointures des plaques de béton de la piste cessa brusquement et je vis le sol s'enfoncer sous moi et descendre de plus en plus vite. Je sentis mon dos se plaquer au dossier de mon fauteuil. Le train d'atterrissage fut rentré dans ses soutes avec un bruit sourd et sec puis, quelques secondes plus tard, ce furent les *flaps* qui remontèrent à leur place dans l'alignement du profil de l'aile avec un bruit de chuintement hydraulique.

Je vis soudain le bout de l'aile monter dans le ciel et sentis mon corps se déporter sur la gauche malgré ma ceinture, puis au bout de plus ou moins une minute l'aile reprit sa position première, parallèle à la ligne d'horizon : le collègue venait de changer de cap, prenant la direction de la balise de Bremen. Je connaissais la route, donc tout était normal...

Sur le plafonnier, l'annonce concernant les ceintures étaient toujours affichée. L'avion était toujours en phase d'ascension mais avait réduit son angle de cabré ; j'estimai qu'il devait grimper à 1 200 - 1 300 pieds/minute (environ 7 mètres/seconde) au variomètre. Malgré tout, le personnel se déharnacha et alla vaquer à

ses « occupations. » Chantal prit le téléphone accroché au-dessus d'un écran d'ordinateur, et aussitôt sa voix mélodieuse made in Air France se fit entendre, tout d'abord en français :

« Mesdames et Messieurs, le commandant Egoliat ainsi que tout son équipage est heureux de vous accueillir à bord de l'Airbus A319 Château de Chenonceau en direction de Brest. Nous allons monter à l'altitude de 27 000 pieds et notre vitesse de croisière sera de 825 km/h. Le plafond est dégagé et le vent nous sera favorable. Le vol durera une heure et demie. Aujourd'hui, nous avons la chance exceptionnelle d'avoir à notre bord le commandant Paradis de la compagnie Lufthansa, qui nous accompagne en privé jusqu'à Guipavas. Donc nous voilà rassurés : nous avons trois pilotes à bord. Nous faisons appel à toute votre attention. Des conseils de sécurités vont vous être... etc., etc. »

Puis elle poursuivit en anglais :

« Ladies and Gentlemen, the Captain Egoliat and all his crew are pleased to welcome you aboard the Airbus A319 Château de Chenonceau towards Brest. We will climb to the altitude of 27 000 feet and our cruising speed will be 510 miles per hour. The ceiling is clear and the wind will be favorable. The flight will last one hour and a half. Fortunately today, exceptionally we have on board the Flight Captain Paradis from german flight company Lufthansa... »

Je me souviens d'avoir vu le début de l'exercice des hôtesses que, dans notre jargon, nous surnommons « les sémaphores » car pendant que l'enregistrement énumère les consignes de sécurité, il incombe à la plus jeune des hôtesses de gesticuler avec ses bras comme un sémaphore afin de montrer aux passagers comment s'équiper et utiliser les appareils individuels de sécurité : ceintures, brassières, masques...

Je ne sais plus si j'ai rêvé ou si cela s'est réellement passé ; ce qui est certain, c'est que j'ai été réveillé par une douce main sur

ma joue, une main toute fraîche qui sentait le jasmin. J'ouvris les yeux pour voir le visage de Chantal qui me souriait.

— Vous avez dormi durant tout le vol, Commandant. Au moins, vous avez pu récupérer de votre fatigue. Vous dormiez si bien que je n'ai pas osé vous réveiller pour le café ; mais là, il va falloir réajuster votre ceinture et relever le dossier de votre siège : nous sommes en finale sur Brest.

— Ah bon, déjà ? Je vous remercie, Chantal. C'était sympa de votre part.

— David est venu vous voir et nous a dit de vous laisser vous reposer, alors on vous a laissé en paix. Vous le verrez tout à l'heure, au sol.

Un coup d'œil dans le cockpit me permit de voir que nous avions effectivement perdu de l'altitude. La campagne bretonne défilait sous nos ailes. Les flaps étaient descendus de deux crans. L'avion tanguait d'une aile à l'autre, corrigeant sa direction grâce au pilote automatique qui reçoit des données de la balise ILS (Instrument Landing System) et qui l'aligne sur l'axe de la piste.

Le bruit de succion du train d'atterrissage sortant se fit entendre, jusqu'au claquement final du verrouillage. La terre montait de plus en plus vite. Un léger choc, puis un deuxième... Les réacteurs se mirent à hurler comme toute une porcherie ; l'appareil ralentissait. Je me sentais décoller de mon dossier de siège.

Nous venions de toucher le sol breton. David venait de nous faire un *kiss landing* qui, à mon grand étonnement, ne provoqua aucune réaction parmi les passagers. Il est vrai que « le Français » réagit différemment de « l'Allemand » : pour lui, tout est normal. Il est vrai qu'un pilote de ligne est encore quelque part considéré comme un demi-dieu, comme il est vrai aussi que poser une masse de 40 tonnes à plus de 200 km/h est à la portée du premier venu ! Enfin, ainsi est fait le monde...

L'appareil avait emprunté la voie de dégagement et vint s'arrêter sur le grand parking de l'aviation générale. Alors que le signal

« fasten seat belts » était encore allumé et que l'hôtesse venait de dire aux passagers de rester assis jusqu'à l'arrêt complet de l'appareil, ils étaient déjà tous debout, ouvrant les caissons à bagages à main au-dessus de leur tête, encombrant le couloir central, interdisant tout passage, tout mouvement en cas d'urgence. Cette façon de faire eut le don de m'énerver, moi qui suis si pointilleux sur la sécurité à bord. Il allait falloir que je demande à « mes filles » si ceci était le fait de tous les passagers, ou seulement des Français.

Je restai à ma place, gentiment. J'avais le temps.

La porte avant gauche avait été déverrouillée et ouverte. Chantal se tenait dans l'encadrement, guidant de la voix dans son talkie-walkie le technicien qui accolait l'escalier à l'avion. Déjà, derrière elle, les « pressés » s'agglutinaient comme si sortir le premier de l'avion était une question de vie ou de mort. Pour un peu, ils l'auraient éjectée de l'appareil !

Enfin, lorsque la chef de cabine s'effaça, elle faillit être déséquilibrée par deux mégères qui s'engouffraient vers la sortie sans même un regard vers la femme qui avait été à leur disposition durant tout le vol, qui les remerciait d'avoir choisi Air France... Encore des déchets issus de la bassesse qui s'imaginaient que le fait d'avoir payé pour un transport les exemptait de la politesse la plus élémentaire.

À ce moment-là, je me surpris d'avoir honte pour elles, moi qui étais si fier d'être Français.

L'avion se vidait à vitesse « grand V ». J'étais resté à ma place. Je vis la copilote sortir du poste de pilotage pour passer à l'arrière de l'appareil. Elle s'arrêta à ma hauteur et me dit, en me montrant de la main le lieu d'où elle sortait :

— Vous pouvez entrer si vous le voulez, Commandant.

Je trouvai David en train de pianoter sur l'ordinateur portable qui commande toute l'électronique à bord. Il me vit arriver.

— Alors, bien reposé ?

— J'ai dormi comme une souche...

— C'est ce que j'ai vu ! Le principal est que tu t'es reposé. Que nous vaut ta visite à Brest... ou plutôt à Quimper ?

— Je suis invité chez des amis pour passer quelques jours. Le temps de sauter dans le « Moulinex » de Proteus et j'y serai.

— Shit ! Là, par contre, j'ai une mauvaise nouvelle pour toi, mon ami.

— Ah bon ? Laquelle ?

— On vient de me communiquer que le vol Proteus pour Quimper est annulé, faute de passagers. Tu serais le seul... et ils ne veulent pas affréter un Beach 1900D et deux pilotes pour une seule personne, tout commandant de la Lufthansa qu'il soit.

— Là, c'est vraiment la tuile car on vient me chercher à Pluguffan. Je vais aller voir à l'aviation d'affaires s'il n'y a personne qui descende...

— Attends, je vais voir. Ne bouge pas.

David composa un numéro sur son portable personnel, puis je l'entendis annoncer :

— Bonjour, Colette ! C'est moi... Oui, je suis encore sur le parking à bord. Dis-moi, tu n'aurais pas quelqu'un qui descende sur Quimper par hasard ? C'est pour un copain, un quatre galons de la Lufthansa qui doit y descendre à tout prix, et Proteus a annulé... Eh oui ! En plus, il est attendu à Pluguffan.

Il resta silencieux un instant puis il répondit :

— Oui, ce serait éventuellement une solution ; attends, je lui pose la question. Dis-moi, Adam...Tu as ton agrément sur Cessna Citation 550 ?

— Oui. Et même sur Falcon 900. Pourquoi ?

— Il y a un Cessna à convoyer pour LFRQ. Tu veux t'en charger ? En même temps, ton problème de transport serait résolu.

— Seul ? Ou il y a un co ?

— Seul.

— Je prends, sans problème. Quand ?

— Tout de suite ! Bien entendu, tu as ton carnet de vol sur toi ; moi je te connais, mais pour la société d'aviation d'affaires, tu es un parfait inconnu.

Après avoir transmis mon accord et annoncé notre arrivée, David avait attrapé son veston et sa casquette. Il se saisit de sa « charrette », et après avoir donné les dernières instructions au « cambouis » de service qui venait faire une rapide inspection, il me dit :

— Viens, je t'accompagne.

Nous étions descendus de l'avion après que j'aie remercié les filles du bord avec quatre bises sur les deux joues. Nous nous dirigions en suivant une flèche indiquant la zone de l'aviation d'affaires où avaient élu domicile une compagnie d'avions-taxis et une autre qui louait ses service d'hélicoptères.

Il s'agissait de modules Algeco superposés avec une grande antenne surmontant le tout. David passa la porte. En face de nous une jeune femme, trente ans environ, cheveux de feu assise derrière un bureau en train de pianoter sur un ordinateur. À notre vue, elle nous sourit et se leva pour venir nous accueillir. Elle saisit mon collègue par le cou en se haussant sur la pointe des pieds et lui donna un baiser sur la bouche. Ensuite elle posa son regard sur moi et vint me tendre ses deux joues pour un « bisou » mode typique de l'Hexagone.

— Je te présente ma femme, Adam... Enfin, on n'est pas mariés mais cela fait trois ans que nous sommes en couple.

— Enchanté. Vous allez très bien ensemble.

— Chérie, c'est le collègue dont je t'ai parlé au téléphone, Adam Paradis. Il est Français comme toi et moi mais travaille pour les Allemands comme commandant de bord. Il a des milliers d'heures de vol sur Boeing et Embraer. Il faut qu'il soit ce soir à tout prix à Quimper. Il a son agrément sur Cessna Citation 550 XLS. Donc c'est l'homme qu'il vous faut !

— Je n'en doute pas, répondit la jeune femme ; toutefois, ce n'est pas moi qu'il faut convaincre mais le chef d'exploitation. Je lui demande de venir. Il est juste à côté.

Elle se retourna, fit quelques pas, et après avoir frappé à la porte entra pour annoncer :

— Le pilote allemand est là avec David. Je peux le faire entrer ?

— Oui, bien entendu ! Demande-lui de passer.

J'entrai dans le petit bureau tout fonctionnel. Un type d'une cinquantaine d'années siégeait derrière une table de travail. À mon entrée il se leva et me tendit la main.

— Bonjour, Commandant. Colette m'a informé que vous accepteriez de convoyer notre Citation sur Quimper...

— En effet. Vu que Proteus a annulé son vol, il me fallait en trouver un autre pour arriver à Quimper le plus rapidement possible ; surtout que l'on m'attend à l'aéroport.

— Combien avez-vous d'heures de vol sur Citation ?

— 75 heures de formation à Phoenix, et une vingtaine sur simulateur.

— Vous avez, j'en suis persuadé, votre carnet de vol avec vous ?

— Bien entendu !

— Je peux le voir ?

— Laissez-moi le temps d'aller le chercher dans la « charrette ».

— Prenez tout votre temps, Commandant.

Deux minutes plus tard je lui tendais mon livret à reliure cartonnée bleue sur lequel était inscrit « PILOT LOGBOOK » en lettres dorées. Il l'ouvrit, regarda la photo à l'intérieur, tourna quelques pages. Je le vis relever les sourcils, puis rapidement il passa à la dernière page : celle de la veille où était inscrit mon vol de Fuerteventura.

— Venez, suivez-moi. On va aller voir « le bestiau ».

— Je prends mon bagage ?

— Comme vous voulez. De toute manière, il va nous falloir revenir à la base pour les formalités.

Nous sommes sortis, accompagnés de David et Colette. À une centaine de mètres de là, sur le parking de l'aviation d'affaires, le Cessna Citation en question au fuselage tout blanc, à la dérive peinte aux couleurs de la Bretagne, arborant l'inscription « BZH Air Taxi » ; des chromes rutilants entouraient la partie avant des réacteurs.

Le Cessna Citation 550 XLS est un biréacteur d'affaires pouvant transporter jusqu'à 12 passagers : des VIPs ne regardant pas au prix du vol, des gens pressés, des hommes ou des femmes d'affaires ou des politiciens qui considèrent leur statut comme supérieur à celui du commun des mortels qui, eux, utilisent les avions des compagnies aériennes lambda.

Le chef de BZH Air Taxi sortit une clé de sa poche et ouvrit la porte avant gauche. Un petit escalier se déplia afin de nous faciliter l'accès. Je fus frappé par le luxe de la cabine passagers : profonds fauteuils en cuir d'Alcantara, parois et tablettes en ronce de noyer... Le super luxe pour ceux qui ont les moyens !

En face de l'entrée, une sorte de petit office réservé à l'accompagnatrice, où tout était fonctionnel en même temps que luxueux. Le frigo où étaient rangées les bouteilles de champagne millésimé, les mignonettes de whisky et autres alcools, les sodas et divers rafraîchissements. Il y avait même un four à micro-ondes destiné à réchauffer les repas préparés et livrés par une société de catering spécialisée dans les mets gastronomiques pour VIPs.

Le poste de pilotage était exactement celui que j'avais connu lors de ma formation à El Paso, aux USA : exiguë par rapport à celui d'un Boeing, mais tout digital. Je ne me faisais pas de soucis ; j'aurais juste à calculer ma vitesse de descente, vu que je serais seul à bord et que je n'emporterais pas beaucoup de carburant pour ce vol, compte tenu de la distance de Brest à Quimper.

Le responsable de la société d'avions-taxis se rendit vite compte, à mes réponses à ses questions techniques et à mon attitude à bord de l'appareil, que je n'étais pas un apprenti. Il prit la décision de me confier l'appareil pour le convoyer sur Quimper. Je signai

l'ordre de mission, enregistrai les instructions, et après avoir eu la surprise de me voir remettre un chèque de deux mille Francs [2] « pour la peine », je pris la route.

Avant de monter dans l'appareil, je fis un tour d'inspection. Je regardai par terre sous les ailes afin de voir s'il n'y avait pas de taches d'huile ou de liquide hydraulique suspectes, puis j'essayai de bouger avec la main toutes les parties mobiles : flaps, aérofreins, spoilers, dérive, volets compensateurs afin de voir s'il n'y avait pas de jeu. Je plongeai mon regard dans les tuyères afin de voir si toutes les ailettes étaient en bon état, car il n'est pas rare qu'au décollage ou à l'atterrissage quelque oiseau se fasse happer par l'aspiration des turbines ; lorsque l'on s'en sort bien, les ailettes, par contre, sont là pour trahir les impacts. Et elles n'aiment pas ça ; mais alors, pas du tout ! Et moi non plus.

Une fois la visite prévol terminée, je pénétrai dans l'appareil, fermai et verrouillai la porte et posai ma « charrette » dans la kitchenette servant d'office où je l'amarrai afin qu'elle ne se balade pas dans tout l'avion à chaque changement d'altitude ou de cap.

2. Soit un peu plus de 300 €.

Je pris place dans le poste de pilotage, appuyai sur le contacteur général, branchai les contacts électriques des générateurs et de l'APU, puis la radio que je syntonisai sur la fréquence de Brest Ground. Lorsque j'introduisis dans le lecteur de la console du pilote automatique la carte numérique où était enregistré mon plan de vol, je vis tous les indicateurs lumineux clignoter : le système était en train de se nourrir avec les infos contenues sur le support numérique. J'annonçais mon vol à la radio, mon numéro de plan de vol, et demandai mon autorisation de vol IFR pour Quimper. Plan de vol approuvé, directives d'altitude et code transpondeur indiqués, je demandai l'autorisation de roulage. Je reçus l'itinéraire des pistes secondaires qui devaient me mener à la piste de décollage ; l'autorisation de démarrage ainsi que de roulage me furent accordées.

Je lançai le moteur gauche. Un bruit d'aspirateur géant se fit entendre. Je réglai la manette des gaz gauche sur 2 % de N1 et lançai le réacteur droit ; même processus. Une dernière vérification de mes feux de navigation par les vitres de gauche et de droite : les lumières verte et rouge des demi-ailes étaient allumées. Je voyais se refléter sur le béton du tarmac les éclats orange du gyrophare placé sous le fuselage. Sur la planche de bord, les témoins verts des phares d'atterrissage, de taxi et de dérive étaient tous allumés.

Tout était en ordre ; je pouvais y aller. Je desserrai le frein de parking. Les deux pieds bien ancrés sur les pédales du palonnier, je poussai à 10 % de N1 les deux leviers des gaz ; le régime de l'aspirateur augmenta et l'avion commença à avancer. Je me laissai guider par la ligne verte qui se dessinait sur l'écran du GPS pour me retrouver sur les voies de roulage et de dégagement qui menaient en seuil de piste. Je roulais à 3 nœuds (5,5 km/h), ce qui est le maximum autorisé au sol, mais cet avion – ce jet – était une véritable formule 1, une vraie jeunette, une pucelle qu'il ne fallait pas trop chatouiller si on ne voulait pas se déguster une baffe dans le nez. J'avais du mal à me régler sur la vitesse que je voulais : ou

mon régime descendait trop et je me traînais à deux nœuds, ou je poussais trop fort, et « la Miss » venait flirter avec les 4 nœuds.

Enfin la double ligne jaune indiquant l'arrêt obligatoire en bord de piste arriva. Je freinai, enclenchai le frein de parking et appuyai sur le bouton rouge « Call » sur le dessus droit de la « bête à cornes ».

— Brest Tower, bonjour. Citation Fox... 4 avec autorisation Charlie en partance IFR pour Quimper en bordure de piste zéro-sept demande autorisation pour take-off immédiat, de Fox... 4.

— Fox... 4 de Brest Tower. Bonjour, Monsieur. Autorisation de décollage immédiat sur zéro-sept en direction de Quimper selon Papa Victor déposé : accordée. Vent de Nord-Ouest à 12 nœuds, baromètre... mm. De Brest Tower.

Je collationnai les instructions, réglai mon altimètre et mon cap, sortis deux crans de volets, me calai bien à fond dans mon fauteuil, desserrai le frein de parking et poussai les gaz à mi-course. Tel un cheval de course, l'avion me donna l'impression de vouloir se cabrer pour s'élancer sur la piste. Je me sentais plaqué à mon fauteuil. Les chiffres défilaient à une vitesse phénoménale sur l'écran du badin numérique. 120... 140. Je tirai la bête à cornes vers mon ventre : l'avion pointa son nez vers le ciel. Je corrigeai son angle d'ascension à 30°.

Je grimpais à 1 300 pieds/minute (7 mètres/seconde) et le badin m'indiquait 320 nœuds (600 km/h). Je remontai le train d'atterrissage ainsi que les volets et enclenchai la touche du pilote automatique que j'avais programmé en lui donnant à bouffer le contenu de la carte électronique que m'avait remis le chef d'escale de la compagnie. La vitesse se stabilisa à 250 nœuds (460 km/h) et l'avion se mit en palier à 5 000 pieds (1 700 mètres). De lui-même il avait pris le cap programmé : je n'avais plus rien à faire, si ce n'est vérifier si tous les indicateurs des appareils du bord étaient dans le vert.

Dans vingt minutes au plus, je serais en approche de Quimper ; d'ailleurs, la tour de Brest venait de me donner l'ordre de me connecter sur la fréquence de Quimper. Je l'avais fait et m'étais signalé à la tour de mon aéroport d'arrivée. Le contrôleur aérien avait confirmé mon « éclat » sur son radar et m'avait autorisé à atterrir sur la deux-cinq aussitôt que je serais pris en charge par le spot ILS.

Sur mon écran, à gauche de mon indicateur de cap, l'indicateur de la balise ILS Quimper était en train de clignoter en position haute. Mon vecteur « x » était à droite de l'écran, et celui du « y » en bas. Le pilote automatique d'approche allait gérer tout cela. Je pressai sur le bouton « AP », réglai ma vitesse à 150 nœuds (280 km/h) pour l'approche et donnai un cran de volets.

J'étais encore trop rapide ; j'actionnai les aérofreins. Aussitôt les chiffres commencèrent à défiler en marche arrière sur le badin. À 150 nœuds je rentrai les spoilers. Le variomètre indiquait 1 800 pieds/minute en descente (−10 m/s), et l'appareil prit de lui-même un cap différent en s'inclinant sur la droite pour se placer dans l'entonnoir de l'axe de la piste. Par le pare-brise j'apercevais au loin la rampe lumineuse défilante qui m'indiquait la piste et les feux orange et rouge du « papi » à gauche de cette dernière qui m'informait si mon angle de descente était correct ou pas. Je donnai deux crans de volets de plus et sortis le train d'atterrissage. Après le chuintement hydraulique habituel, un claquement sec m'indiqua que les trois roues étaient sorties et verrouillées. Au-dessus de la poignée commandant les trains d'atterrissage, les trois lumières vertes s'allumèrent. Tout était « Roger » ! Une voix m'indiqua soudain quelque part dans la cabine « Three hundred meters. » puis « One hundred meters. » J'appuyai sur le bouton « PA » afin de déconnecter le pilote automatique : c'était à nouveau moi le « boss » !

La piste venait à ma rencontre à une vitesse qui me paraissait vertigineuse alors que le badin m'indiquait 150 nœuds ; j'en fus

rassuré. Mais, mon Dieu, qu'est-ce qu'il me paraissait léger, ce « piège » ! Je tirai légèrement à moi la bête à cornes pour entamer mon arrondi jusqu'à ressentir une ou deux secondes plus tard un léger choc sous mon siège. Je sortis à fond les aérofreins et positionnai la manette des gaz sur la position « reverse ». Les deux moteurs martyrisés se mirent à hurler comme des damnés à la porte des Enfers. L'aéronef se mit à ralentir.

J'avais l'œil sur ma vitesse : 120... 100... 80... 60. Je repositionnai la manette des gaz en position « ralenti » et actionnai les freins automatiques. Cent mètres plus loin, le Cessna Citation XLS s'arrêtait en plein milieu de la piste : il ne m'avait pas fallu beaucoup de *runway* pour poser mes fesses !

Je rentrai les flaps et les spoilers puis je sortis de la piste principale par une voie latérale pour aller me garer sur une place qui m'avait été allouée sur l'aire de l'aviation d'affaires. Je coupai les moteurs et suivis la procédure en vigueur sur ce genre d'appareil. Lorsque j'ouvris la porte de l'avion, je vis un homme en combinaison de vol militaire s'approcher de moi.

— On aurait dit que vous avez atterri toute votre vie avec ce taxi, Commandant ! me dit-il en me tendant la main que je serrai. C'est moi qui réceptionne le Citation et qui dois vous remettre cette enveloppe. Pour quitter le tarmac, c'est juste derrière vous par la baie vitrée.

Vêtu de mon gilet rouge fluo et mon badge en sautoir autour du cou, tirant ma « charrette », je me dirigeai vers la porte qui allait me permettre de rejoindre cette silhouette de femme derrière la baie vitrée, et qui ressemblait fortement à Eva.

VII

Eva savait que je ne viendrais pas par une navette ; je l'avais mise au courant avant de décoller.

Le temps lui durait de se blottir dans mes bras.

Nos retrouvailles furent très fusionnelles. Aussitôt que j'eus passé la porte qui séparait le terminal du tarmac, Eva se précipita vers moi pour nouer ses bras autour de mon cou et plaquer ses lèvres sur les miennes pour un baiser langoureux. Heureusement, il n'y avait pas grand monde dans ce secteur normalement interdit au public ; Eva avait pu y accéder grâce à son badge de PN (Personnel Naviguant).

Sa langue me fouillait la bouche avec passion, me câlinait la mienne dans une sarabande endiablée tandis que sa main passée derrière ma nuque me caressait les cheveux. Je sentais ses seins durs s'écraser contre mon torse tandis que son ventre paraissait vouloir se fondre au mien. À ce rythme-là, mon entrejambe n'allait pas rester aussi immobile que durant tout le vol ! Eva me faisait savoir qu'elle avait attendu mon arrivée avec impatience.

Ayant passé son bras sous le mien, elle me guida vers la sortie dans les méandres des couloirs de l'aéroport quimpérois.

Elle était belle. Elle paraissait amoureuse. Pour moi, cela n'arrangeait pas mes affaires car cette femme me plaisait vraiment et il faudra, à l'issue de cette visite, que je prenne une décision importante : elle, ou Ingrid ? Il fallait que je réfléchisse avec ma tête et non pas avec ce que j'ai en dessous de la ceinture ! Mais il

serait encore temps de le faire après ces courtes vacances. Pour le moment, elle était là. Nous étions tous les deux en train de nous embrasser et nos corps nous disaient que nous avions faim... faim l'un de l'autre. J'avais l'impression que notre « revoyure » ne serait pas de tout repos.

Nous étions sortis de l'aérogare. Il bruinait. Normal : nous étions dans le Finistère, en Bretagne. Rapidement on se retrouva devant une Peugeot 607, qu'Eva déverrouilla avec sa télécommande. Plus vite qu'il ne le faut pour le dire, nous fûmes à l'intérieur. Elle prit place derrière le volant, et lorsqu'elle s'assit, elle remonta sa jupe, laissant entrevoir une cuisse dont le bas de soie brilla de mille feux. Était-ce pour le confort de conduite ou pour m'exciter ? Si c'était la deuxième éventualité, elle avait réussi ! Dans mon boxer, je sentis mon sexe donner signe de vie.

Avant d'agrafer sa ceinture de sécurité, elle se tourna vers moi pour m'enlacer amoureusement. Ses lèvres virent se poser sur ma bouche et nos langues se retrouvèrent dans un baiser langoureux et sensuel. Sa main gauche quitta ma nuque pour se poser sur le haut de ma cuisse. Rapidement elle remonta jusqu'à se poser sur mon sexe qui, bien entendu, était en pleine érection.

— Wouhaou !... C'est moi qui te fais déjà cet effet ?

— Non... c'est la voiture ! lui répondis-je en riant.

— Tu crois que tu tiendras jusqu'à la maison, ou préfères-tu que je te décompresse ?

— Pour nous retrouver en garde à vue pour atteinte à la pudeur ? Non merci, Madame... très peu pour moi. Je préfère prendre patience.

— Comme la voiture a une boîte auto, je m'occuperai du second levier de vitesses aussitôt que nous serons sur la voie rapide.

— Tu crois que c'est prudent ?

— J'en ai envie... je crève d'envie de toi depuis que j'ai quitté ton appartement de l'hôtel à Caleta de Fuste, et en plus j'adore te

caresser, chéri. Viens voir ce que je t'ai réservé pour te souhaiter la bienvenue.

Après un tel aveu, que voulez-vous faire ? Quand femme veut quelque chose, il vaut mieux le lui accorder ! Je me tournai vers elle et posai ma main sur son genou, main qu'elle saisit pour la remonter sous sa jupe. Ma main monta sur sa cuisse le long de son bas de soie ; lorsqu'elle arriva à la bordure de la partie élastique qui le tenait tendu, elle écarta les jambes, et ce sont ses grandes lèvres épilées et toutes moites que ma main rencontra. Mon doigt s'inséra entre les petites lèvres dans un bouillon de cyprine. Tout était mouillé, gluant à souhait... Je touchai son clito gonflé comme une petite framboise.

— Si tu continues, mon cœur, je ne réponds plus de rien ! dit-elle en fermant sa main sur mon sexe gonflé à en exploser.

Vu la température extérieure, la buée avait obscurci les vitres de la voiture qui étaient devenues opaques ; j'en déduisis que, de l'extérieur, il était impossible de voir ce qui se passait à l'intérieur de l'habitacle.

Eva s'est tournée vers moi et s'est penchée au niveau de ma ceinture. Elle descendit la fermeture à glissière de mon pantalon, et de sa main passée sous l'élastique de mon boxer elle sortit ma verge et rapidement approcha sa bouche de mon sexe rendu tout dur par cette situation ubuesque. Du bout de sa langue, elle saisit la goutte cristalline qui venait d'apparaître à l'orifice du méat, puis elle engloutit mon gland dans sa bouche. Ses lèvres l'encerclèrent et l'immobilisèrent fermement tandis que sa langue me caressait en prenant soin d'en faire le tour, puis sa bouche descendit pour engloutir ma verge totalement tout en creusant ses joues pour l'aspirer. Ce traitement me faisait littéralement décoller. Je remontai mon bassin pour lui faciliter la tâche. Je me doutais bien qu'à ce rythme je n'allais pas pouvoir tenir très longtemps...

Ma main avait repris la direction de son entrejambe. Elle avait remonté légèrement la jambe gauche pour faciliter ma prospection.

Mon doigt passa le barrage éphémère de l'entrée de son vagin qui, malgré tout, me paraissait bien serré. Eva poussa un léger gémissement de bien-être lorsqu'il pénétra profondément en elle. Je sortis mon index de cette gaine d'amour et l'y fis rentrer, mais cette fois accompagné du majeur et leur donnai un mouvement d'aller et retour comme si c'était ma verge qui était à la place de ces doigts.

Eva mouillait de plus en plus ; je sentais sa respiration s'accélérer, signe qu'elle n'allait pas tarder à jouir. J'accélérai le mouvement de ma main en appuyant du bout des doigts sur le haut du périnée. Sa jambe vint rejoindre l'autre, emprisonnant ma main en elle. Malgré tout, j'avais gardé une certaine liberté de mouvement. Elle gémit tout en me mordant légèrement en dessous du gland, ce qui me procura une sensation difficile à décrire. J'allais jouir dans sa bouche en même temps qu'elle allait déguster l'orgasme que mes doigts étaient en train de lui procurer.

— Attention, chérie... je vais venir ! crus-je bon de l'avertir, quoique sachant qu'elle n'abandonnerait pas ce qu'elle avait en bouche.

Malgré la jouissance qui la submergeait, elle continuait à pomper. Elle pompait tout en gémissant de bonheur et de plaisir. Ne pouvant plus me retenir, je laissai un jet puissant et libérateur sortir de tout mon corps tendu comme une corde d'arbalète. Un autre suivit, puis un troisième. Eva déglutissait et avalait tout. Elle continuait à me pomper tout en aspirant les dernières gouttes du nectar ; elle me vidait littéralement ! Je ne saurais dire combien de temps cela dura, mais vint un moment où elle abandonna ma verge pour se redresser derrière le volant après avoir soigneusement nettoyé de sa langue les dernières molécules de sperme qui subsistaient sur le gland,.

— Monsieur a aimé ? me demanda-t-elle en me tendant sa bouche.

— Tu es folle ! Nous sommes fous... lui répondis-je en l'embrassant langoureusement.

Sa bouche avait encore le goût poivré et salé de mon sperme. Elle voulait le partager avec moi. Lorsque nos lèvres se séparèrent, elle saisit un mouchoir en papier dans le vide-poche de la voiture pour s'essuyer la vulve.

— Je suis en nage ! me dit elle. On a eu notre acompte : je pense que l'on va pouvoir tenir jusqu'à la maison... annonça ma compagne en mettant le contact.

Cela faisait trois quarts d'heure que nous roulions sur la voie rapide conduisant à Concarneau. Il pleuvait. Malgré la lumière des phares au xénon, on ne voyait plus très bien les lignes blanches censées partager la chaussée. Eva conduisait vite et bien, respectant le Code de la route. Elle mit son clignotant, ralentit et prit la bretelle de sortie. Cinq kilomètres nous séparaient encore de notre point d'arrivée.

Nous étions arrêtés à un feu rouge. Sur notre gauche se dressait la citadelle.

Les balais des essuie-glaces allaient de leurs va-et-vient monotone. Au vert, nous allions nous diriger à gauche pour prendre la ruelle qui nous mènerait à la poterne d'accès à la ville médiévale intra muros.

Malgré l'excellente suspension de la berline haut de gamme, on sentait les roues tressauter sur les pavés plus que centenaires qui revêtaient encore la rue principale. On passa la poterne équipée d'un pont-levis qui n'était plus en service.

À droite, la résidence de l'ancien gouverneur de la citadelle. La voiture roulait au pas dans la rue principale que bordaient de chaque côté des maisons à colombages transformées en boutiques qui brillaient dans la lueur blafarde que devait diffuser un lumignon ou une lampe à pétrole.

Eva actionna le clignotant sur sa gauche et peu après s'engouffra au pas dans une ruelle si étroite que deux véhicules n'auraient pas pu se croiser. En face, on apercevait les remparts par deux

grandes portes de bois donnant sur les quais où, dans les temps anciens, venaient s'arrimer les voiliers de commerce pour décharger le contenu de leurs cales.

Ma conductrice se saisit d'une télécommande dans le vide-poche et l'actionna. Une porte de garage s'éleva verticalement dans la façade de la maison sur ma droite. D'une main de maître, elle fit entrer le véhicule ; derrière nous, la porte se referma. Contact coupé. Nous étions dans une salle pavée comme la ruelle. Le plafond en voûte était en pierre de taille, tout comme les murs. En face de nous, une lampe grillagée qui n'avait rien de médiéval éclairait le local.

Eva dégrafa sa ceinture de sécurité, se tourna vers moi pour m'enlacer, ses deux bras autour de mon cou. Ses lèvres entrouvertes vinrent se poser sur ma bouche pour un baiser langoureux et plein de promesses. Nos langues s'élancèrent dans un ballet endiablé mêlé de sensualité, de tendresse et de luxure. Je ne me souviens plus exactement combien de temps dura notre étreinte, mais seulement que nous nous extirpâmes avec peine du véhicule pour nous retrouver dans un escalier de bois en colimaçon, étroitement enlacés.

Au premier étage c'était nuit noire. Rapidement, toujours à l'aide sa télécommande, Eva fit jaillir la lumière. Nous étions dans un couloir en pierre de taille ; de part et d'autre étaient suspendus des appliques en forme de torches diffusant une douce lumière hésitante, dansante comme le feraient de véritables torches. Il ne manquait que l'odeur de la résine de pin brûlée pour que l'on s'y croie vraiment. Le plafond était voûté comme le sont les cryptes gothiques. Au fond, une lourde porte de chêne aux ferrures imposantes bardées de clous à tête pyramidale, encadrée par deux mannequins en armure de chevalier templier, debout, s'appuyant des deux mains sur leur épée, semblaient vouloir nous barrer la route.

Eva tourna la grosse clé en fer forgé et poussa la porte. Comme par magie, la lumière illumina une immense salle médiévale qui

ressemblait à s'y méprendre à la salle d'un château fort. J'en restai bouche bée d'admiration, me croyant dans un musée ou dans un décor de tournage cinématographique. À chaque instant je m'attendais à voir surgir un chevalier en tabard de Croisé. Au fond de cette salle, une monumentale cheminée dans laquelle brûlait un tronc d'arbre de deux mètres illuminait la pièce de mille flammèches dansantes ; on aurait dit un âtre bien réel et non pas une imitation électrique.

Les murs étaient ornés de nombreux boucliers aux armoiries de couleurs variées. Le plafond voûté était semblable à celui du garage, soutenu par six piliers de pierres cylindriques auxquels étaient adossés des mannequins en armure, épée au côté. Ils semblaient monter une garde de parade. Ils étaient trois de chaque côté. Au milieu de cette « salle des conseils », posée sur un sol dallé de pierres ocres vernies par la patine des années et arrondies par l'usure des siècles reposait une grande table de chêne massif ciré qu'entouraient huit chaises aux dossiers hauts et ajourés comme les artisans du Moyen-Âge savaient si bien le faire.

Je restais bouche bée, éberlué de me trouver dans cette salle des chevaliers de la Table Ronde, me croyant réellement dans une salle d'un château fort du temps du Roi Arthur et m'attendant à chaque instant à voir apparaître la reine Genièvre ; mais en guise de Genièvre, j'avais Eva qui se collait à moi dans mos dos.

Ses bras entouraient ma poitrine et sa bouche affamée vint se plaquer sur ma nuque. Je sentais sa langue venir titiller le lobe de mes oreilles. Sa main était posée sur mon pubis et essayait de passer sous ma ceinture. J'étais de nouveau en pleine érection, et cette main tiède qui descendait sur mon ventre, ces doigts qui s'enroulaient autour de ma verge, ce n'était pas fait pour me calmer ! C'était torride, comme ce feu artificiel qui brûlait dans la cheminée.

Eva se rendit compte de l'effet qu'elle me faisait.

— Hum... c'est agréable ce que je ressens là dans ma main, me souffla ma compagne dans l'oreille en donnant à sa main un mouvement de haut en bas.

Sous l'action de sa main libre, ma ceinture rendit grâce, puis ce fut le tour de la fermeture à glissière de ma braguette. Mon pantalon tomba sur mes chevilles. Je m'en débarrassai de deux coups de pied, l'envoyant balader un peu plus loin.

Je me retournai. Eva était face à moi. Elle me poussa en arrière tout en continuant à me caresser et à m'embrasser. Mes fesses rencontrèrent quelque chose de dur, de froid.

— Assieds-toi sur la table et laisse-toi faire, mon chéri...

Elle resta devant moi en me regardant dans les yeux, avec un sourire coquin sur sa bouche. Elle lâcha mon sexe et recula de deux pas.

Je me redressais afin de me déchausser ; j'en profitai pour enlever ma veste. La cravate ainsi que la chemise allèrent la rejoindre sur le dossier de la chaise la plus proche. J'étais tout nu, à poil, à regarder ma compagne qui venait de se défaire de son chemisier et qui était devant moi, comme une déesse grecque vivante, seulement vêtue de sa jupe et d'un soutien-gorge qui soutenait ses seins seulement par le dessous. Il me rappelait les *büstenhalters* que portaient les Bavaroises pour faire ressortir leurs seins de leur décolleté très échancré lorsqu'elles étaient vêtues de leur habit traditionnel, le *tracht*. Elle passa ses bras derrière son dos et le soutien-gorge alla rejoindre le chemisier sur un coin de la table à ma gauche.

Par Toutatis ! Qu'elle était belle ! Ses seins se dressaient devant moi comme deux demi melons dardant leur opercule brun. Il était certain qu'ils n'avaient pas besoin d'implants de silicone, ceux là... Comment avais-je pu les oublier ?

Je lançai mes deux mains pour les saisir. Eva recula.

— Chut !... Pas le droit de bouger : ici, c'est moi la châtelaine, et toi tu es mon roi revenant de très loin après une trop longue absence. Je suis la fée du lac, et en même temps la déesse de l'Iliade

et de l'Odyssée, la déesse de l'amour tentatrice qui essaie de retenir son Hercule.

Elle passa ses mains dans son dos, et peu après la jupe se trouva au sol en un tas de chiffon. Je ne vous explique pas l'érection dont mon sexe fut pris : vous la devinez ! Il se tenait droit, perpendiculaire à mon ventre, tel un mât auquel il ne manquerait que le drapeau.

Eva venait de se pencher en avant pour ramasser ses vêtements. Elle me tournait le dos, et ses petites fesses étaient là devant moi, appétissantes, telles deux aimants attirant mes mains pour les caresser. La raie les départageant était suffisamment ouverte pour laisser voir, au bas, ce splendide abricot imberbe soigneusement épilé, aux lèvres entrouvertes laissant s'échapper un filet de sa liqueur d'amour suintant de cette grotte enflammée, n'attendant que la lance de son pompier pour éteindre l'incendie.

Je n'en pouvais plus. Je me dégageai de la table et vins la rejoindre, me plaquant à elle. Ma verge alla se loger d'elle-même contre son sexe entre les deux fesses. Eva se redressa, se retourna, puis simplement empoigna délicatement ma verge dans sa main et me dit :

— Viens.

Quelques minutes plus tard nous avions changé de siècle : du XIVe nous étions à nouveau de retour dans le XXe. Après avoir passé une porte en bois massif de couleur sombre, comme patinée par les années, située au fond de la pièce, cachée à la vue par une tapisserie médiévale représentant un chevalier offrant son épée à sa doulce damoiselle, on prenait pied dans une immense salle de bain au design très XXe siècle qui s'était éclairée de mille lumières lorsque la porte fut ouverte.

Ce qui me frappa au premier abord, ce fut une immense baignoire de forme hexagonale, en granit clair dépoli, encastrée au ras du sol carrelé ; vu ses dimensions, elle pouvait facilement accueillir trois ou quatre couples assis sur la margelle qui en faisait le tour. Elle devait avoir plus ou moins un mètre et demi de profondeur.

Eva s'approcha de l'un des murs de la salle de bain – des murs, tout comme la baignoire – de granit gris clair poli imitant le marbre. Elle ouvrit une petite porte et commença à tapoter sur un clavier. La lumière baissa d'intensité ; du blanc cru et violent qui nous avait accueillis, le plafond en verre dépoli prit une teinte douce de couleur parme. Dans la baignoire – qui en réalité était un jacuzzi – une conque en forme de coquille à cinq doigts ressemblant à s'y méprendre aux gros bénitiers que l'on trouve dans les mers du Sud, se mit à lâcher une cascade d'eau éclairée de l'intérieur par une lumière bleu pâle.

Je n'en croyais pas mes yeux. Dans l'atmosphère flottait une odeur de jasmin. Une musique douce, sortant d'une harpe invisible, invitait à la relaxation. Je ne voyais que cette baignoire au fond de verre illuminé aux couleurs changeantes qui se remplissait.

— Vas-y, chéri, prends place. Je vais chercher deux sorties de bain et je te rejoins.

J'étais là, assis dans cette immense baignoire. L'eau coulait de la conque marine, tiède, recouvrant déjà mes jambes, atteignant mon bas-ventre, illuminée. Je fermai les yeux. Où me trouvais-je ? Dans la réalité, dans le nid de ma maîtresse d'un jour dont je venais de faire la connaissance quelques jours plus tôt ? Où étais-je en train de dormir, baigné par un rêve érotique au XIVe siècle ? Combien de temps restai-je les yeux fermés, bercé par cette douce ambiance et la douce musique que faisait l'eau en tombant en cascade ? Je ne saurais le dire.

Je fus ramené à la réalité par deux mains, douces, chaudes, sensuelles qui venaient de me caresser le visage : les mains d'Eva. Elle se tenait agenouillée devant moi, dans l'eau, avec un regard rempli d'amour et de promesses. Je n'avais d'yeux que pour ses seins que je trouvai toujours aussi admirables, aussi beaux, durs et invitant à les caresser, à sucer leur téton jusqu'à qu'elle demande grâce, qu'elle crie de plaisir.

Je la pris par la taille et l'attirai vers moi. Nos bouches se rencontrèrent pour se transformer en un baiser torride, sensuel et tendre tout à la fois. Nos langues se trouvèrent rapidement et se firent l'amour... J'avalais avec délectation le cocktail de nos salives. Eva savourait, les yeux fermés. Je baissai moi aussi mes paupières et me laissai emporter par le miracle sensuel de l'instant pour ce pays qui nous ferait soupirer, accélérer nos battements de cœur pour finir dans un cri d'extase.

Mes mains caressaient son dos en dessinant des figures, des arabesques qu'il me serait aujourd'hui impossible de reproduire, puis descendant qu'à la lisière de ses fesses où je sentais la naissance de cette raie qui partage ces deux demi-lunes, de chair ferme et si agréable au toucher. De son côté Eva, gardant ma nuque doucement emprisonnée dans l'une de ses mains, me caressait de l'autre la poitrine, s'attardant sur mes seins, essayant de faire durcir mes tétons en les faisant tourner entre la pulpe de ses doigts.

Mon sexe était en pleine érection. Il aurait fallu que je sois un eunuque pour ne pas réagir à ces attouchements, aux caresses de ma partenaire qui, à ce moment-là, était la reine de l'érotisme. Ma main inquisitrice descendit le long de sa raie. Mon doigt, glissant en éclaireur, rencontra sa rondelle toute fripée.

Nos bouches aussi s'écrasaient l'une contre l'autre et nos langues étaient prises dans un ballet endiablé. J'aimais de plus en plus nos jeux de langues, les suçotements, les mordillements : cela générait en nous une excitation, une augmentation de température de nos corps qui secrétaient nos fluides.

Je sentis ma queue gonfler contre le ventre de mon amante. Elle me semblait grosse et dure ; alors je continuai à lui rouler une pelle bien profonde jusqu'à ce que, n'en tenant plus, ne pouvant plus résister à son envie, Eva finisse par tomber à genoux sur la dalle vitrée en cherchant de sa main sous l'eau ce sexe qui entre-temps avait monté et m'arrivait au nombril.

Elle saisit ma verge dans sa main, tirant la peau vers le bas comme si elle voulait la décalotter. Avait-elle oublié que j'étais circoncis ? Puis elle me tourna le dos et s'assit sur moi en écartant les jambes, maintenant de sa main mon sexe à la verticale. Je sentis la douceur et la chaleur de sa vulve. Elle se laissa glisser dessus jusqu'à le faire entrer profondément, tout entier dans son vagin. Empalée, elle ne faisait plus qu'un avec moi. Elle plaquait son dos contre ma poitrine. Mes mains saisirent ses seins pour les malaxer doucement, faisant rouler la pointe des tétons entre pouces et index. Je les sentis durcir.

Pendant ce temps, Eva avait commencé à onduler du bassin d'un mouvement de *hula* polynésien, me massant tout le sexe de ses muscles vaginaux. Je me cambrais comme je le pouvais afin d'entrer encore plus profondément en elle si cela se pouvait. Du bout de mon gland, je sentais pourtant que je ne pourrais aller plus profondément.

— Tu aimes ? me demanda-t-elle d'une voie rauque qui indiquait qu'elle était dans un état proche de la jouissance.

— J'adore ! Continue... ne t'arrête pas. Je ne vais pas tarder à venir.

— Vas y ! Ne te retiens pas. Je veux te sentir m'arroser l'intérieur.

Elle accentua la mobilité de son bassin de haut en bas tout en y mêlant des mouvements circulaires. Je sentais ma sève monter du creux de mes reins. Je me contractais de tout mon être, mais je ne pus rien retenir : je sentis mes jets sortir de moi par saccades qui me faisaient trembler de tout mon corps.

— Ouiiiiii... Oh oui, chéri... Donne-moi tout. Ne te retiens pas. Vide-toi, remplis-moi !

Ma verge se prenait pour une lance à incendie voulant éteindre le feu de sensualité de ma chérie en plein orgasme. Je sentais mon organe emprisonné dans une gaine qui le serrait comme dans un étau pour le relâcher puis le resserrer... Je me relevai, entraînant

ma partenaire avec moi, toujours profondément ancré en elle. Eva se pencha afin de se retenir des deux mains à la margelle du jacuzzi pendant que moi, trouvant la position idéale, je débutais des mouvements de va-et-vient dans son vagin. Ma queue ne débandait pas. Ma partenaire accompagnait mes coups de boutoir avec des mouvements de bassin qui, à chaque fois, faisaient buter ses fesses contre mon pubis avec un son de « clac, clac » humide.

— Ne me dis pas que tu va pouvoir recommencer ! s'exclama-t-elle.

— Je ne crois pas ; je profite uniquement de la situation aussi longtemps qu'elle me le permettra.

Les joues d'Eva devenaient légèrement rouges ; je ne sais si c'était de fatigue ou de chaleur.

Sa main avait glissé de la margelle à mes fesses, comme si elle craignait que je m'en allasse ; elle voulait me garder en elle et m'y guider plus profondément. Ses geignements se transformèrent en petits cris semblables à des plaintes de douleur lorsque mes mouvements de bassin se firent plus intenses. Plus elle geignait, plus j'étais excité. J'accélérais le mouvement, joignant l'utile à l'agréable puisque la vigueur de mon sexe m'y autorisait.

— Je vais jouir... me dit-elle d'un ton bas.

— Encore ? m'étonnai-je.

— Ouiiiiii... Chéri ! Ouiiiiii... Mon Dieu, je suis en train de me vider... je décolle ! Viens, toi aussi ! Viens....

— J'essaie !

J'avais beau la pistonner comme une bielle de machine à vapeur, je n'atteignis pas la jouissance, mais j'étais heureux ; heureux que ma compagne eût put monter à l'altitude suprême.

Mon sexe se rendit avec honneur, non pas en levant les couleurs mais en sortant de sa grotte d'amour en semi érection, statut qui ne lui permettait plus de jouer au tambour major.

Nous sommes restés là, debout l'un contre l'autre, moi la retenant par les seins emprisonnés dans mes mains, et elle reprenant sa respiration, plaquant ses fesses contre mon bas-ventre.

— Va te reposer un peu sur le divan du salon pendant que je nous prépare le dîner. Ensuite, si tu as envie, on pourra faire un tour dans la vieille ville ; mais... peut être as-tu une meilleure idée ?

— Et si on passait une soirée tranquille, ici dans ton château ?

— Je suis partante ; j'aimerais même, si tu te sens en forme, que...

— Que quoi ?

— Rien. On verra ça dans la soirée comme ça se présentera.

La soirée se passa simplement, dans la cuisine elle aussi toute moderne, mais grande tout de même. Eva se démenait pour préparer notre repas, faisant la navette entre le réfrigérateur et le plan de travail en bois de chêne. De temps en temps elle s'arrêtait à mon niveau pour me déposer un « smack » sur les lèvres ou sur la nuque.

Depuis que nous étions sortis de la salle de bain, elle déambulait nue dans cette cuisine, les pieds également nus, ne portant qu'un court tablier noué dans son dos afin de se protéger d'éventuelles éclaboussures d'huile chaude. Revêtu d'une simple sortie de bain en tissu éponge bleu marine, j'étais assis sur l'un des hauts tabourets accolés au comptoir de la cuisine américaine, sirotant un cocktail frais sans alcool de vitamines exotiques.

Nous prîmes notre repas du soir dans la grande salle médiévale, chacun à une extrémité de la table. Eva nous avait préparé un plateau de fruits de mer où se côtoyaient huîtres, moules, bulots, araignées et crevettes de toutes tailles. Ne buvant pas d'alcool, j'avais opté pour un grand verre de citron vert pressé, adouci de sirop d'érable ; Eva s'était autorisé un verre de bon vieux muscadet du pays nantais.

Ne sachant pas trop comment orienter la conversation, ce fut ma compagne qui me posa la question que tous deux repoussions par lâcheté, ou pour ne pas rompre cet instant merveilleux.

— Comment vois-tu la suite, chéri ?

— C'est difficile, ma puce... Toi, tu es ici à Concarneau, travaillant en France, et moi à Hambourg, bossant en Allemagne. Nous n'avons ni toi ni moi aucune assurance que nos compagnies nous garderont sur le même circuit, les mêmes jours... C'est hyper compliqué !

— Cette question n'a pas arrêté de me tourmenter l'esprit. En plus, à mon arrivée j'ai appris que l'on prévoyait de me changer d'équipage pour me mettre sur un *double trois-deux* (Airbus A330-200) sur la route des Antilles après une formation d'un mois à Blagnac, ce qui ne facilite rien.

Airbus A330-200

— Mais c'est bien, ça, professionnellement parlant ! J'en suis vraiment heureux pour toi. Tu vas t'habituer aux long-courriers, et en plus sur un « bus » plus grand, ce qui va te préparer pour ton quatrième galon ! trouvai-je à dire, soulagé que le ciel me trace de lui-même un chemin d'échappement, me dirigeant ainsi dans mon choix entre mes deux femmes.

— Mais ça va nous rendre la vie plus difficile, chéri... Je ne veux pas qu'on se sépare : on s'entend si bien...

— Au lit, c'est certain ! Je trouve aussi que nous nous accordons à merveille, et on a tellement de choses communes à découvrir...

— Et si je postulais à la Lufthansa, tu crois que j'aurais des chances ?

— Là, je ne sais pas. Tu ne parles pas allemand, et il y a foule aux portes : des candidats allemands, sachant que la compagnie privilégie ses nationaux. Et puis ce serait réellement une faute monumentale que de laisser passer cette opportunité de changement et la promotion qui se présentent à toi.

— Et toi ? Tu es Français et tu as bien réussi à y entrer et faire ta place...

— Ça, c'était avant. Et puis j'avais un bon parrain dont la femme occupe un poste important à la direction. Mais avec Kohl, la politique a bien changé en Allemagne ; et aujourd'hui, avec la

réunification, il y a plus de pilotes compétents qu'avant. Si c'était à refaire aujourd'hui, je ne sais pas si j'aurais une chance.

— Donc toi non plus, tu ne vois pas de solution ? me demanda-t-elle, les yeux brillants.

Je la sentais au seuil des larmes.

— Pour le moment, à l'instant « T » je t'avoue que non. À mon avis, laissons au temps le temps de se faire : je suis certain qu'il agira pour nous, mentis-je. On trouvera une solution. Aujourd'hui, je pense qu'il ne faut pas précipiter les choses, et profiter de la vie, de ce qu'elle veut bien nous donner.

— Tu crois aux coups de foudre, Adam ?

— Pas tellement ! répondis-je, prudent. Mais je n'irais pas jusqu'à dire qu'ils n'existent pas. Pourquoi ?

— Parce que je crois que je viens d'en ramasser un dans l'aile... que je suis amoureuse de toi, chéri.

— Wouhaou ! C'est beaucoup d'honneur que tu me fais, là. Mais que me trouves-tu de si particulier par rapport aux autres hommes ? Nous ne nous connaissons que depuis 48 heures ; et je ne suis certainement pas le premier homme dans ta vie.

— Tu me plais comme homme, physiquement parlant. Tu es respectueux. Ton style de boss de bord te colle à la peau. Tu sais prendre les rênes en mains, et j'aime ça. En plus, j'adore la façon dont tu me prends dans tes bras, que tu m'embrasses, la façon que tu me fais l'amour... Il me semble que nous nous connaissons depuis toujours.

— Eh bien, dis donc... Je ne m'attendais pas à cela !

Eva s'était levée pour débarrasser les couverts. Elle disparut un instant de la salle à manger, me laissant seul en compagnie des chevaliers en armure qui semblaient me surveiller au travers de la fente de leur heaume.

Nous passâmes la soirée en amoureux, blottis l'un contre l'autre, noyés dans un profond divan en peau de buffle qui sentait le « made in Kenya » à plein nez, situé dans un salon attenant à la cuisine et

la chambre à coucher. Cette pièce n'avait rien de commun avec les autres pièces en déco médiévale, bien au contraire : un mélange de classique, de confortable et de XXe siècle.

Il faisait bon. Eva avait blotti sa tête au creux de mon épaule. J'avais passé le bras gauche sur son épaule, et d'elle-même ma main avait trouvé son chemin sous le kimono de soie pour aller se saisir d'un sein qui ne demandait que cela. Mes doigts rencontrèrent rapidement le dur bourgeon du mamelon qui semblait demander l'aumône d'un baiser, de se faire engloutir par deux lèvres affamées ou d'être mordillé tendrement par des incisives de carnassier.

Eva avait posé sa main gauche sur ma cuisse et l'avait insérée dans l'échancrure de mon peignoir ; sa chaleur était agréable et je sentais mon sexe changer de géométrie et de volume, jusqu'au moment où il se trouva délicatement emprisonné par deux doigts qui allèrent s'enrouler sur la corolle juste en dessous du gland. Je n'allais pas tarder à ronronner comme un matou repu et jouissant du bien-être de la situation, surtout que les autres doigts de la main féminine vinrent s'enrouler autour de la hampe.

Ma main droite prit la liberté de passer sous le kimono de soie blanche ; je caressai sa cuisse douce jusqu'à remonter vers son entrejambe : tout était trempé et visqueux. Je passai un doigt entre ses grandes lèvres lubrifiées comme pour m'inviter à aller encore plus avant, à passer la barrière éphémère des petites lèvres. Je le remontai un peu ; je sentis Eva m'enserrer la verge beaucoup plus fort et se mettre à trembler de tout son corps lorsque ma première phalange rencontra la tête de sa framboise. Tout était baigné dans la cyprine. Mon sexe bandait de plus en plus dans cette main qui alternait les caresses et les pressions.

— Viens, allons dans la chambre ; on sera mieux qu'ici.

Sans dire un seul mot, on se leva du divan qui gardait encore l'empreinte de nos deux corps chauds, enfiévrés par l'envie. Eva me conduisit par la main au fond du salon en direction d'une lourde porte de bois de chêne. Nous tenant toujours par la main, nous

nous retrouvâmes dans la chambre à coucher. À première vue, je n'aperçus qu'un grand lit médiéval surmonté d'un baldaquin, et au fond de la pièce une cheminée dans laquelle semblaient se consumer des bûches artificielles. Une douce chaleur y régnait.

Eva se débarrassa de son kimono qu'elle laissa choir sur le parquet ciré. De ses deux mains fébriles elle dénoua la ceinture de ma sortie de bain ; d'un mouvement d'épaules, il alla rejoindre le kimono sur le sol. Nous étions proches du lit où je poussai mon amante. Comprenant mes intentions, elle se laissa tomber sur le dos, les jambes pendantes. Mon regard oscillait entre les deux demi melons qui lui servaient de seins et le début de la fente de son sexe que ses cuisses fermées m'autorisaient à voir.

Je m'agenouillai sur la peau de mouton qui servait de descente de lit, et de mes deux mains je séparai lentement ses genoux. Eva ouvrit ses jambes en équerre, me dévoilant l'antre rose de sa vulve, brillante de cyprine... Ses bras étendus de part et autre de son corps donnaient une impression de soumission totale.

Rapidement, mes lèvres allèrent se poser sur ses petites nymphes qui semblaient les attendre avec impatience. Ma langue vint laper cette liqueur au goût marin, légèrement salé ; ma bouche s'imprégnait de ce nectar jusqu'à en imbiber totalement ma moustache. Ma langue alla taquiner ce clitoris qui était sorti au maximum de son étui. À chaque contact, je sentais ma compagne se cambrer et vibrer. Je n'avais jamais rencontré une femme aussi sensible. Elle me tenait la tête, ne sachant plus si c'était pour appuyer dessus ou pour m'indiquer de ne pas aller plus loin.

D'un seul coup, alors que je venais d'abandonner ce clitoris pour introduire ma langue dans son vagin, je sentis un jet de liquide brûlant contre ma lèvre inférieure. C'était salé, mais pas aussi visqueux que la cyprine.

— Oh ! Excuse-moi ; je n'ai pas pu me retenir.

— C'était quoi ? interrogeai-je, surpris, en dégageant ma tête.

— Je ne sais pas ; ça m'arrive rarement, chaque fois que j'atteins le nirvana.

Je m'étais relevé et allongé à ses côtés en travers du lit encore protégé par un couvre-lit de satin bleu à fleurs de lys. Je me penchai sur sa poitrine afin de gober l'un de ses tétons qui semblaient ne pas demander mieux. De ma main libre je lui caressais le sexe. Un doigt la pénétra, légèrement recourbé vers le haut pour masser la partie supérieure de son vagin. Eva soupirait à nouveau de plus en plus fort et rapidement. Sa main se saisit de mon sexe et coulissa de haut en bas comme si elle voulait le décalotter encore plus. D'un seul coup, elle poussa un cri en se cambrant jusqu'à faire de son dos un arc.

— Continue, chéri... Surtout ne t'arrête pas... Je jouuuuuuiiiis !

En effet, pour la deuxième fois je venais de la faire décoller à fond. Ma main était baignée de sa liqueur et je continuais mon massage en me servant de mon pouce pour caresser son clitoris tandis que mes dents mordillaient ce téton que je sentais si dur dans ma bouche...

Je ne saurais dire combien de temps cet orgasme dura ; je commençais à ressentir des crampes dans ma main droite !

— Arrête, mon cœur ! Ça commence à me brûler ! Waouh, que c'était intensif... L'un à la suite de l'autre... Je suis vannée ! Et toi, tu es resté sur ta faim, mon pauvre cœur...

— On trouvera bien un moyen quand tu te seras un peu reposée.

— Oui ! Mon vagin me brûle ; il n'est pas habitué à ce traitement de haute volée ! J'ai une faveur à te demander...

— Oui, bien sûr, je t'écoute.

— Je ne sais pas comment te le demander... j'ai peur que tu me prennes pour une salope.

— Il est hors de question que je te prenne pour une salope. Dans le sexe, rien n'est sale du moment où nous sommes tous deux consentants. Vas-y, je t'écoute.

— J'aimerais que tu me fasses l'amour dans les fesses. Ça te choque ?

— Non, pas du tout. Tu l'as déjà fait ?

— J'ai failli le faire, mais je me suis dégonflée au dernier moment, quand ça a commencé à me faire mal.

— Il faut que tu sois préparée, et que tu le veuilles vraiment.

— Je te fais confiance : je sais que tu es doux, même si tu es bien monté. Avec toi, je veux le faire.

Pendant que nous parlions, ma main était repartie entre ses cuisses. Mon index imbibé de cyprine caressait la couronne toute plissée de son anus. À un moment donné je m'arrêtai à l'entrée et lui dis :

— Surtout ne te contracte pas. Laisse-toi aller. Décontracte-toi et sois à l'écoute de ce que tu ressens. Si tu as mal, c'est normal la première fois. Tu me le dis et je fais une pause. Tu as de la vaseline à la maison ?

— Non. Sers-toi dans mon vagin ; je crois être pourvue en lubrifiant, mais fais doucement.

En effet, Eva n'avait pas de problème de sécheresse intime. J'introduisis deux doigts à l'entrée de son vagin afin de bien les imbiber de lubrifiant naturel et allai en enduire la porte que j'allais tenter d'ouvrir quelques instants plus tard. Je sentis que la résistance de la couronne avait diminué. Je plaçai le bout de la première phalange de mon doigt devant l'anus et tentai d'une légère pression de l'introduire. À ma grande surprise, la phalange entra sans grosse résistance des sphincters. Je restai un moment sans bouger.

— Tu me sens ?

— Oui. Je suis totalement décontractée. Je te fais confiance, continue.

Je ressortis le doigt afin de le lubrifier complètement dans le sexe de ma compagne. Elle parut déçue car elle me demanda :

— Pourquoi l'as-tu sorti ?

— T'inquiète pas, je le remets. Mais si tu as mal, tu me le dis.

— Vas-y ; je ne suis pas en sucre non plus !

Je replaçai mon doigt devant l'anus et appuyai ; il entra encore plus facilement qu'avant. Je décidai de pousser mon introduction encore plus avant : le doigt entra complètement, ma main butait contre l'anus d'Eva. Je restai un moment sans bouger puis j'entamai un mouvement de va-et-vient tout en faisant tourner mon doigt à l'intérieur de l'étui qu'était son côlon. Eva ne disait rien. Elle avait les yeux fermés. Son souffle était régulier et son attitude m'encourageait à continuer mon exploration de forage... Je réunis mon majeur et mon index, les lubrifiai à la source et les introduisis lentement, sans brutalité, dans ce rectum qui me paraissait si hospitalier.

— Ouille ! Là, cette fois, je l'ai senti entrer... Mais vas-y, continue, je m'y habitue.

Elle pouvait bien s'y habituer : mes deux doigts étaient entièrement dans son intestin et commençaient à aller et venir tout en faisant des cercles. Les jambes totalement écartées, Eva avait passé ses mains sous le pli de ses genoux et remonté ses jambes jusqu'à toucher sa poitrine, me laissant le champ libre sur son sexe tout ouvert, dégoulinant de sa liqueur, et son anus perforé par mes deux doigts. J'allais passer à l'étape suivante, qui était justement l'aboutissement de l'objectif escompté.

Je bandais tellement que tout mon sexe me faisait mal. Je sortis mes doigts du séant de ma compagne, l'attrapai par le bassin et la tirai jusqu'à la faire sortir un peu du lit, assez haut comme tous ces meubles anciens. De la façon dont elle tenait ses jambes, son sexe était juste à la hauteur de mon bassin en me tenant debout.

J'approchai mon gland de son vagin et m'en servis comme d'un pinceau pour bien lubrifier cet anus qui allait le recevoir.

— Hum... c'est bon ce que tu me fais. Continue, je me fais totalement réceptive pour toi, mon amour. Viens, prends-moi, et prends ton plaisir à fond.

J'entrai lentement à fond dans son vagin et en ressortis, la verge entièrement imbibée de cyprine, puis je plaçai l'extrémité de mon membre à l'entrée du rectum et poussai doucement. Le gland entra totalement.

— Oui ! Je te sens, mon cœur ! Vas-y, continue... comme ça...

Je poussai jusqu'à ce que mon ventre bute contre ses fesses, puis me reculai de la moitié de la longueur de mon sexe et retournai entrer à fond. Je sentis Eva bouger, donnant à son bassin un mouvement afin de collaborer avec moi dans ce début de primo-sodomie. Je fis quelques allers et retours et fus surpris d'entendre ma compagne me proposer :

— Viens, chéri, monte sur le lit. Ne reste pas debout. Je vais me mettre en levrette et tu pourras mieux me posséder à fond...

Sitôt dit, sitôt fait. Je sortis des entrailles de ma compagne et grimpai sur le lit. Eva était déjà à genoux, me tournant le dos, la poitrine et les bras aplatis sur la courtepointe, faisant saillir ses fesses. Une fois de plus je m'apprêtai à entrer en elle, mais je ne pouvais pas lui pénétrer le vagin pour me lubrifier de peur de lui introduire des bactéries cueillies auparavant dans son côlon. Je me mis donc à la pénétrer avec deux doigts réunis en faisant attention à ne pas trop l'irriter, et c'est ainsi que j'enduisis mon sexe afin de lui faciliter l'entrée de la petite porte.

Lorsqu'Eva ressentit mon gland sur son anus, elle fit un mouvement de recul avec son bassin ; ainsi, sans y être pour quoi que ce fût dans l'action, je me retrouvai introduit jusqu'à la garde dans le cul de ma belle. Elle se mit d'elle-même à bouger, effectuant des mouvement d'avant en arrière. Moi aussi je commençai à bouger, m'introduisant en elle bien à fond. Lorsqu'elle sentait que j'allais sortir de ses fesses, elle faisait en sorte de me réintroduire en elle. Au bout d'un instant de cette gymnastique, elle me lança d'une voix changée par le plaisir :

— Ouais ! C'est bon... continue ! Tu es un chef. Enfile-moi à fond. J'aime sentir ta grosse queue dans mon cul... Défonce-moi,

défonce ton Eva, mon Adam... Allez, vas-y ! Ne te retiens pas ! Fais-moi un petit dans le dos. J'adore...

Je continuais de plus belle mes mouvements de boutoir ; cessant de prendre des précautions, je frappais de mon bas-ventre ses fesses de plus en plus vite et de plus en plus fort chaque fois de j'arrivais au fond. D'un seul coup, Eva se mit à trembler et poussa un cri :

— Ouuuuiiiiiiiiiiii... Tu me tues ! J'aime... Fais-moi mourir ! Défonce-moi à fond !

À ce moment-là je ne pus me retenir. Je n'attendais que cela, son orgasme, pour me lâcher. Je me maintins au fond de son côlon et je sentis ma semence sortir avec force par jets puissants. Moi aussi, je prenais mon pied comme je n'en avais pas pris depuis longtemps.

— Vas-y, chéri ! Crache tout ! Donne-moi tout, mon amour...

Après quelques minutes, Eva déplia ses genoux et s'allongea sur le ventre, moi sur elle, ma verge toujours profondément ancrée dans son rectum. Nous ne bougions plus. Mes mains étaient passées sous sa poitrine et tenaient ses seins sensuellement emprisonnés. Je déposais des baisers sur sa nuque, et elle paraissait ronronner comme une chatte repue. Je restai ainsi aussi longtemps que mon sexe me le permit, car lui aussi donnait signes de fatigue. Devenant flasque et bien lubrifié par sa propre semence, il sortit de ce rectum silencieusement comme il y était entré.

Je me tournai sur le côté et m'aperçus que ma compagne s'était endormie, la tête posée sur son avant-bras gauche ; je me levai lentement sans la déranger pour aller faire une toilette sommaire dans la salle de bain. Un quart d'heure plus tard, à mon retour dans la chambre, Eva me reçut les yeux ouverts, m'invitant sous la couette avec un magnifique sourire :

— Viens vite, mon étalon... Viens réchauffer ta pouliche qui déjà se languit de toi...

Je grimpai dans le lit et rejoignis ma belle qui vint se blottir dans mes bras en se saisissant de ma verge dans sa main gauche. Elle me surprit en me disant dans le creux de l'oreille :

— Merci, mon chéri... Merci pour ces instants explosifs.

— Tu n'as pas à me remercier ; nous nous sommes fait plaisir mutuellement.

— Oh, que si ! Merci, mon chéri. Je m'étais promis, lorsque je suis partie de Fuerteventura, de te donner ce que personne n'avait eu le droit d'avoir avant toi, le jour où j'aurais la joie de me blottir à nouveau dans tes bras.

Nous nous sommes endormis, étroitement enlacés des bras comme des jambes.

Des pensées un peu bizarres m'envahissaient ; j'avais la sensation qu'Eva était en train de me prendre pour une cruche. Elle m'avait dit que j'étais le premier à passer par la « petite porte » ; après ce que je venais de vivre, j'avais des difficultés à la croire. Non pas qu'elle soit habituée à s'envoyer en l'air par cette voie étroite ; ça, je ne le croyais pas, mais à mon avis, je trouvais que la rondelle s'était ouverte trop facilement à mon passage. Surtout que toutes mes conquêtes étaient d'accord – sans se connaître, bien sûr – pour estimer que la grosseur de mon sexe est assez conséquente, même si on ne peut pas le considérer comme long, avec ses 17 centimètres.

Ce fut sur ces doutes et considérations que je me laissai emporter au pays de Morphée après m'être défoulé dans *Le jardin d'Aphrodite* !

VIII

Le lendemain matin je me réveillai dans un lit vide ; une odeur de café frais flottait dans la chambre. Comme si elle avait eu une caméra pour me voir sortir des limbes du sommeil, Eva entra dans la pièce. Elle portait sa chemise blanche avec ses galons de copilote sur ses pattes d'épaules et son foulard d'uniforme. En pantalon bleu marine, elle était soigneusement maquillée. Elle s'approcha du lit.

— Je suis désolée, mon chéri, vraiment désolée ; je viens de revoir un message.

— Qu'est ce qu'il t'arrive ? demandai-je, surpris.

— On vient de me rappeler. Un collègue a eu un accident de la circulation cette nuit et je dois le remplacer. Un vol aller-retour pour Marrakech ; je serai de retour ce soir. Tu n'auras qu'à visiter la ville et le port. Tu verras, ça vaut le coup d'œil ! Ce soir, dès mon retour, j'irai voir un toubib afin de me faire prescrire quelques jours de repos pour que l'on puisse passer quelque temps ensemble. Tu peux rester jusqu'à quand ?

— Hélas... mentis je, je comptais rentrer demain matin.

— Flûte, flûte et flûte ! Ça, c'est la poisse ! Et tu ne peux pas rester quelques jours de plus ?

— Eh non, chérie ! J'ai un calendrier bien rempli, et c'est un miracle si j'ai pu me libérer pendant 48 heures pour venir te serrer dans mes bras.

— On se verra quand, alors ? demanda t-elle d'une voix semblant être au bord des larmes.

— Je ne peux pas te répondre, chérie ; aussitôt arrivé, je pars sur ma formation, et toi, de ton côté, c'est pareil. Si tu es d'accord, on laisse passer nos formations et on avise ?

— C'est dur ! Difficile de faire autrement... On se téléphone ?

— Bien entendu !

J'étais assis sur le rebord du lit et Eva se tenait debout devant moi. Mon sexe était au repos, *a contrario* des autres jours où, au lever, il se mettait au garde-à-vous. Ma compagne s'approcha de moi pour plaquer sa bouche contre la mienne. Nos lèvres s'ouvrirent pour laisser nos langues s'élancer dans une gymnastique free style qui ne tarda pas à provoquer une réaction au niveau de mon entrejambe. Eva s'en aperçut car de sa main libre elle me saisit la verge tandis que l'autre m'encerclait la nuque. Elle commença à faire glisser sa main sur mon sexe dans un mouvement de masturbation.

— C'est comme ça que je l'aime ! dit-elle en s'agenouillant. T'allais pas croire que j'allais partir sans que tu me donnes tes vitamines, dis !

— Sers-toi ! lui répondis-je avec un sourire coquin. Ce matin, c'est self service.

Eva ne put me répondre, ayant mon sexe profondément dans sa bouche. Elle allait et venait sur la hampe, s'attardant avec sa langue sur le frein du gland. De son autre main elle s'était saisie la base de ma verge et la masturbait délicatement. C'était bon, c'était chaud. Malgré mon endurance, à ce rythme-là je n'allais pas pouvoir durer longtemps. Elle alternait entre succions du le gland, caresses de la langue sur sa couronne et bisous furtifs sur la tige pendant que de l'autre main elle me massait les testicules.

Au bout de quelques minutes de ce traitement, je sentis la sève monter lentement mais sûrement du bas de mon entrejambe. Je me saisis de sa tête avec mes deux mains afin qu'elle me tienne profondément dans sa bouche. Je remarquai qu'elle avait retenu

sa respiration, comme si elle se jetait en apnée dans la mer. Elle me tenait les fesses et aspirait mon sexe avec toute la force que ses joues lui permettait.

J'explosai dans sa bouche en plusieurs jets. Malgré qu'elle ne possédât pas de pomme d'Adam comme nous, les hommes, je la vis clairement déglutir ce que ma libido lui régalait. Les yeux fermés, elle avalait tout ; et quand je me fus vidé, elle se mit à nettoyer ma verge de tout vestige de l'éruption. Elle garda mon sexe dans sa bouche aussi longtemps qu'il resta en érection. Elle suçait, elle léchait, croyant sans doute qu'elle allait le ressusciter ; mais non : le matin, ma verge était plus difficile à fonctionner, et je ne connaissais personne qui ait réussi à la faire rebander aussitôt après avoir éjaculé et s'être transformée en coquillette.

Eva se redressa ; me prenant par les mains, elle m'attira à elle, me forçant ainsi à me lever du lit. Elle plaqua sa bouche sur la mienne en ouvrant ses lèvres pour laisser passer sa langue. Je ne résistai pas ; je n'avais aucune envie de résister. J'ouvris moi aussi mes lèvres pour permettre à nos bouches de communiquer dans un baiser doux, sensuel, au goût de sperme et tendre à la fois. À travers de sa chemise de pilote, je sentais la fermeté de ses seins contre ma poitrine. Quelques instants plus tard elle me dit :

— File vite dans la salle bain prendre ta douche ; je mets en route la cafetière et je viens te frotter le dos.

— Tu crois que cela va être prudent, dans ton uniforme ?

— Un uniforme, ça s'enlève... Allez, file vite, sinon je te viole !

Je me relaxais sous le jet de la douche ; l'eau qui coulait sur mon corps me donnait une sensation de régénérescence. C'était bon. Je regardais les carreaux de faïence, profitant de ce bien-être lorsque je sentis deux mains se poser sur mes épaules : Eva était derrière moi, totalement nue, tenant dans sa main un filet de nylon qu'elle avait enduit de mon gel douche posé depuis la veille sur l'étagère. Je ressentis le bien-être du frottement qui descendait jusqu'en bas de mon dos, s'insinuant dans la raie de mes fesses, puis ce fut une

main qui prit sa place, un ongle caressant la corolle de mon rectum. Elle avait plaqué ses seins contre mon dos et profitait du glissement que procurait le gel douche pour me masser avec. C'était bon, c'était doux, et je recommençais à bander comme un âne.

Elle vint en face de moi afin de m'encercler la nuque de ses bras, et après avoir levé une jambe, elle plaça mon sexe entre ses cuisses tout contre le sien. Elle m'embrassait dans le cou tout en ondulant du bassin. Je sentais qu'elle mouillait car ma verge glissait facilement entre ses grandes lèvres.

— Viens, prends-moi une dernière fois avant de partir.

Me prenant par la main, elle me guida vers la cuvette des WC sur laquelle elle se pencha en écartant suffisamment les jambes pour me montrer son abricot ouvert. Comprenant l'invitation, je m'approchai d'elle et positionnai mon gland contre sa vulve ; mais sans me laisser le choix d'une initiative, elle recula son bassin d'un seul coup, m'engloutissant totalement en elle.

— Laisse-moi faire ! C'est moi qui pilote.

En effet, son bassin se mouvait de façon à faire des va-et-vient sur ma bite, entamant de temps en temps un mouvement circulaire « à la tahitienne ». C'était effarant tellement je la sentais bien. Chaque fois que ses fesses venaient buter contre mon pubis, j'entendais un claquement et je sentais mon gland buter en fin de course. Puis elle passa sa main droite entre ses jambes, se saisit de ma verge qui venait de sortir et la dirigea d'elle-même vers son anus. La maintenant fermement contre lui, elle me dit simplement :

— Vas-y. Pousse.

Je poussai. Après une sensible résistance, j'entrai dans son rectum. D'un mouvement des fesses venant à ma rencontre, elle s'empala toute seule. Je fis un mouvement pour la baiser ainsi.

— Vas-y, chéri, baise moi... Oh oui, encule-moi bien à fond ! Fais-moi jouir, fais-moi crier, mon amour... Oui, défonce-moi ! C'est bon...

J'allais et venais de plus en plus vite dans son rectum. C'était chaud, c'était bon. Je glissais en elle comme si elle s'était enduite de gel intime. Je la tenais par les hanches et la pilonnais de plus en plus fort. Ses fesses claquaient contre mon ventre.

— Ouiiiiii ! Va plus vite, plus fort... Je t'aime... Ça y est, je viens, mon chéri... Tu me fais jouir... Ouiii, remplis-moi !

Moi aussi, je venais pour la deuxième fois en l'espace d'une heure. Je me sentais me vider au sens propre comme au figuré : je me vidais de ma semence dans les reins de mon amante qui me vidait à son tour de mes forces.

Je restai en elle aussi longtemps que mon sexe me le permit et, lorsqu'il perdit de sa superbe, en se contractant Eva m'expulsa en accompagnant ma sortie du sperme qui ne voulait pas rester en elle. Nous passâmes à nouveau sous la douche afin de nous requinquer de la gymnastique matutinale, nous savonnant pudiquement mutuellement, nous passant le pommeau de douche pour nous rincer, puis le drap de bain passa de main en main pour bien nous sécher sans oublier le moindre recoin, le moindre méandre de nos corps.

Au petit déjeuner, nous décidâmes que je n'allais pas attendre son retour : je partirais pour Hambourg ce jour même. Je dois reconnaître qu'elle ne le prit pas de gaîté de cœur, mais après de belles promesses de Gascon on prit la route ensemble, dans sa voiture.

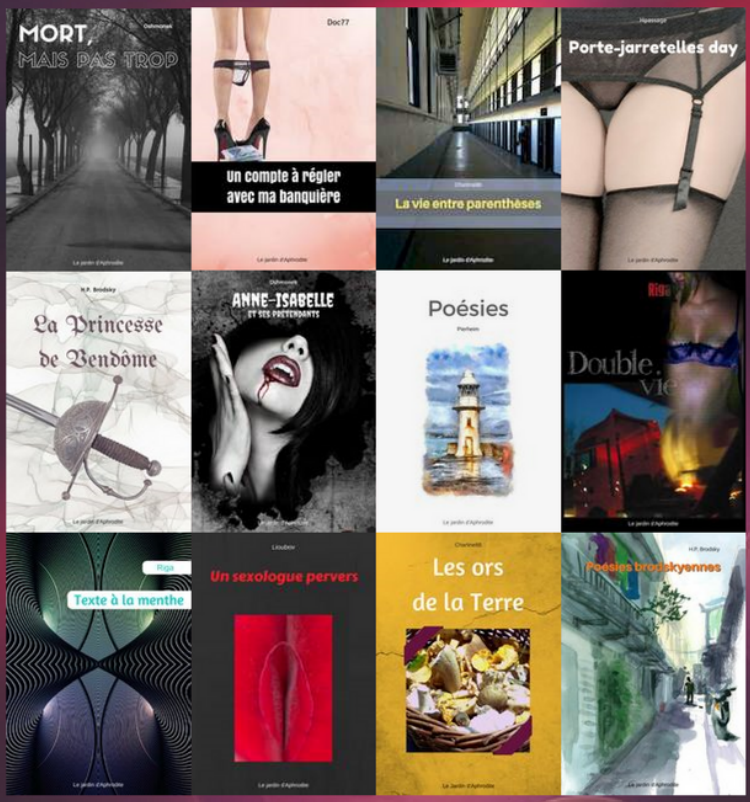
Arrivés à Brest, je me rendis compte qu'il n'y aurait ce jour-là aucun vol pour Hambourg. Au bureau de la Lufthansa, on me proposa un vol pour Francfort mais avec une escale de plusieurs heures à Orly, puis un vol intérieur pour la ville hanséatique où j'habitais. Mon retour allait durer plus de huit heures alors qu'il ne m'avait fallu que trois heures pour venir sauter ma collègue. Mais qu'est ce que l'on peut être con, tout de même, lorsqu'on se laisse guider par sa zigounette !

Je ne revis plus jamais Eva. Quelques coups de téléphone par-ci par-là, et comme le dit si bien le proverbe : « Loin des yeux, loin du cœur. »

Par contre, après notre formation, Ingrid et moi on se mit en ménage. Elle céda sa maison à son mari, divorça, et deux ans plus tard elle me donna la joie d'être papa d'un beau garçon dont je tairai le prénom ; garçon qui aujourd'hui, au mois de mai, vient de fêter son trentième anniversaire.

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite